



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

Dr. L. France. pag. 30A.

p. o. file 855 - 1

<36611264750010



<36611264750010

Bayer. Staatsbibliothek

OEUVRES DIVERSES

De M. DE FONTENELLE,

De l'Academie Française.

TOME PREMIER.

Qui contient

LES NOUVEAUX DIALOGUES DES MORTS.

LE JUGEMENT DE PLUTON, SUR
LES DEUX PARTIES DES DIALOGUES
DES MORTS.

Nouvelle Edition augmentée par l'Auteur.

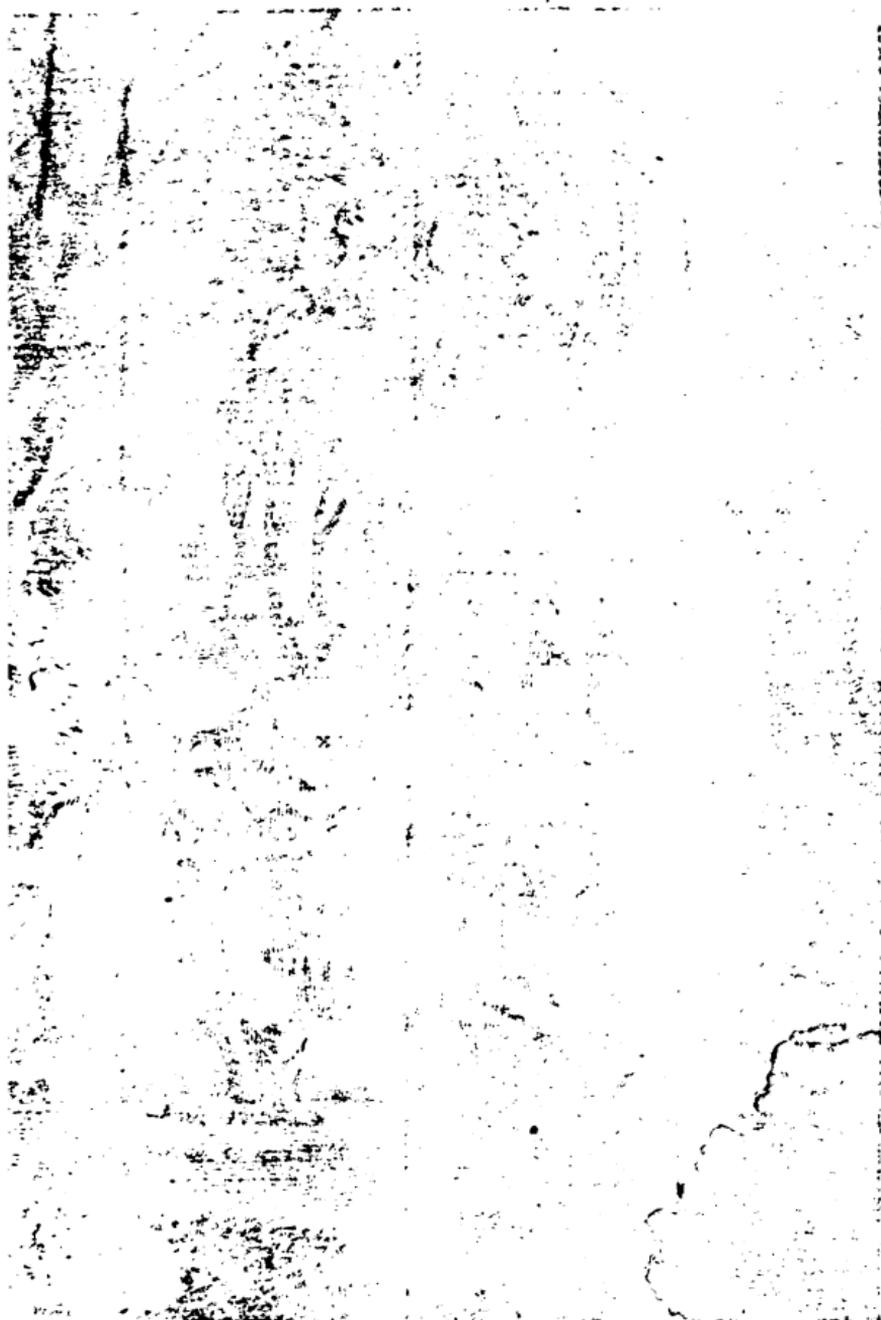


A LA HAYE,

Chez P. GOSSE & J. NEAULME.

M D C C X V I I.

BIBLIOTHECA
REGIA
MONACENSIS.





NOUVEAUX
DIALOGUES
DES MORTS.

Par Mr. DE FONTENELLE

de l'Academie Française.

Nouvelle Edition augmentée.



A LA HAYE,
Chez PIERRE GOSSE.
M. DCC. XXIV.

PRIDOLLIC

**BIBLIOTHECA
REGIA
MONACENSIS.**

ANNA M. A.

1880

A LUCIEN.

AUX CHAMPS ELISIENS.

ILLUSTRE MORT,

Il est bien juste qu'après avoir pris une idée qui vous appartient, je vous en rende quelque sorte d'hommage. L'Auteur dont on a tiré le plus de secours dans un Livre, est le vrai Héros de l'Épître Dédicatoire; c'est lui dont on peut publier les loüanges avec sincérité; & qu'on doit choisir pour Protecteur. Peut-être on trouvera que j'ai été bien hardi avoir osé travailler sur votre Plan, mais il me semble que je l'eusse été encore davantage, si j'eusse travaillé sur un Plan de mon imagination. J'ai quelque lieu d'espérer que le dessein, qui est de vous, fera passer les choses qui sont de moi; & j'ose vous dire que, si par hazard mes Dialogues avoient un peu de succès, ils vous feroient plus d'honneur que les vôtres même ne vous en ont fait, puis qu'on verroit que cette idée est assez agréable, pour n'avoir pas besoin d'être bien exécutée. J'ai fait tant de fond sur elle, que j'ai cru qu'une partie m'en pourroit suffire. J'ai supprimé Pluton, Caron, Cerbere, & tout ce qui est usé dans les Enfers. Que je suis fâché que vous ayez épuisé toutes ces belles matieres de l'égalité des Morts, du regret qu'ils ont à la vie, de la fausse fermeté que les Philosophes affectent de faire paroître en mourant,

É P I T R E.

*rant, du ridicule malheur de ces jeunes Gens qui meurent avant les Vieillards dont ils croyoient hériter, & à qui ils faisoient la cour! Mais après tout, puis que vous aviez inventé ce dessein, il étoit raisonnable que vous en prissiez ce qu'il y avoit de plus beau. Du moins, j'ai tâché de vous imiter dans la fin que vous vous estiez proposée. Tous vos Dialogues renferment leur Morale, & j'ai fait moraliser tous mes Morts; autrement ce n'eut pas été la peine de les faire parler; des Vivans auroient suffi. pour dire des choses inutiles. De plus, il y a cela de commode, qu'on peut supposer que les Morts sont Gens de grande reflexion, tant à cause de leur expérience, que de leur loisir; & on doit croire, pour leur honneur, qu'ils pensent un peu plus qu'on ne fait d'ordinaire pendant la vie. Ils raisonnent mieux que nous des choses d'ici bas, parce qu'ils les regardent avec plus d'indifférence & plus de tranquillité; & ils veulent bien en raisonner, parce qu'ils y prennent un reste d'intérêt. Vous avez fait la plupart de leurs Dialogues si courts, qu'il paroît que vous n'avez pas cru qu'ils fussent de grands Parleurs, & je suis entré aisément dans votre pensée. Comme les morts ont bien de l'esprit, ils doivent voir bien-tôt le bout de toutes les matières. Je croirois même sans peine qu'ils devroient être assez éclairés, pour convenir de tout les uns avec les autres, & par conséquent pour ne se parler presque jamais; car il me sembleroit qu'il n'appartient de disputer qu'à nous autres ignorans, qui ne découvrons pas la vérité; de même qu'il n'appartient qu'à des Aveugles qui
ne*

E P I T R E.

ne voyent pas le but où ils vont, de s'entrebuter dans un chemin. Mais on ne pourroit pas se persuader ici que les Morts eussent changé de caractères, jusqu'au point de n'avoir plus de sentimens opposés. Quand on a une fois conçu dans le monde une opinion des Gens, on n'en scauroit revenir. Ainsi je me suis attaché à rendre les Morts reconnoissables, du moins ceux qui sont fort connus. Vous n'avez pas fait de difficulté d'en supposer quelques-uns, & peut-être aussi quelques-unes des Aventures que vous leur attribuez; mais je n'ai pas eu besoin de ce privilege. L'Histoire me fournissoit assez de veritables Morts, & d'Aventures veritables, pour me dispenser d'emprunter aucun secours de la Fiction. Vous ne serez pas surpris que des Morts parlent de ce qui s'est passé long-tems après eux, vous qui les voyez tous les jours s'entretenir des affaires les uns des autres. Je suis sûr qu'à l'heure qu'il est vous connoissez la France sur une infinité de rapports qu'on vous en a faits, & que vous sçavez quelle elle est aujourd'hui pour les Lettres, ce que la Grece étoit autrefois. Sur tout votre illustre Traducteur, qui vous a si bien fait parler notre Langue, n'aura pas manqué de vous dire que Paris a eu pour vos Ouvrages le même goût que Rome & Athènes avoient eu. Heureux qui pourroit prendre votre stile comme ce grand Homme le prit, & attraper dans ses expressions cette simplicité fine, & cet enjouement naïf, qui sont si propres pour le Dialogue! Pour moi, je n'ai garde de prétendre à la gloire de vous avoir bien imité; je ne veux que celle d'avoir bien sçû qu'on ne peut imiter un plus excellent Modele que vous.



AVERTISSEMENT.

LE succès de ce petit Ouvrage m'a déterminé à finir d'autres Dialogues des Morts de la même nature que ceux-ci, & dont j'avois déjà quelques ébauches. J'ai trouvé tout le monde persuadé que la matiere n'étoit pas épuisée, & qu'elle pouvoit encore me fournir sans peine, autant qu'elle m'a fourni. J'ai pris du tems pour la seconde Partie, afin de tâcher à la rendre plus correcte. L'indulgence du Public pour la première, m'a donné presque autant de crainte que de courage.

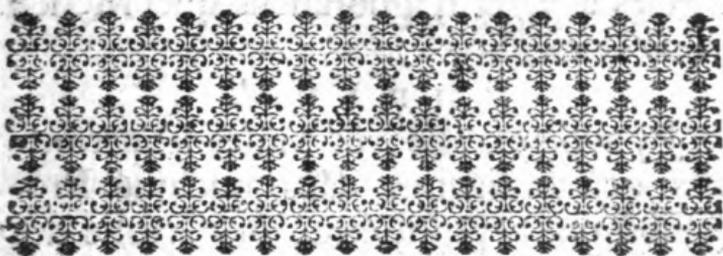
N O U.

DIALOGUES

DES

MORTS ANCIENS.

A



DIALOGUE I.

ALEXANDRE,
PHRINE

PHRINE.

Vous pouvez le sçavoir de tous les Thébains qui ont vécu de mon tems. Ils vous diront que je leur offris de rebâtir, à mes dépens, les Murailles de Thèbes, que vous aviez ruinées, pourvû que l'on y mit cette Inscription : *Alexandre le Grand avoit abattu ces Murailles, mais la Courtisane Phriné les a relevées.*

ALEXANDRE.

Vous aviez donc grand^r peur que les

A 2

Sic-

4 DIALOGUES

Siecles à venir n'ignorassent quel Métier vous aviez fait.

P H R I N E.

J'y avois excellé ; & toutes les personnes extraordinaires dans quelque Profession que ce puisse être, ont la folie des Monumens & des Inscriptions.

A L E X A N D R E.

Il est vrai que Rhodope l'avoit déjà eüe avant vous. L'usage qu'elle fit de sa beauté, la mit en état de bâtir une de ces fameuses Pyramides d'Egypte qui sont encore sur pied ; & je me souviens que, comme elle en parloit l'autre jour à de certaines Mortes Françoises, qui prétendoient avoir été fort aimables, ces Ombres se mirent à pleurer, en disant que dans le País, & dans le Siecle où elles venoient de vivre, les Belles ne faisoient plus d'assez grandes fortunes pour élever des Pyramides.

P H R I N E.

Mais moi, j'avois cet avantage par dessus Rhodope, qu'en rétablissant les Murailles de Thèbes, je me mettois en parallele avec vous, qui aviez été le plus grand Conquerant du monde, & que je faisois voir que ma beauté
avois

avoit pû réparer les ravages que vôtre valeur avoit faits.

ALEXANDRE.

Voilà deux choses qui assurément n'étoient jamais entrées en comparaison l'une avec l'autre. Vous vous sçavez donc bon gré d'avoir eu bien des galanteries.

PHRINE.

Et vous, vous êtes fort satisfait d'avoir désolé la meilleure partie de l'Univers. Que ne s'est-il trouvé une Phriné dans chaque Ville que vous avez ruiné? Il ne seroit resté aucune marque de vos fureurs.

ALEXANDRE.

Si j'avois à revivre, je voudrois être encore un illustre Conquerant.

PHRINE.

Et moi, une aimable Conquerante. La Beauté a un droit naturel de commander aux Hommes, & la Valeur n'en a qu'un droit acquis par la force. Les Belles sont de tout País; & les Rois même, ni les Conquerans n'en sont pas. Mais pour vous convaincre encore mieux, vôtre Pere Philippe étoit bien vaillant, vous l'étiez beaucoup au-

6 D I A L O G U E S

fi ; cependant vous ne putes, ni l'un ni l'autre, inspirer aucune crainte à l'Orateur Démosthene , qui ne fit, pendant toute sa vie, que haranguer contre vous deux. Et une autre Phriné que moi (car le nom est heureux) étant sur le point de perdre une cause fort importante, son Avocat, qui avoit épuisé vainement toute son éloquence pour elle, s'avisâ de lui arracher un grand Voile, qui la couvroit en partie, & aussi-tôt à la vûe des beautez qui parurent, les Juges qui étoient prêts à la condamner, changerent d'avis. C'est ainsi que le bruit de vos armes ne pût, pendant un grand nombre d'années, faire taire un Orateur, & que les attraitis d'une belle Personne corrompirent en un moment tout le sévère Aréopage.

A L E X A N D R E.

Quoi que vous ayez appelé encore une Phriné à vôtre secours, je ne croi pas que le parti d'Alexandre en soit plus foible. Ce seroit grand pitié si....

P H R I N É.

Je sçai ce que vous m'allez dire. La Grece, l'Asie, la Perse, les Indes, tout cela est d'un bel étalage. Cependant, si

ja

je retranchois de votre gloire ce qui ne vous en appartient pas, si je donnois à vos Soldats, à vos Capitaines, au hazard même, la part qui leur en est dûë, croyez-vous que vous n'y perdissiez guerre? Mais une Belle ne partage avec personne l'honneur de ses conquêtes, elle ne doit rien qu'à elle-même. Croyez-moi, c'est une jolie condition que celle d'une jolie Femme.

A L E X A N D R E.

Il a paru que vous en avez été bien persuadée. Mais pensez-vous que ce Personnage s'étende aussi loin que vous l'avez poussé?

P H R I N E.

Non, non, car je suis de bonne foi. J'avouë que j'ai extrêmement outré le caractère de jolie Femme, mais vous avez aussi outré celui de Grand-Homme. Vous & moi nous avons fait trop de conquêtes. Si je n'avois eu que deux ou trois galanteries tout au plus, cela étoit dans l'ordre, & il n'y avoit rien à redire; mais d'en avoir assez pour rebâtir les Murailles de Thèbes, c'étoit aller beaucoup plus loin qu'il ne falloit. D'autre côté, si vous n'eussiez fait que

conquerir la Grece, les Isles voisines, & peut-être encore quelque petite partie de l'Asie Mineure, & vous en composer un Etat, il n'y avoit rien de mieux entendu, ni de plus raisonnable; mais de courir toujours, sans sçavoir où, & de prendre toujours des Villes, sans sçavoir pourquoi, & d'exécuter toujours, sans avoir aucun dessein, c'est ce qui n'a pas plû à beaucoup de personnes bien sentées.

ALEXANDRE.

Que ces Personnes bien sentées en disent tout ce qu'il leur plaira. Si j'avois usé si sagement de ma valeur & de ma fortune, on n'auroit presque point parlé de moi.

PHRINE.

Ni de moi non plus, si j'avois usé trop sagement de ma beauté. Quand on ne veut que faire du bruit, ce ne sont pas les caracteres les plus raisonnables qui y sont les plus propres.

DIA-



DIALOGUE II.

MILON,
SMINDIRIDE.

SMINDIRIDE.

TU es donc bien glorieux, Milon, d'avoir porté un Boeuf sur tes épaules, aux Jeux Olympiques.

MILON.

Assurément l'action fut fort belle. Toute la Grece y applaudit, & l'honneur s'en répandit jusque sur la Ville de Crotona ma Patrie, d'où sont sortis une infinité de braves Athlètes. Au contraire, ta Ville de Sibaris sera décriée à jamais par la mollesse de ses Habitans, qui avoient banni les Coqs, de peur d'en être éveillez, & qui prioient les Gens à manger un an avant le jour du Repas, pour avoir le loisir de le faire aussi délicat qu'ils le vouloient.

A 5

SMIN-

S M I N D I R I D E.

Tu te moques des Sibarites ; mais toi, Crotoniate grossier , crois-tu que se vanter de porter un Bœuf, ce ne soit pas se vanter de lui ressembler beaucoup ?

M I L O N.

Et toi, crois-tu avoir ressemblé à un Homme, quand tu t'es plaint d'avoir passé une nuit sans dormir, à cause que parmi les feuilles de Roses, dont ton lit étoit semé, il y en avoit eu une sous toi qui s'étoit pliée en deux ?

S M I N D I R I D E.

Il est vrai que j'ai eu cette délicatesse ; mais pourquoi te paroît-elle si étrange ?

M I L O N.

Et comment se pourroit-il qu'elle ne me le parut pas ?

S M I N D I R I D E.

Quoi, n'as-tu jamais vû quelque Amant, qui étant comblé des faveurs d'une Maîtresse, à qui il a rendu des services, signalez, soit troublé dans la possession de ce bonheur, par la crainte qu'il a que la reconnoissance n'agisse dans le cœur de la Belle, plus que l'inclination ?

M I,

M I L O N.

Non , je n'en ai jamais vû. Mais quand cela seroit.

S M I N D I R I D E.

Et n'as-tu jamais entendu parler de quelque Conquerant, qui au retour d'une Expedition glorieuse, se trouvât peu satis-fait de ses triomphes, parce que la Fortune y auroit eu plus de part que sa valeur ni sa conduite, & que ses desseins auroient réüssi sur des mesures faussés & mal prises?

M I L O N.

Non, je n'en ai point entendu parler. Mais encore une fois, qu'en veux-tu conclurre?

S M I N D I R I D E.

Que cet Amant, & ce Conquerant, & généralement presque tous les Hommes, quoi que couchez sur des Fleurs, ne sçauroient dormir, s'il y a une seule feuille pliée en deux. Il ne faut rien pour gêter les plaisirs. Ce sont des Lits de Roses, où il est bien difficile que toutes les feuilles se tiennent étenduës, & qu'aucune ne se plie; cependant le pli d'une seule suffit pour incommoder beaucoup.

M I.

MILON.

Je ne suis pas fort sçavant sur ces matieres-là ; mais il me semble que toi, & l'Amant, & le Conquerant que tu suposes, & tous tant que vous êtes, vous avez extrêmement tort. Pourquoi vous rendez-vous si délicats ?

SMINDIRIDE.

Ah, Milon, les Gens d'esprit ne sont pas des Crotoniates comme toi, mais ce sont des Sibarites encore plus raffinez que je n'étois.

MILON.

Je voi bien ce que c'est. Les Gens d'esprit ont assurément plus de plaisirs qu'il ne leur en faut, & ils permettent à leur délicatesse d'en retrancher ce qu'ils ont de trop. Ils veulent être sensibles aux plus petits désagrémens, parce qu'il y a d'ailleurs assez d'agrémens pour eux, & sur ce pied-là je trouve qu'ils ont raison.

SMINDIRIDE.

Ce n'est point du tout cela. Les Gens d'esprit n'ont point plus de plaisirs qu'il ne leur en faut.

MILON.

Ils sont donc fous de s'amuser à être si délicats.

SMIN-

S M I N D R I D E.

Voilà le malheur. La délicatesse est tout-à-fait digne des Hommes; elle n'est produite que par les bonnes qualitez & de l'esprit, & du cœur; on se sçait bon gré d'en avoir; on tâche à en acquérir quand on n'en a pas; cependant la délicatesse diminuë le nombre des plaisirs, & on n'en a point trop. Elle est cause qu'on les sent moins vivement, & d'eux-mêmes ils ne sont point trop vifs. Que les Hommes sont à plaindre! Leur condition naturelle leur fournit peu de choses agréables, & leur raison leur apprend à en goûter encore moins.



DIA.



DIALOGUE III.

DIDON,
STRATONICE.

D I D O N .

HÉlas ! ma pauvre Stratonice , que je suis malheureuse ! Vous sçavez comme j'ai vécu. Je gardai une fidélité si exacte à mon premier Mari , que je me brûlai toute vive , plutôt que d'en prendre un second. Cependant je n'ai pu être à couvert de la médifance. Il a plu à un Poète , nommé Virgile , de changer une Prude auffi sévère que moi , en une jeune Coquette qui se laisse charmer de la bonne mine d'un Etranger , dès le premier jour qu'elle le voit. Toute mon Histoire est renversée. A la vérité , le Bucher , où je fus consumée , m'est demeuré. Mais devinez pourquoi je m'y jette.

jettes. Ce n'est plus de peur d'être obligée à un second mariage, c'est parce que je suis au desespoir de ce que cet Etranger m'abandonne.

S T R A T O N I C E.

De bonne foi, cela peut avoir des conséquences tres-dangereuses. Il n'y aura plus guere de Femmes qui veuillent se brûler par fidelité conjugale, si, après leur mort, un Poëte est en liberté de dire d'elles tout ce qu'il voudra. Mais peut-être vôtre Virgile n'a-t-il pas eu si grand tort. Peut-être a-t-il démêlé dans vôtre vie quelque intrigue que vous esperiez qui ne seroit pas connue. Que sçait-on? Je ne voudrois pas répondre de vous sur la foi de vôtre Bucher.

D I D O N.

Si la galanterie que Virgile m'attribuë, avoit quelque vrai-semblance, je consentirois que l'on me soupçonnât; mais il me donne pour Amant, Enée, un Homme qui étoit mort trois-cens ans avant que je fusse au monde.

S T R A T O N I C E.

Ce que vous dites-là est quelque chose. Cependant, Enée & vous, vous paroissiez extrêmement être le fait l'un de
de

de l'autre. Vous aviez été tous deux contraints d'abandonner votre Patrie; vous cherchiez fortune tous deux dans des Pais étrangers; il étoit Veuf, vous étiez Veuve. Voilà bien des rapports. Il est vrai que vous êtes née trois-cens ans après lui; mais Virgile a vû tant de raisons pour vous assortir ensemble, qu'il a crû que les trois-cens années qui vous séparoient, n'étoient pas une affaire.

D I D O N.

Quel raisonnement est-ce-là? Quoi, trois-cens ans ne sont pas toujours trois-cens ans? & malgré cet obstacle, deux Personnes peuvent se rencontrer, & s'aimer?

S T R A T O N I C E.

Oh! c'est sur ce point que Virgile a entendu finesse. Assurément il étoit homme du monde. Il a voulu faire voir qu'en matiere de commerces amoureux, il ne faut pas juger sur l'apparence, & que ceux qui en ont le moins, sont bien souvent les plus vrais.

D I D O N.

J'avois bien affaire qu'il attaqué ma réputation, pour mettre ce beau mystere dans ses Ouvrages.

S T R A-

STRATONICE.

Mais quoi ! vous a-t-il tournée en ridicule ? Vous a-t-il fait dire des choses impertinentes ?

DIDON.

Rien moins. Il m'a recité ici son Poëme ; & tout le morceau où il me fait paroître, est assurément divin, à la médifance près. J'y suis belle, j'y dis de très-belles choses sur ma passion prétendue ; & si Virgile étoit obligé à me reconnoître dans l'Enéide pour Femme de bien, l'Enéide y perdrait beaucoup.

STRATONICE.

De quoi vous plaignez-vous donc ? On vous donne une galanterie que vous n'avez pas eüe ; voilà un grand malheur ! Mais en récompense on vous donne de la beauté & de l'esprit, que vous n'aviez peut-être pas.

DIDON.

Quelle consolation !

STRATONICE.

Je ne sçai comment vous êtes faite ; mais la plûpart des Femmes aiment mieux, ce me semble, qu'on médise un peu de leur vertu, que de leur esprit, ou de leur beauté. Pour moi, j'étois de

B

cette

cette humeur-là. Un Peintre qui étoit à la Cour du Roi de Syrie mon Mari, fut malcontent de moi ; & pour se vanger, il me peignit entre les bras d'un Soldat. Il exposa son Tableau, & prit aussi-tôt la fuite. Mes Sujets, zéléz pour ma gloire, vouloient brûler ce Tableau publiquement ; mais comme j'y étois peinte admirablement bien, & avec beaucoup de beauté, quoi que les attitudes qu'on m'y donnoit, ne fussent pas avantageuses à ma vertu, je défendis qu'on le brûlât, & fis revenir le Peintre, à qui je pardonnai. Si vous m'en croyez, vous en userez de même à l'égard de Virgile.

D I D O N.

Cela seroit bon, si le premier mérite d'une femme étoit d'être belle, ou d'avoir de l'esprit.

S T R A T O N I C E.

Je ne décide point quel est ce premier mérite ; mais dans l'usage ordinaire, la première question qu'on fait sur une Femme que l'on ne connoît point, c'est, *est-elle belle ?* La seconde, *a-t-elle de l'esprit ?* Il arrive rarement qu'on fasse une troisième question.

DIA.



DIALOGUE IV.

ANACREON,
ARISTOTE.

ARISTOTE.

JE n'eusse jamais crû qu'un Faiseur de Chançonnettes eut osé se comparer à un Philosophe d'une aussi grande réputation que moi.

ANACREON.

Vous faites sonner bien haut le nom de Philosophe, mais moi, avec mes Chançonnettes, je n'ai pas laissé d'être appelé le sage Anacreon; & il me semble que le titre de Philosophe ne vaut pas celui de Sage.

ARISTOTE.

Ceux qui vous ont donné cette qualité-là, ne songeoient pas trop bien à ce qu'ils disoient. Qu'aviez-vous jamais fait pour la meriter?

B 2

ANA-

ANACREON.

Je n'avois fait que boire, que chanter, qu'être amoureux ; & la merveille est, qu'on m'a donné le nom de Sage à ce prix, au lieu qu'on ne vous a donné que celui de Philosophe, qui vous a coûté des peines infinies. Car combien avez-vous passé de nuits à éplucher les Questions épineuses de la Dialectique ? Combien avez-vous composé de gros Volumes sur des matieres obscures, que vous n'entendiez peut-être pas bien vous-même ?

ARISTOTE.

J'avouë que vous avez pris un chemin plus commode pour parvenir à la sagesse, & qu'il falloit être bien habile pour trouver moyen d'acquérir plus de gloire avec votre Lut & votre Bouteille, que les plus Grands Hommes n'en ont acquis par leurs veilles & par leurs travaux.

ANACREON.

Vous prétendez railler, mais je vous soutiens qu'il est plus difficile de boire & de chanter, comme j'ai chanté, & comme j'ai bú, que de philosopher comme vous avez philosophé. Pour chanter
&

& pour boire comme moi, il faudroit avoir dégagé son ame des passions violentes, n'aspirer plus à ce qui ne dépend pas de nous, s'être disposé à prendre toujours le tems comme il viendrait; enfin il y auroit auparavant bien de petites choses à regler chez soi; & quoi qu'il n'y ait pas grande Dialectique à tout cela, on a pourtant de la peine à en venir à bout. Mais on peut à moins de frais philosopher comme vous avez fait. On n'est point obligé à se guerir ni de l'ambition, ni de l'avarice; on se fait une entrée agréable à la Cour du grand Alexandre; on s'attire des Presens de cinq-cens mille Ecus, que l'on n'employe pas entierement en experiences de Physique selon l'intention du Donateur; & en un mot, cette sorte de Philosophie mene à des choses assez opposées à la Philosophie.

A R I S T O T E.

Il faut qu'on vous ait fait ici-bas bien des médisances de moi; mais après tout, l'Homme n'est Homme que par la raison, & rien n'est plus beau que d'apprendre aux autres comment ils s'en doivent servir à étudier la Nature, & à développer toutes ces enigmes qu'elle nous propose.

ANACREON.

Voilà comme les Hommes renversent l'usage de tout. La Philosophie est en elle-même une chose admirable, & qui leur peut être fort utile ; mais parce qu'elle les incommoderoit, si elle se mêloit de leurs affaires, & si elle demeurait auprès d'eux à régler leurs passions, ils l'ont envoyée dans le Ciel arranger des Planetes, & en mesurer les mouvemens ; ou bien, ils la promènent sur la terre, pour lui faire examiner tout ce qu'ils y voyent. Enfin ils l'occupent toujours le plus loin d'eux qu'il leur est possible. Cependant comme ils veulent être Philosophes à bon marché, ils ont l'adresse d'éteindre ce nom, & ils le donnent le plus souvent à ceux qui font la recherche des Causes naturelles.

ARISTOTE.

Et quel nom plus convenable leur peut-on donner ?

ANACREON.

La Philosophie n'a affaire qu'aux Hommes, & nullement au reste de l'Univers. L'Astronome pense aux Astres, le Physicien pense à la Nature, & le Philosophe pense à soi. Mais qui eut
vou-

voulu l'être à une condition si dure? Hélas! presque personne. On a donc dispensé les Philosophes d'être Philosophes, & on s'est contenté qu'ils fussent Astronomes, ou Physiciens. Pour moi, je n'ai point été d'humeur à m'engager dans les Speculations; mais je suis sûr qu'il y a moins de Philosophie dans beaucoup de Livres, qui font profession d'en parler, que dans quelques-unes des ces Chanfonnettes que vous méprisez tant; dans celle-ci par exemple.

*Si l'or prolongeait la vie,
Je n'aurois point d'autre envie
Que d'amasser bien de l'or.
La mort me rendant visite,
Je la renverrois bien vite,
En lui donnant mon trésor.
Mais si la Parque severe
Ne la permet pas ainsi,
L'or ne m'est plus nécessaire;
L'amour & la bonne chere
Partageront mon souci.*

A R I S T O T E.

Si vous ne voulez appeller Philosophie que celle qui regarde les mœurs, il y a dans mes Ouvrages de Morale des

B 4

cho-

choses qui valent bien vôtre Chançon ; car enfin cette obscurité qu'on m'a reprochée, & qui se trouve peut-être dans quelques-uns de mes Livres, ne se trouve nullement dans ce que j'ai écrit sur cette matiere ; & tout le monde a avoué qu'il n'y avoit rien de plus beau ni de plus clair que ce que j'ai dit des passions.

A N A C R E O N.

Quel abus ! Il n'est pas question de définir les passions avec méthode, comme on dit que vous avez fait, mais de les vaincre. Les Hommes donnent volontiers à la Philosophie leurs maux à considérer, mais non pas à guerir ; & ils ont trouvé le secret de faire une Morale qui ne les touche pas de plus près que l'Astronomie. Peut-on s'empêcher de rire, en voyant des Gens, qui pour de l'argent, préchent le mépris des richesses, & des Poltrons qui se battent sur la définition du Magnanime ?

DIA.



DIALOGUE V.

HOMERE,

ESOPE.

HOMERE.

EN verité toutes les Fables, que vous venez de me reciter, ne peuvent être assez admirées. Il faut que vous ayez eu beaucoup d'art pour déguiser ainsi, en petits Contes, les instructions les plus importantes que la Morale puisse donner, & pour couvrir vos pensées sous des images aussi justes & aussi familières que celles-là.

ESOPE.

Il m'est bien doux d'être loüé sur cet Art, par vous, qui l'avez si bien entendu.

HOMERE.

Moi! je ne m'en suis jamais piqué.

❖

B 5

Eso-

E S O P E.

Quoi ! n'avez-vous pas prétendu cacher de grands myſteres dans vos Ouvrages ?

H O M E R E.

Hélas ! point du tout.

E S O P E.

Cependant tous les Sçavans de mon tems le diſoient ; il n'y avoit rien dans l'Iliade, ni dans l'Odiſſée, à quoi ils ne donnaſſent des allégories les plus belles du monde. Ils ſouſtenoient que tous les ſecrets de la Theologie, de la Phyſique, de la Morale, & des Mathématiques même, étoient renfermez dans ce que vous aviez écrit. Veritablement il y avoit quelque difficulté à les développer ; où l'un trouvoit un ſens moral, l'autre en trouvoit un phyſique ; mais à cela près, ils convenoient que vous aviez tout ſçû, & tout dit à qui le comprenoit bien.

H O M E R E.

Sans mentir, je m'étois bien douté que certaines Gens ne manqueroient point d'entendre fineſſe ; où je n'en avois point entendu. Comme il n'eſt rien tel que de prophetiſer des chōſes éloignées en attendant l'événement : il n'eſt rien tel auſſi

G

si que de débiter des Fables, en attendant l'Allégorié.

E S O P E.

Il faloit que vous fussiez bien hardi, pour vous reposer sur vos Lecteurs du soin de mettre des Allégories dans vos Poèmes. Où en eussiez-vous été, si on les eut pris au pié de la lettre?

H O M E R E.

Hé bien, ce n'eut pas été un grand malheur.

E S O P E.

Quoi! ces Dieux qui s'estropient les uns les autres; ce *Foudroyant* Jupiter, qui dans une Assemblée de Divinitez menace l'*Auguste* Junon de l'abattre; ce Mars, qui étant blessé par Diomede, crie, dites-vous, comme neuf ou dix mille hommes, & n'agit pas comme un seul, (car au lieu de mettre tous les Grecs en piéces, il s'amuse à s'aller plaindre de sa blessure à Jupiter) tout cela eût été bon sans Allégorie?

H O M E R E.

Pourquoi non? Vous vous imaginez que l'esprit humain ne cherche que le vrai; détrompez-vous. L'esprit humain, & le faux *simpatissent* extrêmement.

ment. Si vous avez la vérité à dire, vous ferez fort bien de l'envelopper dans des Fables, elle en plaira beaucoup plus. Si vous voulez dire des Fables, elles pourront bien plaire sans contenir aucune vérité. Ainsi le vrai a besoin d'emprunter la figure du faux pour être agréablement reçu dans l'esprit humain; mais le faux y entre bien sous sa propre figure, car c'est le lieu de sa naissance & sa demeure ordinaire, & le vrai y est étranger. Je vous dirai bien plus. Quand je me fusse tué à imaginer des Fables allégoriques, il eût bien pû arriver que la plûpart des Gens auroient pris la Fable, comme une chose qui n'eût point trop été hors d'apparence, & auroient laissé-là l'Allégorie; & en effet, vous devez sçavoir que mes Dieux, tels qu'ils sont, & tous mysteres à part, n'ont point été trouvez ridicules.

E S O P E.

Cela me fait trembler. Je crains furieusement que l'on ne croye que les bêtes ayent parlé comme elles font dans mes Apologues.

H O M E R E.

Voilà une déplaisante peur.

Eso-

E S O P E.

Hé quoi ! si l'on a bien crû que les Dieux ayent pû tenir les discours que vous leur avez fait tenir , pourquoi ne croira-t-on pas que les Bêtes ayent parlé de la maniere dont je les ai fait parler?

H O M E R E.

Ah ! ce n'est pas la même chose. Les Hommes veulent bien que les Dieux soient aussi foux qu'eux ; mais ils ne veulent pas que les Bêtes soient aussi sages.



D I A L O G U E VI.

A T H E N A I S , I C A S I E.

I C A S I E.

PUisque vous voulez sçavoir mon aventure, la voici. L'Empereur sous qui je vivois , voulut se marier ; & pour mieux choisir une Impératrice, il fit publier que toutes celles qui se croyoient d'une beauté & d'un agrément à prétendre

dre au Thrône, se trouvaient à Constantinople. Dieu sçait l'affluence qu'il y eut. J'y allai, & je ne doutai point, qu'avec beaucoup de jeunesse, avec des yeux très-vifs, & un air assez agréable & assez fin, je ne puisse disputer l'Empire. Le jour que se tint l'Assemblée de tant de jolies Prétendantes, nous parcourions toutes d'une manière inquiète les visages les unes des autres; & je remarquai avec plaisir, que mes Rivaux me regardoient d'assez mauvais œil. L'Empereur parut. Il passa d'abord plusieurs rangs de Belles, sans rien dire; mais quand il vint à moi, mes yeux me servirent bien, & ils l'arrêterent. *En vérité*, me dit-il, en me regardant de l'air que je pouvois souhaiter, *les Femmes sont bien dangereuses, elles peuvent faire beaucoup de mal.* Je crus qu'il n'étoit question que d'avoir un peu d'esprit, & que j'étois Impératrice; & dans le trouble d'espérance & de joye où je me trouvois, je fis un effort pour répondre: *En récompense, Seigneur, les Femmes peuvent faire, & ont fait quelque-fois beaucoup de bien.* Cette réponse gâta tout. L'Empereur la trouva si spirituelle, qu'il n'osa m'épouser.

A T H E.

DES MORTS.

A T H E N A I S.

Il falloit que cet Empereur-là fut d'un caractère bien étrange, pour craindre tant l'esprit, & qu'il ne s'y connût guère, pour croire que votre réponse en marquât beaucoup; car franchement, elle n'est pas trop bonne, & vous n'avez pas grand' chose à vous reprocher.

I C A S I E.

Ainsi vont les fortunes. L'esprit seul vous a fait Imperatrice; & moi, la seule apparence de l'esprit m'a empêchée de l'être. Vous scaviez même encore la Philosophie, ce qui est bien pis que d'avoir de l'esprit; & avec tout cela vous ne laissâtes pas d'épouser Théodose le jeune.

A T H E N A I S.

Si j'eusse eu devant les yeux un exemple comme le votre, j'eusse eu grand' peur. Mon Pere, après avoir fait de moi une Fille fort savante & fort spirituelle, me deshéritâ, tant il se tenoit sûr qu'avec ma science & mon bel esprit, je ne pouvois manquer de faire fortune; & à dire le vrai, je le croyois comme lui. Mais je voi présentement que je courois un grand hazard, & qu'il n'étoit pas impossible que je demeurasse sans aucun bien,

DIALOGUES

bien , & avec la seule Philosophie en partage.

I C A S I E.

Non assurément ; mais par bonheur pour vous , mon aventure n'étoit pas encore arrivée. Il seroit assez plaisant que dans une occasion pareille à celle où je me trouvai , quelque autre qui sçauroit mon Histoire , & qui voudroit en profiter , eut la finesse de ne laisser point voir d'esprit , & qu'on se moquât d'elle.

A T H E N A I S.

Je ne voudrois pas répondre que cela lui réussit , si elle avoit un dessein ; mais bien souvent on fait par hazard de plus heureuses sottises du monde. N'avez-vous pas ouï parler d'un Peintre qui avoit si bien peint des grapes de Raisin , que des oiseaux s'y tromperent , & les vinrent becqueter ? Jugez quelle reputation cela lui donna. Mais les Raisins étoient portez dans le Tableau par un petit Païsan : & on disoit au Peintre , qu'à la verité il falloit qu'ils fussent bien faits , puis qu'ils attiroient les oiseaux , mais qu'il falloit aussi que le petit Païsan fut bien mal fait , puisque les Oiseaux n'en avoient point de peur. On avoit raison. Cependant

dant si le Peintre ne se fut pas oublié dans le petit Païfan, les Raisins n'eussent pas eu ce succès prodigieux qu'ils eurent.

I C A S T E.

En verité; quoi qu'on fasse dans le monde, on ne sçait ce que l'on fait; & après l'avanture de ce Peintre, on doit trembler même dans les affaires, où l'on se conduit bien, & craindre de n'avoir pas fait quelque faute qui eût été nécessaire. Tout est incertain. Il semble que la Fortune ait soin de donner des succès differens aux mêmes choses, afin de se moquer toujours de la raison humaine, qui ne peut avoir de regle assurée.



DIALOGUES

DES

MORTS ANCIENS

AVEC

DES MODERNES.

C 2



DIALOGUE I.

AUGUSTE,

PIERRE ARETIN.

P. A R E T I N.

OUI, je fus bel esprit dans mon siècle,
& je fis auprès des Princes une fortune assez considérable.

AUGUSTE.

Vous composâtes donc bien des Ouvrages pour eux.

P. A R E T I N.

Point-du-tout. J'avois pension de tous les Princes de l'Europe, & cela n'eut pas pû être si je me fusse amusé à louer. Ils étoient en guerre les uns avec les autres; quand les uns batoient, les autres étoient batus; il n'y avoit pas moyen de leur chanter à tous leurs louanges.

AUGUSTE.

Que faisiez-vous donc?

C 3

P.

P. A R E T I N.

Je faisois des Vers contre eux. Ils ne pouvoient pas entrer tous dans un Panegyrique ; mais ils enroient bien tous dans une Satire. J'avois si bien répandu la terreur de mon nom , qu'ils me payoient tribut pour pouvoir faire des sottises en sûreté. L'Empereur Charles V. dont assurément vous avez entendu parler ici-bas , s'étant allé faire battre fort mal-à-propos , vers les Côtes d'Afrique , m'envoya aussi-tôt une assez belle Chaîne d'or. Je la receus , & la regardant tristement ; *Ab ! c'est-là bien peu de chose , m'écriai-je , pour une aussi grande folie que celle qu'il a faite.*

A U G U S T E.

Vous aviez trouvé une nouvelle manière de tirer de l'argent des Princes.

P. A R E T I N.

N'avois-je pas sujet de concevoir l'espérance d'une merveilleuse fortune , en m'établissant un revenu sur les sottises d'autrui ? C'est un bon fonds , & qui rapporte toujours bien.

A U G U S T E.

Quoi que vous en puissiez dire , le me-

tier de louer est plus sûr, & par conséquent meilleur.

P. A R E T I N.

Que voulez-vous ? je n'étois pas assez impudent pour louer.

A U G U S T E.

Et vous Pétiez bien assez pour faire des Satires sur les Têtes couronnées !

P. A R E T I N.

Ce n'est pas la même chose. Pour faire des Satires, il n'est pas toujours besoin de mépriser ceux contre qui on les fait ; mais pour donner de certaines louanges fades & outrées, il me semble qu'il faut en quelque sorte mépriser ceux-mêmes à qui on les donne, & les croire bien dupes. De quel front Virgile osoit-il vous dire, qu'on ignoroit quel parti vous prendriez parmi les Dieux, & que c'étoit une chose incertaine, si vous vous chargeriez du soin des affaires de la Terre, ou si vous vous feriez Dieu Marin, en épousant une Fille de Thétis, qui auroit volontiers acheté de toutes ses eaux, l'honneur de votre alliance, ou enfin, si vous voudriez vous loger dans le Ciel, auprès du Scorpion qui tenoit la place de

C 4

deux

deux Signes, & qui, en votre considération, se seroit mis plus à l'étroit?

AUGUSTE.

Ne foyez pas étonné que Virgile eut ce front-là. Quand on est loué, on ne prend pas les loüanges avec tant de rigueur; on aide à la lettre; & la pudeur de ceux qui les donnent, est bien soulagée par l'amour propre de ceux à qui elles s'adressent. Souvent on croit mériter des loüanges qu'on ne reçoit pas; & comment croiroit-on ne mériter pas celles qu'on reçoit?

P. A R E T I N.

Vous esperiez donc sur la parole de Virgile, que vous épouseriez une Nymphé de la mer, ou que vous auriez un appartement dans le Zodiaque.

AUGUSTE.

Non, non. De ces sortes de loüanges-là, on en rabat quelque chose, pour les réduire à une mesure un peu plus raisonnable; mais à la verité on n'en rabat guere, & on se fait à soi-même bonne composition. Enfin de quelque maniere outrée qu'on soit loué, on en tirera toujourns le profit de croire, qu'on est au dessus de toutes les loüanges ordinaires,

res, & que par son mérite on a réduit ceux qui louoient, à passer toutes les bornes. La vanité a bien des ressources.

P. A R E T I N.

Je voi bien qu'il ne faut faire aucune difficulté de pousser les louanges dans tous les excès ; mais du moins pour celles qui sont contraires les unes aux autres, comment a-t-on la hardiesse de les donner aux Princes ? Je gage, par exemple, que, quand vous vous vangeiez impitoyablement de vos ennemis, il n'y avoit rien de plus glorieux, selon toute votre Cour, que de foudroyer tout ce qui avoit la témérité de s'opposer à vous ; mais qu'aussi-tôt que vous aviez fait quelque action de douceur, les choses changeoient de face, & qu'on ne trouvoit plus dans la vengeance, qu'une gloire barbare & inhumaine. On louoit une partie de votre vie aux dépens de l'autre. Pour moi, j'aurois craint que vous ne vous fussiez donné le divertissement de me prendre par mes propres paroles, & que vous ne m'eussiez dit : *Choisissez de la sévérité, ou de la clémence, pour en faire le vrai caractère d'un Héros, mais après cela, tenez-vous-en à votre choix.*

C 5

AU-

AUGUSTE.

Pourquoi voulez-vous qu'on y regarde de si près ? Il est avantageux aux Grands, que toutes les matieres soient problematiques pour la flaterie. Quoi qu'ils fassent, ils ne peuvent manquer d'être louez ; & s'ils le sont sur des choses oposées, c'est qu'ils ont plus d'une sorte de mérite.

P. A R E T I N.

Mais quoi ! Ne vous venoit-il jamais aucun scrupule sur tous les Eloges dont on vous accabloit ? Etoit-il besoin de raffiner beaucoup, pour s'apercevoir qu'ils étoient attachez à votre rang ? Les louanges ne distinguent point les Princes ; on n'en donne pas plus aux Héros qu'aux autres ; mais la Posterité distingue les louanges qu'on a données à différens Princes. Elle en confirme les unes , & déclare les autres de viles flateries.

AUGUSTE.

Vous conviendrez donc du moins, que je meritois les louanges que j'ai reçues, puis qu'il est sûr que la Posterité les a ratifiées par son Jugement. J'ai même en cela quelque sujet de me plaindre d'elle ; car elle s'est tellement accoûtumée à me regarder comme le modèle des Princes, qu'on

qu'on les loue d'ordinaire en me les comparant, & souvent la comparaison me fait tort.

P. A R E T I N.

Consolerez-vous ; on ne vous donnera plus ce sujet de plainte. De la maniere dont tous les Morts qui viennent ici, parlent de Louis XIV. qui regne aujourd'hui en France, c'est lui qu'on regardera désormais comme le modèle des Princes, & je prévoi qu'à l'avenir on croira ne les pouvoir louer davantage, qu'en leur attribuant quelque rapport avec ce grand Roi.

A U G U S T E.

Hé bien ! Ne croyez-vous pas que ceux à qui s'adressera une exagération si forte, l'écouteront avec plaisir ?

P. A R E T I N.

Cela pourra être. On est si avide de louanges, qu'on les a dispensées, & de la justesse, & de la verité, & de tous les assaisonnemens qu'elles devroient avoir.

A U G U S T E

Il paroît bien que vous voudriez terminer les louanges. S'il falloit n'en donner que de bonnes, qui se mêleroit d'en donner ?

P.

P. A R E T I N.

Tous ceux qui en donneroient sans intérêt. Il n'appartient qu'à eux de louer. D'où vient que vôtre Virgile a si bien loué Caton, en disant qu'il préside à l'Assemblée des plus Gens de bien, qui dans les Champs Elisées sont séparés d'avec les autres? C'est que Caton étoit mort; & Virgile, qui n'esperoit rien ni de lui, ni de sa famille, ne lui a donné qu'un seul Vers, & a borné son Eloge à une pensée raisonnable. D'où vient qu'il vous a si mal loué en tant de paroles, au commencement de ses Georgiques? Il avoit pension de vous.

A U G U S T E.

J'ai donc perdu bien de l'argent en louanges.

P. A R E T I N.

J'en suis fâché. Que ne faisiez-vous ce qu'a fait un de vos Successeurs, qui aussitôt qu'il fut parvenu à l'Empire, défendit, par un Edit exprés, que l'on composât jamais de Vers pour lui?

A U G U S T E.

Hélas! Il avoit plus de raison que moi. Les vraies louanges ne sont pas celles qui s'offrent à nous, mais celles que nous arrachons.

DIA-



DIALOGUE II.

SAPHO, LAURE.

L A U R E.

IL est vrai que dans les passions que nous avons eues toutes deux, les Muses ont été de la partie & y ont mis beaucoup d'agrément ; mais il y a cette différence, que c'étoit vous qui chantiez vos Amans ; & moi, j'étois chantée par le mien.

S A P H O.

Hé bien ! cela veut dire que j'aimois autant que vous étiez aimée.

L A U R E.

Je n'en suis pas surprise, car je sçai que les Femmes ont d'ordinaire plus de penchant à la tendresse que les hommes. Ce qui me surprend, c'est que vous ayez marqué à ceux que vous aimiez, tout ce que vous sentiez pour eux, & que vous ayez en quelque maniere attaqué leur cœur

cœur par vos Poësies. Le Personnage d'une Femme n'est que de se défendre.

SAPHO.

Entre-nous, j'en étois un peu fâchée; c'est une injustice que les Hommes nous ont faite. Ils ont pris le parti d'attaquer, qui est bien plus aisé que celui de se défendre.

LAURE.

Ne nous plaignons point; notre parti a ses avantages. Nous qui nous défendons, nous nous rendons, quand il nous plaît; mais eux qui nous attaquent, ils ne sont pas toujours vainqueurs, quand ils le voudroient bien.

SAPHO.

Vous ne dites pas que, si les Hommes nous attaquent, ils suivent le penchant qu'ils ont à nous attaquer; mais quand nous nous défendons, nous n'avons pas trop de penchant à nous défendre.

LAURE.

Ne comptez-vous pour rien le plaisir de voir, par tant de douces attaques si longtemps continuées, & redoublées si souvent, combien ils estiment la conquête de notre cœur?

SAPHO.

SAPHO.

Et ne comptez-vous pour rien la peine de résister à ces douces attaques? Ils en voyent le succès avec plaisir dans tous les progrès qu'ils font auprès de nous; & nous, nous serions bien fâchées que notre résistance eût trop de succès.

LAURE.

Mais enfin, quoi qu'après tous leurs soins, ils soient victorieux à bon titre, vous leur faites grâce en reconnoissant qu'ils le sont. Vous ne pouvez plus vous défendre, & ils ne laissent pas de vous tenir compte de ce que vous ne vous défendez plus.

SAPHO.

Ah! cela n'empêche pas que ce qui est une victoire pour eux, ne soit toujours une espèce de défaite pour nous. Ils ne goûtent, dans le plaisir d'être aimés, que celui de triompher de la personne qui les aime; & les Amans heureux ne sont heureux, que parce qu'ils sont Conquérens.

LAURE.

Quoi! auriez-vous voulu qu'on eût établi que les femmes attaqueroient les Hommes?

SA-

SAPHO.

Et quel besoin y a-t-il que les uns attaquent, & que les autres se défendent? Qu'on s'aime de part & d'autre, autant que le cœur en dira.

LAURE.

Oh! les choses iroient trop vite, & l'amour est un commerce si agréable, qu'on a bien fait de lui donner le plus de durée que l'on a pû. Que seroit-ce si l'on étoit reçu, dès que l'on s'offriroit? que deviendroient tous ces soins qu'on prend pour plaire; toutes ces inquiétudes que l'on sent quand on se reproche de n'avoir pas assez plû, tous ces empressements avec lesquels on cherche un moment heureux, enfin tout cet agréable mélange de plaisirs & de peines, qu'on appelle amour? Rien ne seroit plus insipide, si l'on ne faisoit que s'entr'aimer.

SAPHO.

Hé bien; s'il faut que l'amour soit une espece de combat, j'aimerois mieux qu'on eût obligé les Hommes à se tenir sur la défensive. Aussi bien ne m'avez-vous pas dit que les Femmes avoient plus de penchant qu'eux à la tendresse. A ce compte elles les attaqueroient mieux.

LAU-

LAURE.

Oui, mais ils se défendroient trop bien. Quand on veut qu'un sexe résiste, on veut qu'il résiste autant qu'il faut pour faire mieux goûter la victoire à celui qui attaque, mais non pas assez pour la remporter. Il doit n'être ni si foible qu'il se rende d'abord, ni si fort qu'il ne se rende jamais. C'est-là notre caractère, & ce ne seroit peut-être pas celui des Hommes. Croyez-moi, après qu'on a bien raisonné, ou sur l'amour, ou sur telle autre matiere qu'on voudra, on trouve au bout du compte, que les choses sont bien comme elles sont; & que la réforme qu'on prétendroit y apporter, gâteroit tout.





DIALOGUE III.

SOCRATE,
MONTAIGNE.

MONTAIGNE.

C'est donc vous, divin Socrate? Que j'ai de joye de vous voir! Je suis tout fraîchement venu en ce Pais-ci, & dès mon arrivée, je me suis mis à vous y chercher. Enfin, après avoir rempli mon Livre de votre nom, & de vos éloges, je puis m'entretenir avec vous, & apprendre comment vous possediez cette vertu si * naïve, dont les allures étoient si naturelles, & qui n'avoit point d'exemple, même dans les heureux siècles où vous viviez.

SOCRATE.

Je suis bien aise de voir un Mort qui
me

* *Termes de Montaigne.*

me paroît avoir été Philosophe ; mais comme vous êtes nouvellement venu de là-haut, & qu'il y a long-tems que je n'ai vû ici personne, (car on me laisse assez seul, & il n'y a pas beaucoup de presse à rechercher ma conversation) trouvez bon que je vous demande des nouvelles. Comment va le monde ? N'est-il pas bien changé ?

MONTAIGNE.

Extrêmement. Vous ne le reconnoîtriez pas.

SOCRATE.

J'en suis ravi. Je m'étois toujours bien douté qu'il falloit qu'il devint meilleur & plus sage qu'il n'étoit de mon tems.

MONTAIGNE.

Que voulez-vous dire ? Il est plus fou, & plus corrompu qu'il n'a jamais été. C'est le changement dont je voulois parler ; & je m'attendois bien à sçavoir de vous l'Histoire de ce tems que vous avez vû, & où regnoit tant de probité, & de droiture.

SOCRATE.

Et moi, je m'attendois au contraire à apprendre des merveilles du siècle, où vous venez de vivre. Quoi ! les Hom-

52 DIALOGUES

mes d'à-present ne se font point corrigés des sottises de l'Antiquité!

MONTAIGNE.

Je croi que c'est parce que vous êtes ancien, que vous parlez de l'Antiquité si familièrement, mais sçachez qu'on a grand sujet d'en regretter les mœurs, & que de jour en jour, tout empire.

SOCRATE.

Cela se peut-il? Il me semble que de mon temps les choses alloient déjà bien de travers. Je croyois qu'à la fin elles prendroient un train plus raisonnable, & que les Hommes profiteroient de l'expérience de tant d'années.

MONTAIGNE.

Et les Hommes font-ils des expériences? Ils sont faits comme les Oiseaux, qui se laissent toujours prendre dans les mêmes filets, où l'on a déjà pris cent mille Oiseaux de leur espece. Il n'y a personne qui n'entre tout neuf dans la vie, & les sottises des Peres sont perduës pour les Enfants.

SOCRATE.

Mais pourquoi ne fait-on point d'expériences? Je croirois que le monde devroit avoir une vielleſſe plus sage, & plus

plus réglée que n'a été sa jeunesse.

MONTAIGNE.

Les Hommes de tous les siècles ont les mêmes panchants, sur lesquels la raison n'a aucun pouvoir. Ainsi par tout où il y a des Hommes, il y a des sottises, & les mêmes sottises.

SOCRATE.

Et sur ce pié-là, comment voudriez-vous que les siècles de l'Antiquité eussent mieux valu que le siècle d'aujourd'hui?

MONTAIGNE.

Ah! Socrate. Je sçavois bien que vous aviez une maniere particuliere de raisonner, & d'enveloper si adroitement ceux à qui vous aviez affaire, dans des argumens dont ils ne prévoyoyent pas la conclusion, que vous les ameniez où il vous plaisoit, & c'est ce que vous appelliez être la Sage-Femme de leurs pensées, & les faire accoucher. J'avouë que me voilà accouché d'une proposition toute contraire à celle que j'avançois; cependant je ne sçaurois encore me rendre. Il est sûr qu'il ne se trouve plus de ces ames vigoureuses & roides de l'Antiquité, des

D 3

Arist.

Aristides, des Phociens, des Périclés,
ni enfin des Socrates.

S O C R A T E.

A quoi tient-il? Est-ce que la Nature s'est épuisée, & qu'elle n'a plus la force de produire ces grandes Ames? & pourquoi ne se seroit-elle encore épuisée en rien, hormis en Hommes raisonnables? Aucun de ses Ouvrages n'a encore dégénéré; pourquoi n'y auroit-il que les Hommes qui dégénéraissent?

M O N T A I G N E.

C'est un point de fait, ils dégénèrent. Il semble que la Nature nous ait autre-fois montré quelques échantillons de grands hommes, pour nous persuader qu'elle en auroit sçu faire, si elle avoit voulu, & qu'ensuite elle ait fait tout le reste avec assez de négligence.

S O C R A T E.

Prenez garde à une chose. L'Antiquité est un objet d'une espece particuliere, l'éloignement le grossit. Si vous eussiez connu Aristide, Phocion, Périclés, & moi, puisque vous voulez me mettre de ce nombre, vous eussiez trouvé dans votre siecle des Gens qui nous ressembloient. Ce qui fait d'ordinaire qu'on est si pré-
ve-

venu pour l'Antiquité, c'est qu'on a du chagrin contre son siècle, & l'Antiquité en profite. On met les Anciens bien haut, pour abaisser ses Contemporains. Quand nous vivions, nous estimions nos Ancêtres plus qu'ils ne méritoient; & à présent, notre Posterité nous estime plus que nous ne méritons; mais, & nos Ancêtres, & nous, & notre Posterité, tout cela est bien égal, & je croi que le Spectacle du Monde seroit bien ennuyeux pour qui le regarderoit d'un certain oeil; car c'est toujours la même chose.

MONTAIGNE.

J'aurois crû que tout étoit en mouvement, que tout changeoit, & que les siècles différens avoient leurs différens caractères comme les Hommes. En effet, ne voit-on pas des siècles sçavans, & d'autres qui sont ignorans? N'en voit-on pas de naïfs, & d'autres qui sont plus raffinez? N'en voit-on pas de sérieux & de badins, de polis & de grossiers?

SOCRATE.

Il est vrai.

MONTAIGNE.

Et pourquoi donc n'y aura-t-il pas des

siècles plus vertueux, & d'autres plus méchans ?

S O C R A T E.

Ce n'est pas une conséquence. Les Habits changent ; mais ce n'est pas à dire que la figure des corps change aussi. La politesse, ou la grossièreté, la science, ou l'ignorance, le plus ou le moins d'une certaine naïveté, le génie sérieux ou badin, ce ne sont là que les dehors de l'Homme, & tout cela change ; mais le cœur ne change point, & tout l'Homme est dans le cœur. On est ignorant dans un siècle, mais la mode d'être sçavant peut venir ; on est intéressé, mais la mode d'être désintéressé ne viendra point. Sur ce nombre prodigieux d'Hommes assez déraisonnables qui naissent en cent ans, la Nature en a peut-être deux ou trois douzaines de raisonnables, qu'il faut qu'elle répande par toute la terre ; & vous jugez bien qu'ils ne se trouvent jamais nulle part en assez grande quantité, pour y faire une mode de vertu & de droiture.

M O N T A I G N E.

Cette distribution d'Hommes raisonnables se fait-elle également ? Il pourroit
bien

bien y avoir des siècles mieux partagez les uns que les autres.

S O C R A T E.

La nature agit toujours avec beaucoup de règle ; mais nous ne jugeons pas comme elle agit.



D I A L O G U E IV,
L' E M P E R E U R

A D R I E N ,

M A R G U E R I T E D' A U T R I C H E ,

M. D' A U T R I C H E.

QU'avez-vous ? Je vous vois tout échauffé.

A D R I E N.

Je viens d'avoir une grosse contestation avec Caton d'Utique, sur la manière dont nous sommes morts l'un & l'autre. Je prétendois avoir paru dans cette dernière action plus Philosophe que lui.

D 5

M,

M. D'AUTRICHE.

Je vous trouve bien hardi d'oser attaquer une mort aussi fameuse que la sienne. Ne fut-ce pas quelque chose de fort glorieux, que de pourvoir à tout dans Utique, de mettre tous ses amis en sûreté, & de se tuer lui-même pour expirer avec la liberté de sa Patrie, & pour ne pas tomber entre les mains d'un Vainqueur, qui cependant lui auroit infailliblement pardonné?

A D R I E N.

Oh! si vous examiniez de près cette mort-là, vous y trouveriez bien des choses à redire. Premièrement, il y avoit si long-tems qu'il s'y préparoit, & il s'y étoit préparé avec des efforts si visibles, que personne dans Utique ne doutoit que Caton ne se dût tuer. Secondement, avant que de se donner le coup, il eut besoin de lire plusieurs fois le Dialogue, où Platon traite de l'Immortalité de l'Ame. Troisièmement, le dessein qu'il avoit pris le rendoit de si mauvaise humeur, que s'étant couché, & ne trouvant point son Epée sous le chevet de son Lit, (car comme on devoit bien ce qu'il avoit envie de faire, on l'avoit
ôtée

ôtée de là,) il appella, pour la demander, un de ses Esclaves, & lui déchargea sur le visage un grand coup de poing, dont il lui cassa les dents; ce qui est si vrai, qu'il retira sa main toute ensanglantée.

M. D'AUTRICHE.

J'avoué que voilà un coup de poing, qui gâte bien cette mort philosophique.

A D R I E N.

Vous ne sçauriez croire quel bruit il fit sur cette Epée ôtée, & combien il reprocha à son Fils & à ses Domestiques, qu'ils le vouloient livrer à César, pieds & poings liez. Enfin il les gronda tous de telle sorte, qu'il falut qu'ils fortissent de sa chambre & le laissassent se tuer.

M. D'AUTRICHE.

Veritablement les choses pouvoient se passer d'une maniere un peu plus tranquille. Il n'avoit qu'à attendre doucement le lendemain pour se donner la mort; il n'y a rien de plus aisé que de mourir quand on le veut; mais apparemment les mesures qu'il avoit prises en comptant sur sa fermeté, étoient prises si juste, qu'il ne pouvoit plus attendre, & il ne se fût peut-être pas tué, s'il eut différé d'un jour.

A D R I E N.

A D R I E N.

Vous dites vrai, & je vois que vous vous connoissez en morts généreuses.

M. D'A U T R I C H E.

Cependant on dit qu'après qu'on eut apporté cette Epée à Caton, & que l'on se fût retiré, ils s'endormit, & ronfla. Cela seroit assez beau.

A D R I E N.

Et le croyez-vous? Il venoit de querreller tout le monde, & de battre ses Valets, on ne dort pas si aisément après un tel exercice. De plus, la main dont il avoit frappé l'Esclave, lui faisoit trop de mal pour lui permettre de s'endormir, car il ne put supporter la douleur qu'il y sentoit, & il se la fit bander par un Medecin, quoi qu'il fut sur le point de se tuer. Enfin depuis qu'on lui eut apporté son Epée jusqu'à minuit, il lut deux fois le Dialogue de Platon. Or je prouverois bien par un grand souper, qu'il donna le soir à tous les Amis, par une promenade qu'il fit ensuite, & par tout ce qui se passa jusqu'à ce qu'on l'eut laissé seul dans sa Chambre, que, quand on lui apporta cette épée, il devoit être fort tard; d'ailleurs le Dialogue qu'il lut

deux

DES MORTS. 61

deux fois est très-long ; & par conséquent s'il dort , il ne dort guère. En vérité , je crains bien qu'il n'ait fait semblant de ronfler , pour en avoir l'honneur auprès de ceux qui écoutoient à la porte de sa Chambre.

M. D'AUTRICHE.

Vous ne faites pas mal la critique de sa mort , qui ne laisse pas d'avoir toujours dans le fond quelque chose de fort héroïque. Mais par où pouvez-vous prétendre que la votre l'emporte ? Autant qu'il m'en souvient , vous êtes mort dans votre Lit , tout uniment , & d'une manière qui n'a rien de remarquable.

A D R I E N.

Quoi ! n'est-ce rien de remarquable , que ces Vers que je fis presque en expirant ?

*Ma petite Ame , ma mignonne ,
Tu t'en vas donc , ma fille , & Dieu sçache
où tu vas ;*

*Tu pars seulette , nuë , & tremblotante ,
Hélas !*

*Que deviendra ton humeur folichonne ?
Que deviendront tant de jolis ébats ?*

Caton

Caton traita la mort comme une affaire trop sérieuse ; mais pour moi, vous voyez que je badinai avec elle ; & c'est en quoi je pretens que ma philosophie alla bien plus loin que celle de Caton. Il n'est pas si difficile de braver fierement la mort, que d'en railler nonchalamment, ni de la bien recevoir, quand on l'appelle à son secours, que quand elle vient sans qu'on ait besoin d'elle.

M. D'AUTRICHE.

Oui, je conviens que la mort de Caton est moins belle que la votre, mais par malheur, je n'avois point remarqué que vous eussiez fait ces petits Vers, en quoi consiste toute sa beauté.

A D R I E N.

Voilà comme tout le monde est fait. Que Caton se déchire les entrailles, plutôt que de tomber entre les mains de son ennemi ; ce n'est peut-être pas au fond si grand'chose, cependant un trait comme celui-là brille extrêmement dans l'Histoire, & il n'y a personne qui n'en soit frappé. Qu'un autre meure tout doucement, & se trouve en état de faire des Vers badins sur sa mort, c'est plus que ce qu'a fait Caton ; mais cela

n'a

n'a rien qui frappe , & l'Histoire n'en tient presque pas de compte.

M. D'AUTRICHE.

Hélas ! rien n'en n'est plus vrai que ce que vous dites ; & moi , qui vous parle , j'ai une mort que je prétens plus belle que la vôtre , & qui a fait encore moins de bruit. Ce n'est pourtant pas une mort toute entiere ; mais telle qu'elle est , elle est au dessus de la vôtre , qui est au dessus de celle de Caton.

A D R I E N .

Comment ? que voulez-vous dire ?

M. D'AUTRICHE.

J'étois Fille d'un Empereur. Je fus fiancée à un Fils de Roi ; & ce Prince , après la mort de son Pere , me renvoya chez le mien , malgré la promesse solennelle qu'il avoit faite de m'épouser. Ensuite on me fiança encore au Fils d'un autre Roi ; & comme j'allois par mer trouver cet Epoux , mon Vaisseau fut battu d'une furieuse tempête , qui mit ma vie en un danger très-évident. Ce fut alors que je me composai moi-même cette Epitaphe :

*Cy gist Margot , la gentil' Damoiselle ,
Qu'a*

Qu'a deux Maris, & encore est pucelle.

A la verité, je n'en mourus pas ; mais il ne tint pas à moi. Concevez-bien cette espece de mort-là, vous en ferez satisfait. La fermeté de Caton est outrée dans un genre, la vôtre dans un autre, la mienne est naturelle. Il est trop guindé, vous êtes trop badin, je suis raisonnable.

A D R I E N.

Quoi ! vous me reprochez d'avoir trop peu crain la mort.

M. D'A U T R I C H E.

Oui, il n'y a pas d'apparence que l'on n'ait acun chagrin en mourant ; & je suis sûre que vous vous fites alors autant de violence pour badiner, que Caton pour se déchirer les entrailles. J'attens un naufrage à tous momens sans m'épouvanter, & je compose de sang froid mon Epitaphe ; cela est fort extraordinaire ; & s'il n'y avoit rien qui adoucit cette Histoire, on auroit raison de ne la croire pas, ou de croire que je n'eusse agi que par fanfaronnade. Mais en même-tems, je suis une pauvre Fille deux fois fiancée, & qui ai pourtant le malheur de mourir
 fille,

filles, je marque le regret que j'en ai, & cela met dans mon Histoire toute la vrai-semblance dont elle a besoin. Vos Vers, prenez-y garde, ne veulent rien dire; ce n'est qu'un galimatias composé de petits termes folâtres; mais les miens ont un sens fort clair, & dont on se se contente d'abord, ce qui fait voir que la nature y parle bien plus que dans les vôtres.

A D R I E N.

En vérité, je n'eusse jamais crû que le chagrin de mourir avec votre virginité, eût dû vous être si glorieux

M. D' A U T R I C H E.

Plaisentez-en tant que vous voudrez; mais ma mort, si elle peut s'appeller ainsi, a encore un avantage essentiel sur celle de Caton, & sur la vôtre. Vous aviez tant fait les Philosophes l'un & l'autre pendant votre vie, que vous vous étiez engagé d'honneur à ne craindre point la mort; & s'il vous eût été permis de la craindre, je ne fai ce qui en fût arrivé. Mais moi, tant que la tempête dura, j'étois en droit de trembler, & de pousser des cris jusqu'au Ciel, sans que personne y trouvât à redire, ni m'en esti-

E

mât

mât moins ; cependant je demeurai assez tranquille pour faire mon Epitaphe.

A D R I E N.

Entre nous, l'Epitaphe ne fut-elle point faite sur la terre ?

M. D' A U T R I C H E.

Ah ! cette chicane-là est de mauvaise grace ; je ne vous en ai pas fait de pareille sur vos Vers.

A D R I E N.

Je me rends donc de bonne foi, & j'avouë que la vertu est bien grande, quand elle ne passe point les bornes de la nature.



DIA-



DIALOGUE V.

ERASISTRATE,

HERVE.

ERASISTRATE.

Vous m'apprenez des choses merveilleuses. Quoi! le sang circule dans le corps! Les veines le portent des extrémités au cœur, & il sort du cœur pour entrer dans les artères, qui le reportent vers les extrémités!

HERVE.

J'en ai fait voir tant d'expériences, que personne n'en doute plus.

ERASISTRATE.

Nous nous trompions donc bien nous autres Médecins de l'Antiquité, qui croyions que le sang n'avoit qu'un mouvement très-lent du cœur vers les extrémités du corps; & on vous est bien obligé d'avoir aboli cette vieille erreur.

E 2.

HERVE.

H E R V E'.

Je le prétens ainsi ; & même on doit m'avoir d'autant plus d'obligation, que c'est moi qui ai mis les gens en train de faire toutes ces belles découvertes qu'on fait aujourd'hui dans l'Anatomie. Depuis que j'ai une fois eu trouvé la circulation du sang, c'est à qui trouvera un nouveau conduit, un nouveau canal, un nouveau réservoir. Il semble qu'on ait refondu tout l'homme. Voyez combien nôtre Medecine moderne doit avoir d'avantages sur la vôtre. Vous vous mêliez de guérir le corps humain, & le corps humain ne vous'étoit seulement pas connu.

E R A S I S T R A T E.

J'avouë que les Modernes sont meilleurs Phisiciens que nous, ils connoissent mieux la Nature ; mais ils ne sont pas meilleurs Medecins, nous guérissions les malades aussi-bien qu'ils les guérissent. J'aurois bien voulu donner à tous ces modernes, & à vous tout le premier, le Prince Antiochus à guérir de sa fièvre quarte. Vous sçavez comme je m'y pris, & comme je découvris par son pous qui s'émût plus qu'à l'ordinaire en la présence de Stratonice, qu'il étoit amoureux

reux de cette belle Reine , & que tout son mal venoit de la violence qu'il se faisoit pour cacher sa passion. Cependant je fis une Cure aussi difficile & aussi considerable que celle-là, sans sçavoir que le sang circulât; & je croi qu'avec tout le secours que cette connoissance eut pû vous donner, vous eussiez été fort embarrassé en ma place. Il ne s'agissoit point de nouveau conduits, ni de nouveaux reservoirs; ce qu'il y avoit de plus important à connoître dans le malade, c'étoit le cœur.

H E R V E'.

Il n'est pas toujourns question du cœur, & tous les Malades ne sont pas amoureux de leur belle-Mere, comme Antiochus. Je ne doute point que, faute de favoir que le sang circule, vous n'ayez laissé mourir bien des Gens entre vos mains.

E R A S I S T R A T E.

Quoi! vous croyez vos nouvelles découvertes fort inutiles! *utiles!*

H E R V E'.

Affurément.

E R A S I S T R A T E.

Répondez-donc, s'il vous plaît, à une
E 3 petite

petite question que je vais vous faire. Pourquoi voyons-nous venir ici tous les jours autant de Morts qu'il y en soit jamais venu ?

H E R V É.

Oh ! s'ils meurent, c'est leur faute ; ce n'est plus celle des Medecins.

E R A S I S T R A T E.

Mais cette circulation du sang , ces conduits , ces canaux , ces reservoirs , tout cela ne guérit donc de rien.

H E R V É.

On n'a peut-être pas encore eu le loisir de tirer quelque usage de tout ce qu'on a appris depuis peu ; mais il est impossible qu'avec le tems , on n'en voye de grands effets.

E R A S I S T R A T E.

Sur ma parole , rien ne changera. Voyez-vous ? Il y a une certaine mesure de connoissances utiles , que les Hommes ont eüe de bonne heure , à laquelle ils n'ont guère ajoûté , & qu'ils ne passeront guère , s'il la passent. Ils ont cette obligation à la Nature , qu'elle leur a inspiré fort promptement ce qu'ils avoient besoin de savoir ; car ils étoient perdus , si elle eût laissé à la lenteur de
leur

leur raison à le chercher. Pour les autres choses qui ne sont pas si nécessaires, elles se découvrent peu à peu, & dans de longues suites d'années.

H E R V É.

Il seroit étrange qu'en connoissant mieux l'Homme, on ne le guérit pas mieux. A ce compte, pourquoi s'amuseroit-on à perfectionner la science du corps humain? Il vaudroit mieux laisserlà tout.

E R A S I S T R A T E.

On y perdrait des connoissances fort agréables; mais pour ce qui est de l'utilité, je croi que découvrir un nouveau conduit dans le corps de l'Homme; ou une nouvelle étoile dans le Ciel, c'est bien la même chose. La Nature veut que dans de certains tems les Hommes se succèdent les uns aux autres par le moyen de la mort; il leur est permis de se défendre contre elle jusqu'à un certain point; mais passé cela, on aura beau faire de nouvelles découvertes dans l'Anatomie, on aura beau pénétrer de plus en plus dans les secrets de la structure du corps humain, on ne prendra point la Nature pour dupe, on mourra comme à l'ordinaire.

E 4

DIA-



DIALOGUE VI.

BERENICE,
COSME II. DE MEDICIS.

C. D E M E D I C I S.

JE viens d'apprendre de quelques Sçavans qui sont morts depuis peu, une nouvelle qui m'afflige beaucoup. Vous saurez que Galilée, qui étoit mon Mathématicien, avoit découvert de certaines Planetes, qui tournent autour de Jupiter, auxquelles il donna en mon honneur, le nom d'Astres de Medicis. Mais on m'a dit qu'on ne les connoît presque plus sous ce nom-là, & qu'on les appelle simplement Satellites de Jupiter. Il faut que le monde soit présentement bien méchant, & bien envieux de la gloire d'autrui.

B E R E N I C E.

Sans doute, je n'ai guère veu d'effets plus remarquables de sa malignité.

C.

C. DE MEDICIS.

Vous en parlez bien à votre aise, après le bonheur que vous avez eu. Vous aviez fait vœu de couper vos cheveux, si votre mari Ptolomée revenoit vainqueur de je ne sai quelle guerre. Il revint ayant défait ses ennemis; vous consacrales vos cheveux dans un Temple de Vénus, & le lendemain un Mathématicien les fit disparoître, & publia qu'ils avoient été changez en une Constellation, qu'il appella *la Chevelure de Berenice*. Faire passer des étoiles pour les cheveux d'une Femme, c'étoit bien pis que de donner le nom d'un Prince à de nouvelles Planètes, cependant votre chevelure a réüffi, & ces pauvres Astres de Medicis n'ont pû avoir la même fortune.

BERENICE

Si je pouvois vous donner ma chevelure céleste, je vous la donnerois pour vous consoler, & même je serois assez généreuse pour ne prétendre pas que vous me fussiez fort obligé de ce présent-là.

C. DE MEDICIS.

Il seroit pourtant considerable; & je

E 5

vou-

voudrois que mon nom fut auffi assuré de vivre que le vôtre.

B E R E N I C E.

Hélas! quand toutes les Constellations porteroient mon nom, en ferois-je mieux? Il seroit là-haut dans le Ciel, & moi, je n'en ferois pas moins ici-bas. Les hommes sont plaisans; ils ne peuvent se dérober à la mort, & ils tâchent à lui dérober deux ou trois syllabes qui leur appartiennent. Voilà une belle chicane qu'ils s'avisent de lui faire. Ne yaudroit-il pas mieux qu'ils consentissent de bonne grace à mourir, eux & leurs noms?

C. D E M E D I C I S.

Je ne suis point de vôtre avis; on ne meurt que le moins qu'il est possible, & tout mort qu'on est, on tâche à tenir encore à la vie, par un marbre où l'on est représenté, par des pierres qu'on a élevées les unes sur les autres, par son Tombeau même. On se noye, & on s'accroche à tout cela.

B E R E N I C E.

Oui, mais les choses qui devroient garantir nos noms de la mort, meurent elles-mêmes à leur maniere. A quoi at-
ta-

tacherez-vous votre immortalité? Une Ville, un Empire même, ne vous en peut pas bien répondre.

C. DE MEDICIS.

Ce n'est pas une mauvaise intention que de donner son nom à des Astres; ils demeurent toujours.

BERENICE.

Encore de la manière dont j'en entens parler, les Astres eux-mêmes sont-ils sujets à caution. On dit qu'il y en a de nouveaux qui viennent, & d'anciens qui s'en vont; & vous verrez qu'à la longue il ne me restera peut-être pas un cheveu dans le Ciel. Du moins ce qui peut manquer à nos noms, c'est une mort, pour ainsi dire, Grammaticale; quelques changemens de Lettres les mettent en état de ne pouvoir plus servir qu'à donner de l'embaras aux Sçavans. Il y a quelque tems que je vis ici-bas deux Morts, qui contestoient avec beaucoup de chaleur l'un contre l'autre. Je m'approchai; je demandai qui ils étoient? & on me répondit que l'un étoit le grand Constantin, & l'autre un Empereur Barbare. Ils dispuoient sur la préférence de leurs grandeurs passées. Constantin

disoit

difoit qu'il avoit été Empereur de Constantinople; & le Barbare, qu'il l'avoit été de Stamboul. Le Premier pour faire valoir sa Constantinople, difoit qu'elle étoit fituée fur trois mers, fur le Pont-Euxin, fur le Bosphore de Thrace, & fur la Propontide. L'autre repliquoit que Stamboul commandoit auffi à trois Mers, à la Mer Noire, au Détroit, & à la Mer de Marmara. Ce rapport de Constantinople & de Stamboul étonna Constantin; mais après qu'il fe fut informé exactement de la fituation de Stamboul, il fut encore bien plus furpris de trouver que c'étoit Constantinople, qu'il n'avoit pû reconnoître à caufe du changement des noms. *Hélas!* s'écria-t-il, *j'euffe auffi bien fait de laiffer à Constantinople fon premier nom de Bifance. Qui démêlera le nom de Constantin dans Stamboul? il y tire bien à fa fin.*

C. DE MEDICIS.

De bonne foi, vous me confolez un peu, & je me réfous à prendre patience. Après tout, puis que nous n'avons pû nous difpenfer de mourir, il eft affez raifonnable que nos noms meurent auffi; ils ne font pas de meilleure condition que nous.

DIA.

DIALOGUES

DES

MORTS MODERNES.



DIALOGUE I.

ANNE DE BRETAGNE,
MARIE D'ANGLETERRE,

A. DE BRETAGNE.

A Sûrément ma mort vous fit grand plaisir. Vous passâtes aussi-tôt la Mer pour aller épouser Louis XII. & vous saisir du Trône que je laissois vuide. Mais vous n'en jouîtes guère, & je fus vangée de vous par votre jeunesse même, & par votre beauté, qui vous rendoient trop aimable aux yeux du Roi, & le conso- loient trop aisément de ma perte; car el- les hâterent sa mort, & vous empêchè- rent d'être long-tems Reine.

M. D'ANGLETERRE.

Il est vrai que la Roiauté ne fit que se montrer à moi, & disparût en moins de rien.

A. DE

A. DE BRETAGNE.

Et après cela, vous devintes Duchesse du Suffolc. C'étoit une belle chûte. Pour moi, grace au Ciel, j'ai eu une autre destinée. Quand Charles VIII. mourut, je ne perdis point mon rang par sa mort, & j'épousai son Successeur; ce qui est un exemple d'un bonheur fort singulier.

M. D'ANGLETERRE.

M'encroiriez-vous, si je vous disois, que je ne vous ai jamais envié ce bonheur-là?

A. DE BRETAGNE.

Non. Je conçois trop bien ce que c'est que d'être Duchesse de Suffolc, après qu'on a été Reine de France.

M. D'ANGLETERRE.

Mais j'aimois le Duc de Suffolc.

A. DE BRETAGNE.

Il n'importe. Quand on a goûté les douceurs de la Roiauté, en peut-on goûter d'autres?

M. D'ANGLETERRE.

Oui, pourveu que ce soit celles de l'amour. Je vous assure que vous ne devez point me vouloir de mal de ce que je vous ai succédé; si j'eusse toujours pu dis-

disposer de moi, je n'eusse été que Duchesse, & je retournai bien vîte en Angleterre pour y prendre ce titre, dès que je fus déchargée de celui de Reine.

A. DE BRETAGNE.

Aviez-vous les sentimens si peu élevez?

M. D'ANGLETERRE.

J'avouë que l'ambition ne me touchoit point. La Nature a fait aux Hommes des plaisirs simples, aisez, tranquilles, & leur imagination leur en fait qui sont embarassans, incertains, difficiles à acquérir; mais la Nature est bien plus habile à leur faire des plaisirs, qu'ils ne le font eux-mêmes. Que ne se reposent-ils sur elle de ce soin-là? Elle a inventé l'amour, qui est fort agréable, & ils ont inventé l'ambition, dont il n'étoit point besoin.

A. DE BRETAGNE.

Qui vous a dit que les Hommes aient inventé l'ambition? La Nature n'inspire pas moins les desirs de l'élevation & du commandement, que le penchant de l'amour.

M. D'ANGLETERRE.

L'ambition est aisée à reconnoître pour

F

un

un ouvrage de l'imagination ; elle en a le caractère. Elle est inquiète, pleine de projets chimériques ; elle va au delà de ses souhaits, dès qu'ils sont accomplis ; elle a un terme qu'elle n'atrape jamais.

A. DE BRETAGNE.

Et malheureusement l'amour en a un qu'il atrape trop tôt.

M. D'ANGLETERRE.

Ce qui en arrive, c'est qu'on peut être plusieurs fois heureux par l'amour, & qu'on ne le peut être une seule fois par l'ambition, ou s'il est possible qu'on le soit, du moins ces plaisirs-là sont faits pour trop peu de Gens ; & par conséquent ce n'est point la Nature qui les propose aux Hommes, car ses faveurs sont toujours très-generales. Voyez l'amour ; il est fait pour tout le monde. Il n'y a que ceux qui cherchent leur bonheur dans une trop grande élévation, à qui il semble que la Nature ait envié les douceurs de l'amour. Un Roi qui peut s'assurer de cent-mille bras, ne peut guère s'assurer d'un cœur. Il ne sçait si on ne fait pas pour son rang, tout ce qu'on auroit fait pour la personne d'un autre. Sa Royauté lui coute tous les plaisirs les plus simples, & les plus doux. A.

A. DE BRETAGNE.

Vous ne rendez pas les Rois beaucoup plus malheureux par cette incommodité que vous trouvez à leur condition. Quand on voit ses volontez non seulement suivies, mais prévenuës, une infinité de fortunes qui dépendent d'un mot, qu'on peut prononcer quand on veut, tant de soins, tant de desseins, tant d'empressements, tant d'application à plaire, dont on est le seul objet; en vérité on se console de ne pas scavoir tout-à-fait au juste, si on est aimé pour son rang, ou pour sa personne. Les plaisirs de l'ambition sont faits, dites-vous, pour trop peu de Gens; ce que vous leur reprochez, est leur plus grand charme. En fait de bonheur, c'est l'exception qui flate; & ceux qui regnent sont exceptez si avantageusement de la condition des autres Hommes, que quand ils perdroient quelque chose des plaisirs qui sont communs à tout le monde, ils seroient récompenséz de reste.

M. D'ANGLETERRE.

Ah! jugez de la perte qu'ils font, par la sensibilité avec laquelle ils reçoivent ces plaisirs simples & communs, lors qu'il s'en présente quelqu'un à eux. Apprenez

ce que me conta ici l'autre jour une Princesse de mon sang, qui a regné en Angleterre & fort long-tems, & fort heureusement, & sans Mari. Elle donnoit une premiere Audience à des Ambassadeurs Hollandois, qui avoient à leur suite un jeune Homme bien fait. Dès qu'il vit la Reine, il se tourna vers ceux qui étoient auprès de lui, & leur dit quelque chose assez bas, mais d'un certain air qui fit qu'elle devina à peu près ce qu'il disoit, car les Femmes ont un instinct admirable. Les trois ou quatre mots que dit ce jeune Hollandois, qu'elle n'avoit pas entendus, lui tinrent plus à l'esprit que toute la Harangue des Ambassadeurs, & aussi-tôt qu'ils furent sortis, elle voulut s'assurer de ce qu'elle avoit pensé. Elle demanda à ceux à qui avoit parlé ce jeune Homme, ce qu'il leur avoit dit. Ils lui répondirent avec beaucoup de respect, que c'étoit une chose qu'on n'osoit redire à une grande Reine, & se défendirent long-tems de la répéter. Enfin quand elle se servit de son autorité absolüe, elle apprit que le Hollandois s'étoit écrié tout bas : *Ha! voilà une Femme bien faite!* & avoit ajouté quelque

que expression assez grossière, mais vive, pour marquer qu'il la trouvoit à son gré. On ne fit ce recit à la Reine qu'en tremblant; cependant il n'en arriva rien autre chose, sinon que, quand elle congédia les Ambassadeurs, elle fit au jeune Hollandois un présent considérable. Voyez comme au travers de tous les plaisirs de grandeur & de Roiauté dont elle étoit environnée, ce plaisir d'être trouvée belle alla la fraper vivement.

A. DE BRETAGNE.

Mais enfin elle n'eut pas voulu l'acheter par la perte des autres. Tout ce qui est trop simple n'accommode point les Hommes. Il ne suffit pas que les plaisirs touchent avec douceur, on veut qu'ils agitent, & qu'ils transportent. D'où vient que la vie pastorale, telle que les Poètes la dépeignent, n'a jamais été que dans leurs Ouvrages, & ne réussiroit pas dans la pratique? Elle est trop douce, & trop unie.

M. D'ANGLETERRE.

J'avoué que les Hommes ont tout gâté. Mais d'où vient que la veuë d'une Cour la plus superbe & la plus pompeuse du monde, les flatte moins que les idées

qu'ils se proposent quelquefois de cette vie Pastorale ? C'est qu'ils étoient faits pour elle.

A. DE BRETAGNE.

Ainsi le partage de vos plaisirs simples & tranquilles n'est plus que d'entrer dans les chimères que les Hommes se forment.

M. D'ANGLETERRE.

Non, non. S'il est vrai que peu de gens ayent le goût assez bon pour commencer par ces plaisirs-là, du moins on finit volontiers par eux quand on le peut. L'imagination a fait la course sur les faux objets, & elle revient aux vrais.



DIA.



DIALOGUE II.

CHARLES V.

ERASME.

ERASME.

N'en doutez point ; s'il y avoit des rangs chez les-Morts, je ne vous cederai pas la préséance.

CHARLES V.

Quoi ! un Grammairien, un Sçavant ; & pour dire encore plus, & pousser votre mérite jusqu'où il peut aller, un homme d'esprit, prétendroit l'emporter sur un Prince qui s'est veu maître de la meilleure partie de l'Europe !

ERASME.

Joignez-y encore l'Amérique, & je ne vous en craindrai pas davantage : Toute cette grandeur n'étoit, pour ainsi dire, qu'un composé de plusieurs hazards ;

F 4

&

& qui defassembleroit toutes les parties dont elle étoit formée, vous le feroit voir bien clairement. Si Ferdinand vôtre Grand-Pere eut été Homme de parole, vous n'aviez presque rien en Italie; si d'autres Princes que lui eussent eu l'esprit de croire qu'il y avoit des Antipodes, Christophle Colomb ne se fut point adressé à lui, & l'Amérique n'étoit point au nombre de vos Etats; si après la mort du dernier Duc de Bourgogne, Louis XI. eut bien songé à ce qu'il faisoit, l'Heritiere de Bourgogne n'étoit point pour Maximilien, ni les Pais-Bas pour vous; si Henri de Castille, Frere de vôtre Grand-Mere Isabelle, n'eut point été en mauvaise réputation auprès des Femmes, ou si sa Femme n'eut point été d'une vertu assez douteuse, la Fille de Henri eut passé pour être sa Fille, & le Royaume de Castille vous échapoit.

C H A R L E S V.

Vous me faites trembler. Il me semble qu'à l'heure qu'il est, je perds, ou la Castille, ou les Pais-bas, ou l'Amérique, ou l'Italie.

E R A S M E.

N'en raillez point. Vous ne sçauriez don-

donner un peu plus de bon sens à l'un ou de bonne foi à l'autre, qu'il ne vous en coûte beaucoup. Il n'y a pas jusqu'à l'impuissance de vôtre Grand-Oncle, ou jusqu'à la coquetterie de vôtre Grand-Tante, qui ne vous soient nécessaires. Voyez combien c'est un édifice délicat, que celui qui est fondé sur tant de choses qui dépendent du hazard.

C H A R L E S V.

En verité, il n'y a pas moyen de soutenir un examen aussi severe que le vôtre. J'avouë que toute ma grandeur, & tous mes titres disparoissent devant vous.

E R A S M E.

Ce sont-là pourtant ces qualitez dont vous prétendiez vous parer; je vous en ai dépouillé sans peine. Vous souvient-il d'avoir oui dire que l'Athénien Cimon, ayant fait beaucoup de Perfes prisonniers, exposa en vente d'un côté leurs habits, & de l'autre leurs corps tout nuds; & que comme les habits étoient d'une grande magnificence, il y eut pressé à les acheter; mais que pour le Hommes, personne n'en voulut? De bonne foi, je croi que ce qui arriva à ces Perfes-là, arriveroit à bien d'autres, si l'on séparoit leur mé-

F 5

rite

rite personnel d'avec celui que la Fortune leur a donné.

CHARLES V.

Mais quel est ce mérite personnel?

ERASME.

Faut-il le demander? tout ce qui est en nous. L'esprit, par exemple, les Sciences.

CHARLES V.

Et l'on peut avec raison en tirer de la gloire?

ERASME.

Sans doute. Ce ne sont pas des biens de fortune, comme la noblesse, ou les richesses.

CHARLES V.

Je suis surpris de ce que vous dites. Les sciences ne viennent-elles pas aux Sçavans, comme les richesses viennent à la plupart des Gens riches? N'est-ce pas par voye de succession? Vous heritez des Anciens, vous autres Hommes doctes, ainsi que nous de nos Peres. Si on a laissé tout ce que nous possédons, on vous a laissé aussi tout ce que vous sçavez, & de là vient que beaucoup de Sçavans regardent ce qu'ils ont reçu des Anciens avec le même respect, que quelques gens
re-

DES MORTS. 21

regardent les Terres & les Maisons de leurs Ayeux, où ils feroient bien fâchez de rien changer.

ERASME.

Mais les Grands naissent heritiers de la grandeur de leurs Peres, & les Sçavans n'étoient pas nez heritiers des connoissance des Anciens. La science n'est point une succession qu'on reçoit, c'est une acquisition toute nouvelle que l'on entreprend de faire, ou si c'est une succession, elle est assez difficile à recueillir, pour être fort honorable.

CHARLES V.

Hé bien, mettez la peine qui se trouve à acquérir les biens de l'esprit, contre celle qui se trouve à conserver les biens de la fortune ; voila les choses égales ; car enfin, si vous ne regardez que la difficulté, il est sûr que les affaires du monde en ont plus, que les spéculations du Cabinet.

ERASME.

Mais ne parlons point de la science ; tenons-nous en à l'esprit, ce bien-là ne dépend aucunement du hazard,

CHARLES V.

Il n'en dépend point ! Quoi ! l'esprit
ne

ne consiste-t-il pas dans une certaine conformation du cerveau, & le hazard est-il moindre de naître avec un cerveau bien disposé, que de naître d'un Pere qui soit Roi? Vous étiez un grand génie; mais demandez à tous les Philosophes, à quoi il tenoit que vous ne fussiez stupide, & hébété. Presque à rien, à une petite disposition de fibres, enfin, à quelque chose que l'Anatomie la plus délicate ne sçauroit jamais appercevoir. Et après cela, ces Messieurs les beaux Esprits nous oferont soutenir qu'il n'y a qu'eux qui aient des biens indépendans du hazard, & ils se croiront en droit de mépriser tous les autres Hommes.

ERASME.

A votre compte, être riche, ou avoir de l'esprit, c'est le même mérite.

CHARLES V.

Avoir de l'esprit est un hazard plus heureux, mais au fond c'est toujours un hazard.

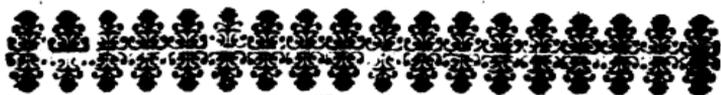
ERASME.

Tout est donc hazard.

CHARLES V.

Oui, pourveu qu'on donne ce nom à un ordre que l'on ne connoît point. Je
vous

vous laisse à juger, si je n'ai pas dépouillé les Hommes encore mieux que vous n'aviez fait; vous ne leur ôtiez que quelques avantages de la naissance, & je leur ôte jusqu'à ceux de l'esprit. Si avant que de tirer vanité d'une chose, ils vouloient s'assurer bien qu'elle leur appartint, il n'y auroit guère de vanité dans le monde.



DIALOGUE III.

ELISABETH D'ANGLETERRE,

LE DUC D'ALENCON.

 LE DUC.

MAis pourquoi m'avez-vous si longtemps flaté de l'espérance de vous épouser, puisque vous étiez résoluë dans l'ame à ne rien conclure?

ELISABETH.

J'en ai bien trompé d'autres, qui ne valoient pas moins que vous. J'ai été la
Pe-

94 D I A L O G U E S

Penélope de mon siècle. Vous, le Duc d'Anjou votre Frere, l'Archiduc, le Roi de Suède, vous étiez tous des poursuivans, qui en vouliez à une Isle bien plus considérable que celle d'Ithaque; je vous ai tenus en haleine pendant une longue suite d'années, & à la fin je me suis moquée de vous.

L E D U C.

Il y a ici de certains Morts, qui ne tomberoient pas d'accord que vous ressemblassiez tout-à-fait à Penélope; mais on ne trouve point de comparaisons qui ne soient défectueuses en quelque point.

E L I S A B E T H.

Si vous n'étiez pas encore aussi étourdi que vous l'étiez, & que vous pussiez songer à ce que vous dites. . . .

L E D U C.

Bon, je vous conseille de prendre votre sérieux. Voilà comme vous avez toujours fait des fanfaronnades de virginité; témoin cette grande Contrée d'Amérique, à laquelle vous fites donner le nom de Virginie, en mémoire de la plus douteuse de toutes vos qualitez. Ce Pais-là seroit assez mal nommé, si ce n'étoit que par bonheur il est dans un autre monde;
mais

mais il n'importe, ce n'est pas là de quoi il s'agit. Rendez-moi un peu raison de cette conduite misterieuse que vous avez tenuë, & de tous ces projets de mariage qui n'ont abouti à rien. Est-ce que les six Mariages de Henri VIII. vôtre Pere vous apprirent à ne vous point marier, comme les courses perpetuelles de Charles V. apprirent à Philippes II. à ne point sortir de Madrid?

E L I S A B E T H.

Je pourrois m'en tenir à la raison que vous me fournissez; en effet mon Pere passa toute sa vie à se marier, & à se démarier, à répudier les unes de ses femmes, & à faire couper la tête aux autres. Mais le vrai secret de ma conduite, c'est, que je trouvois qu'il n'y avoit rien de plus joli, que de former des desseins, de faire des préparatifs, & de n'exécuter point. Ce qu'on a le plus ardemment désiré diminué de prix, dès qu'on Possédent, & les choses ne passent point de nôtre imagination à la réalité, qu'il n'y ait de la perte. Vous venez en Angleterre pour m'épouser, ce ne sont que Bals, que festes, que réjouissances, je vais même jusqu'à vous donner un anneau. Jusques.

ques-là tout est le plus riant du monde; tout ne consiste qu'en apprêts & en idées; aussi ce qu'il y a d'agréable dans le Mariage est déjà épuisé. Je m'en tiens-là, & vous renvoye.

L E D U C.

Franchement, vos maximes ne m'eussent point accommodé, j'eusse voulu quelque chose de plus que des chimères.

E L I S A B E T H.

Ah ! si l'on ôtoit les chimères aux Hommes, quel plaisir leur resteroit-il ? Je voi bien que vous n'aurez pas senti tous les agrémens qui étoient dans vôtre vie ; mais en vérité vous êtes bien malheureux qu'ils ayent été perdus pour vous.

L E D U C.

Quoi ! quels agrémens y avoit-il dans ma vie ? Rien ne m'a jamais réüffi. J'ai pensé quatre fois être Roi ; d'abord il s'agissoit de la Pologne, ensuite de l'Angleterre, & des Pais-Bas ; enfin la France devoit apparemment m'appartenir ; cependant je suis arrivé ici sans avoir régné.

E L I S A B E T H.

Et voilà ce bonheur dont vous ne vous êtes

DES MORTS

êtes pas apperçu. Toûjours des imaginations, des espérances, & jamais de réalité. Vous n'avez fait que vous préparer à la Royauté pendant toute vôtre vie, comme je n'ai fait pendant toute la mienne, que me préparer au mariage.

LE DUC.

Mais comme je croi qu'un mariage effectif pouvoit vous convenir, je vous avoué qu'une véritable Royauté eut été assez de mon goût.

ELISABETH.

Les plaisirs ne sont point assez solides pour souffrir qu'on les approfondisse; il ne faut que les éfleurer. Ils ressemblent à ces terres marécageuses sur lesquelles on est obligé de courir legerement, sans y arrêter jamais le pied.



G

DIA.



DIALOGUE IV.

GUILLAUME DE
CABESTAN,

ALBERT FREDERIC
DE BRANDEBOURG.

A. F. DE BRANDEB.

JE vous en aime mieux , d'avoir été
fou aussi bien que moi. Apprenez-moi
un peu l'Histoire de vôtre folie ; com-
ment vint-elle ?

G. DE CABESTAN.

J'étois un Poète Provençal, fort esti-
mé dans mon siècle, ce qui ne fit que me
porter malheur. Je devins amoureux d'u-
ne Dame, que mes ouvrages rendirent
illustre. Mais elle prit tant de goût à
mes Vers, qu'elle craignit que je n'en
fisse un jour pour quelque autre ; & afin
de s'assurer de la fidélité de ma Muse, elle
me

me donna un maudit breuvage qui me fit tourner l'esprit, & me mit hors d'état de composer.

A. F. DE BRANDEB.

Combien y a-t-il que vous êtes mort?

G. DE CABESTAN.

Il y a peut-être quatre-cens ans.

A. F. DE BRANDEB.

Il falloit que les Poètes fussent bien rares dans vôtre siecle, puis qu'on les estimoit assez pour les empoisonner de cette maniere-là. Je suis fâché que vous ne foyez pas né dans le siecle où j'ai vécu; vous eussiez pû faire des Vers pour toutes sortes de Belles, sans aucune crainte de poison.

G. DE CABESTAN.

Je le sçai. Je ne voi aucun de tous ces beaux Esprits, qui viennent ici, se plaindre d'avoir eu ma destinée. Mais vous, de quelle maniere devintes-vous fou?

A. F. DE BRANDEB.

D'une maniere fort raisonnable. Un Roi l'est devenu pour avoir veu un Spectre dans une Forêt; ce n'étoit pas grand'chose. Mais ce que je vis étoit beaucoup plus terrible.

G. DE CABESTAN.

Et que vîtes-vous ?

A. F. DE BRANDEB.

L'appareil de mes nêces. J'épousois Marie Eleonor de Cleves ; & je fis pendant cette grande fête des reflexions sur le Mariage si judicieuses , que j'en perdis le jugement.

G. DE CABESTAN.

Aviez-vous dans vôtre maladie quelques bons intervalles ?

A. F. DE BRANDEB.

Oui.

G. DE CABESTAN.

Tant pis , & moi je fus encore plus malheureux ; l'esprit me revint tout-à-fait.

A. F. DE BRANDEB.

Je n'eusse jamais crû que ce fut-là un malheur.

G. DE CABESTAN.

Quand on est fou , il faut l'être entièrement , & ne cesser jamais de l'être. Ces alternatives de raison & de folie , ces retours entiers de la raison n'appartiennent qu'à ces petits foux , qui ne le sont que par accident , & dont le nombre n'est nullement considérable. Mais voyez ceux que la Nature produit tous les jours dans
son

son cours ordinaire, & dont le monde est peuplé; ils sont toujours également foux, & ils ne se guérissent jamais.

A. F. DE BRANDEB.

Pour moi, je me serois figuré que le moins qu'on pouvoit être fou, c'étoit toujours le mieux.

G. DE CABESTAN.

Ah! vous ne sçavez donc pas à-quoi sert la folie. Elle sert à empêcher que l'on ne se connoisse, car la vuë de soi-même est bien triste; & comme il n'est jamais tems de se connoître, il ne faut pas que la folie abandonne les Hommes un seul moment.

A. F. DE BRANDEB.

Vous avez beau dire, vous ne me persuaderez point qu'il y ait d'autres foux, que ceux qui le sont, comme nous l'avons été tous deux. Tout le reste des Hommes a de la raison; autrement ce ne seroit rien perdre, que de perdre l'esprit; & on ne distingueroit point les Frénétiques d'avec les Gens de bon-sens.

G. DE CABESTAN.

Les Frénétiques sont seulement des foux d'un autre genre. Les folies de tous les Hommes étant de même nature, el-

les se font si aisément ajustées ensemble, qu'elles ont servi à faire les plus forts liens de la société humaine, témoin ce desir d'immortalité, cette fausse gloire, & beaucoup d'autres principes, sur quoi roule tout ce qui se fait dans le monde; & l'on n'appelle plus foux, que de certains foux, qui sont, pour ainsi dire, hors d'œuvre, & dont la folie n'a pû s'accorder avec celle de tous les autres, ni entrer dans le commerce ordinaire de la vie.

A. F. DE BRANDEB.

Les Frénétiques sont si foux, que le plus souvent ils se traitent de foux les uns les autres; mais les autres Hommes se traitent de personnages sages.

G. DE CABESTAN.

Ah! que dites-vous? Tous les Hommes s'entremontrent au doigt, & cet ordre est fort judicieusement établi par la Nature. Le Solitaire se moque du Courtisan, mais en récompense il ne le va point troubler à la Cour; le Courtisan se moque du Solitaire, mais il le laisse en repos dans sa retraite. S'il y avoit quelque parti qui fut reconnu pour le seul parti raisonnable, tout le monde voudroit l'embrasser, & il y auroit trop
de

de presse ; il vaut mieux qu'on se divise en plusieurs petites troupes , qui ne s'entr'embarrassent point , parce que les unes rient de ce que les autres font.

A. F. DE BRANDEB.

Tout mort que vous êtes je vous trouve bien fou avec vos raisonnemens ; vous n'êtes pas encore bien guéri du breuvage qu'on vous donna.

G. DE CABESTAN.

Et voilà l'idée qu'il faut qu'un Fou conçoive toujours d'un autre. La vraie sagesse distingueroit trop ceux qui la posséderoient ; mais l'opinion de sagesse égale tous les hommes , & ne les satisfait pas moins.



G 4

DIA.



DIALOGUE V.

AGNES SOREL,

ROXELANE.

A. SOREL.

A Vous dire le vrai, je ne comprends point votre galanterie Turque. Les Belles du Serrail ont un Amant qui n'a qu'à dire, *je le veux*, elles ne goûtent jamais le plaisir de la résistance, & elles ne lui fournissent jamais le plaisir de la victoire; c'est-à-dire, que tous les agréments de l'amour sont perdus pour les Sultans, & pour leurs Sultanes.

R O X E L A N E.

Que voulez-vous? Les Empereurs Turcs, qui sont extrêmement jaloux de leur autorité, ont négligé, par des raisons de politique, ces douceurs de l'amour si raffinées. Ils ont craint que des Belles qui ne dépendroient pas absolument d'eux;

d'eux, n'usurpassent trop de pouvoir sur leur esprit, & ne se mêlassent trop des affaires.

A. S O R E L.

Hé bien, que sçavent-ils si ce seroit un malheur ? L'amour est quelquefois bon à bien des choses ; & moi qui vous parle, si je n'avois été maîtresse d'un Roi de France, & si je n'avois eu beaucoup d'empire sur lui, je ne sçai où en seroit la France à l'heure qu'il est. Avez-vous oui dire combien nos affaires étoient desesperées sous Charles VII. & en quel état se trouvoit réduit tout le Royaume, dont les Anglois étoient presque entièrement les Maîtres ?

R O X E L A N E.

Oui, comme cette histoire a fait grand bruit, je sçai qu'une certaine Pucelle sauva la France. C'est donc vous qui étiez cette Pucelle-là : & comment étiez-vous en même-tems maîtresse du Roi ?

A. S O R E L.

Vous vous trompez ; je n'ai rien de commun avec la Pucelle dont on vous a parlé. Le Roi dont j'étois aimée, vouloit abandonner son Royaume aux Usurpateurs Etrangers, & s'aller cacher dans

un Pais de Montagnes, où je n'eusse pas été trop aisé de le suivre. Je m'avisai d'un stratagème pour le détourner de ce dessein. Je fis venir un Astrologue avec qui je m'entendois secretement ; & après qu'il eut fait semblant de bien étudier ma nativité, il me dit un jour en présence de Charles VII. que tous les Astres étoient trompeurs, ou que j'inspirerois une longue passion à un grand Roi. Aussi-tôt je dis à Charles : *Vous ne trouverez donc pas mauvais, Sire, que je passe à la Cour d'Angleterre ; car vous ne voulez plus être Roi, & il n'y a pas assez de tems que vous m'aimez pour avoir rempli ma destinée.* La crainte qu'il eut de me perdre, lui fit prendre la resolution d'être Roi de France ; & il commença dès lors à se rétablir. Voyez combien la France est obligée à l'amour, & combien ce Royaume doit être galant, quand ce ne seroit que par reconnoissance.

R O X E L A N E.

Il est vrai, mais j'en reviens à ma Pucelle ; qu'a-t-elle donc fait ? L'Histoire se feroit-elle assez trompée pour attribuer à une jeune Païsanne pucelle, ce qui appartenoit à une Dame de la Cour, Maîtresse du Roi ?

A.

A. S O R E L.

Quand l'Histoire se feroit trompée jusqu'à ce point, ce ne feroit pas une si grande merveille. Cependant il est sûr que la Pucelle anima beaucoup les Soldats ; mais moi , j'avois auparavant animé le Roi. Elle fut d'un grand secours à ce Prince, qu'elle trouva ayant les armes à la main contre les Anglois ; mais sans moi elle ne l'eut pas trouvé en cet état. Enfin vous ne douterez plus de la part que j'ai dans cette grande affaire, quand vous sçaurez le témoignage qu'un des Successeurs de Charles VII. a rendu en ma faveur dans ce Quatrain.

*Gentille Agnès plus d'honneur tu mérites,
La cause étant de France recouvrer,
Que ce que peut dedans un Cloître ouvrir
Close Nonnain, ou bien devot Hermite.*

Qu'en dites-vous, Roxelane ? Vous m'avouerez que si j'eusse été une Sultane comme vous, & que je n'eusse pas eu le droit de faire à Charles VII. la menace que je lui fis, il étoit perdu.

R O X E L A N E.

J'admire la vanité que vous tirez de
cet

cette petite action. Vous n'aviez nulle peine à acquérir beaucoup de pouvoir sur l'esprit d'un Amant, vous qui étiez libre & maîtresse de vous-même ; mais moi, toute Esclave que j'étois, je ne lais-fai pas de m'asservir le Sultan. Vous avez fait Charles VII. Roi, presque malgré lui ; & moi, de Soliman, j'en fis mon Epoux malgré qu'il en eut.

A. S O R E L.

Hé quoi ! on dit que les Sultans n'é-pouvent jamais :

R O X E L A N E.

J'en conviens ; cependant je me mis en tête d'épouser Soliman, quoi que je ne pusse l'amener au mariage par l'espéran-ce d'un bonheur, qu'il n'eut pas enco-re obtenu. Vous allez entendre un strata-gème plus fin que le vôtre. Je commen-çai à bâtir des Temples, & à faire beau-coup d'autres actions pieuses : après quoi je fis paroître une mélancolie pro-fonde. Le Sultan m'en demanda la cause mille & mille fois ; & quand j'eus fait tou-tes les façons nécessaires, je lui dis que le sujet de mon chagrin étoit, que toutes mes bonnes actions, à ce que m'avoient dit nos Docteurs, ne me servoient de rien,

rien, & que, comme j'étois Esclave, je ne travaillois què pour Soliman mon Seigneur. Aussi-tôt Soliman m'affranchit, afin que le mérite de mes bonnes actions tombât sur moi-même. Mais quand il voulut vivre avec moi comme à l'ordinaire, & me traiter en Belle du Serrail, je lui marquai beaucoup de surprise, & lui représentai avec un grand sérieux, qu'il n'avoit nul droit sur la personne d'une femme libre. Soliman avoit la conscience délicate, il alla consulter ce cas à un Docteur de la Roi, avec qui j'avois intelligence. Sa réponse fut, que le Sultan se gardât bien de prétendre rien sur moi qui n'étois plus son Esclave; & que s'il ne m'épousoit, je ne pouvois être à lui. Alors le voila plus amoureux que jamais. Il n'avoit qu'un seul parti à prendre, mais un parti fort extraordinaire, & même dangereux à cause de la nouveauté; cependant il le prit, & m'épousa.

A. S O R E L.

J'avouë qu'il est beau d'affujettir ceux qui se précautionnent tant contre nôtre pouvoir.

R o.

ROXELANE.

Les hommes ont beau faire ; quand on les prend par les passions, on les mène où l'on veut. Qu'on me fasse revivre, & qu'on me donne l'Homme du monde le plus impérieux ; je ferai de lui tout ce qu'il me plaira, pourveu que j'aye beaucoup d'esprit, assez de beauté, & peu d'amour.



DIALOGUE VI.

JEANNE DE NAPLES,

ANSELME.

J. DE NAPLES.

QUoi ! ne pouvez-vous pas me faire quelque prédiction ? Vous n'avez pas oublié toute l'Astrologie que vous sçaviez autrefois !

ANSELME.

Et comment la mettre en pratique ? Nous n'avons point ici de Ciel ni d'Étoiles.

J. DE

J. DE NAPLES.

Il n'importe. Je vous dispense d'observer les regles si exactement.

ANSELME.

Il seroit plaifant qu'un Mort fit des prédictions. Mais encore, sur quoi voudriez-vous que j'en fiffe?

J. DE NAPLES.

Sur moi, sur ce qui me regarde.

ANSELME.

Bon. Vous êtes morte, & vous le ferez toujours, voila tout ce que j'ai à vous prédire. Est-ce que nôtre condition, ou nos affaires peuvent changer?

J. DE NAPLES.

Non, mais auffi c'est ce qui m'ennuye cruellement; & quoi que je fçache qu'il ne m'arrivera rien, si vous vouliez pourtant me prédire quelque chose, cela ne laifferoit pas de m'occuper. Vous ne fçauriez croire combien il est triste de n'envisager aucun avenir. Une petite prédiction, je vous en prie, telle qu'il vous plaira.

ANSELME.

On croiroit, à voir vôtre inquietude, que vous feriez encore vivante. C'est ainsi qu'on est fait là haut. On n'y fçaurit

roit être en patience sur ce qu'on est ;
ou anticipe toujours sur ce qu'on fera ;
mais ici il faut que l'on soit plus sage.

J. DE N A P L E S.

Ah ! les Hommes n'ont-ils pas raison
d'en user comme ils font ? Le présent
n'est qu'un instant, & ce seroit grand
pitié qu'ils fussent réduits à borner là
toutes leurs veuës. Ne vaut-il pas mieux
qu'ils les étendent le plus qu'il leur est
possible, & qu'ils gagnent quelque chose
sur l'avenir ? C'est toujourns autant, dont
ils se mettent en possession par avance.

A N S E L M E.

Mais aussi ils empruntent tellement sur
l'avenir par leurs imaginations, & par
leurs espérances, que, quand il est enfin
présent, ils trouvent qu'il est tout épuisé,
& ils ne s'en accommodent plus. Ce-
pendant ils ne se défont point de leur
impatience, ni de leur inquiétude ; le
grand leurre des Hommes, c'est toujourns
l'avenir, & nous autres Astrologues nous
le sçavons mieux que personne. Nous
leur disons hardiment qu'il y a des si-
gnes froids & des signes chauds, qu'il
y en a de mâles & de femelles, qu'il y a
des Planètes bonnes & mauvaises, &
d'au-

d'autres qui ne sont ni bonnes ni mauvaises d'elles-mêmes, mais qui prennent l'un ou l'autre caractère, selon la compagnie où elles se trouvent; & toutes ces fadaïses sont fort bien reçues, parce qu'on croit qu'elles menent à la connoissance de l'avenir.

J. DE NAPLES.

Quoi? n'y menent-elles pas en effet? Je trouve bon que vous, qui avez été mon Astrologue, vous me disiez du mal de l'Astrologie.

A N S E L M E.

Ecoutez; un Mort ne voudroit pas mentir. Franchement, je vous trompois avec cette Astrologie que vous estimiez tant.

J. DE NAPLES.

Oh! je ne vous en croi pas vous-même. Comment m'eussiez vous prédit que je devois me marier quatre fois? Y avoit-il la moindre apparence qu'une Personne un peu raisonnable s'engageât quatre fois de suite dans le Mariage? Il falloit bien que vous eussiez lû cela dans les Cieux.

A N S E L M E.

Je les consultai beaucoup moins que

512

H

VOS

vos inclinations ; mais après tout , quelques Prophéties qui réussissent ne prouvent rien. Voulez-vous que je vous mène à un Mort qui vous contera une Histoire assez plaisante ? Il étoit Astrologue , & ne croyoit non plus que moi à l'Astrologie. Cependant pour essayer s'il y avoit quelque chose de sûr dans son art , il mit un jour tous ses soins à bien observer les regles , & prédit à quelqu'un des événemens particuliers , plus difficiles à deviner que vos quatre Mariages. Tout ce qu'il avoit prédit arriva. Il ne fut jamais plus étonné. Il alla revoir aussi tôt tous ses calculs Astronomiques , qui avoient été le fondement de ses predictions. Scavez-vous ce qu'il trouva ? Il s'étoit trompé ; & si ses supputations eussent été bien faites , il auroit prédit tout le contraire de ce qu'il avoit prédit.

J. D E N A P L E S.

Si je croyois que cette Histoire fût vraie , je serois bien fâchée qu'on ne la fût pas dans le monde , pour se détromper des Astrologues.

A N S E L M E.

On fait bien d'autres Histoires à leur disadvantage , & leur métier ne laisse pas d'être

tre

DES MORTS. 113

tre toujours bon. On ne se défabusera jamais de tout ce qui regarde l'avenir ; il a un charme trop puissant. Les Hommes, par exemple, sacrifient tout ce qu'ils ont à une espérance ; & tout ce qu'ils avoient, & ce qu'ils viennent d'acquérir, ils le sacrifient encore à une autre espérance ; & il semble que ce soit là un ordre malicieux établi dans la Nature, pour leur oter toujours d'entre les mains ce qu'ils tiennent. On ne se soucie guère d'être heureux dans le moment où l'on est, on remet à l'être dans un tems qui viendra, comme si ce tems qui viendra, devoit être autrement fait que celui qui est déjà venu.

J. DE NAPES.

Non, il n'est pas fait autrement, mais il est bon qu'on se l'imagine.

ANSELME.

Et que produit cette belle opinion ? Je sçai une petite Fable qui vous le dira bien. Je l'ai apprise autrefois à la * Cour d'Amour qui se tenoit dans votre Comté de Provence. Un Homme avoit soif, & étoit assis sur le bord d'une fontaine. Il ne vouloit point boire de Peau qui cou-

H 2

* C'étoit une espèce d'Académie.

loit devant lui, parce qu'il esperoit qu'au bout de quelque tems il en alloit venir une meilleure. Ce tems étant passé; *Voici encore la même eau*, disoit-il, *ce n'est point celle-là dont je veux boire, j'aime mieux attendre encore un peu*. Enfin, comme l'eau étoit toujours la même, il attendit si bien que la source vint à tarir, & il ne but point.

J. D E N A P L E S.

Il m'en est arrivé autant, & je croi que de tous les Morts qui sont ici, il n'y en a pas un à qui la vie n'ait manqué, avant qu'il en eut fait l'usage qu'il en vouloit faire. Mais qu'importe? Je compte pour beaucoup le plaisir de prévoir, d'esperer, de craindre même, & d'avoir un avenir devant soi. Un Sage, selon vous, seroit comme nous autres Morts, pour qui le présent & l'avenir sont parfaitement semblables; & ce Sage par conséquent s'ennuyeroit autant que je fais.

A N S E L M E.

Hélas! C'est une plaisante condition que celle de l'Homme, si elle est telle que vous le croyez. Il est né pour aspirer à tout, & pour ne jouir de rien; pour marcher toujours, & pour arriver nulle part.

DIA-

DIALOGUES

DES

MORTS ANCIENS.



DIALOGUE I.

HEROSTRATE,
DEMETRIUS DE
PHALERE.

HEROSTRATE.

TROIS-cens-soixante Statuës élevées dans Athènes à votre honneur ! C'est beaucoup.

DEMETRIUS.

Je m'étois saisi du Gouvernement ; & après cela, il étoit assez aisé d'obtenir du Peuple des Statuës.

HEROSTRATE.

Vous étiez bien content de vous être ainsi multiplié vous-même trois-cens-soixante fois, & de ne rencontrer que vous dans toute une Ville.

H 4

D R.

D E M E T R I U S .

Je l'avoué ; mais hélas ! cette joyè ne fut pas d'assez longue durée. La face des affaires changea. Du jour au lendemain, il ne resta pas une seule de toutes mes Statuës. On les abatit, on les brisa.

H E R O S T R A T E .

Voilà un terrible révers ! Et qui fut celui qui fit cette belle expédition ?

D E M E T R I U S .

Ce fut Demétrius-Poliorcète , Fils d'Antigonus.

H E R O S T R A T E .

Demétrius-Poliorcète ! J'aurois bien voulu être en sa place. Il y avoit beaucoup de plaisir à abatre un si grand nombre de Statuës faites pour un même Homme.

D E M E T R I U S .

Un pareil souhait n'est digne que de celui qui a brûlé le Temple d'Ephèse. Vous conservez encore vôtre ancien caractère.

H E R O S T R A T E .

On m'a bien reproché cet embrasement du Temple d'Ephèse ; toute la Grèce en a fait beaucoup de bruit ; mais en

VCS

verité, cela est pitoyable ; on ne juge guère saine ment des choses.

D E M E T R I U S.

Je suis d'avis que vous vous plaigniez de l'injustice qu'on vous a fait de détecter une si belle action, & de la Loi par laquelle les Ephésiens défendirent que l'on prononçât jamais le nom d'Herostrate.

H E R O S T R A T E.

Je n'ai pas du moins sujet de me plaindre de l'effet de cette Loi ; car les Ephésiens furent de bonnes Gens, qui ne s'appercurent pas que défendre de prononcer un Nom, c'étoit l'immortaliser. Mais leur Loi même, sur quoi étoit-elle fondée ? J'avois une envie démesurée de faire parler de moi, & je brûlai leur Temple. Ne devoient-ils pas se tenir bienheureux, que mon ambition ne leur coûtât pas davantage ? On ne les en pouvoit quitter à meilleur marché. Un autre auroit peut-être ruiné toute leur Ville, & tout leur Etat.

D E M E T R I U S.

On diroit, à vous entendre, que vous étiez en droit de ne rien épargner, pour faire parler de vous, & que l'on doit

H 5

com-

comter pour des graces, tous les maux que vous n'avez par faits.

H E R O S T R A T E.

Il est facile de vous prouver le droit que j'avois de brûler le Temple d'Ephefe. Pourquoi l'avoit-on bâti avec tant d'art & tant de magnificence? Le deffein de l'Architecte n'étoit-il pas de faire vivre son nom?

D E M E T R I U S.

Apparemment.

H E R O S T R A T E.

Hé-bien! ce fut pour faire vivre auffi mon nom que je brûlai ce Temple.

D E M E T R I U S.

Le beau raisonnement! Vous est-il permis de ruiner pour vôtre gloire les Ouvrages d'un autre?

H E R O S T R A T E.

Oui. La vanité qui avoit élevé ce Temple par les mains d'un autre, l'a pû ruiner par les miennes. Elle a un droit légitime sur tous les Ouvrages des Hommes; elle les a faits, & elle les peut détruire. Les plus grands Etats même n'ont pas fujet de se plaindre qu'elle les renverfe, quand elle y trouve son compte; ils ne pourroient pas prouver une origi-
ne

ne independante de la vanité. Un Roi, qui pour honorer les Funérailles d'un Cheval, feroit raser la Ville de Bucéphalie, lui feroit-il une injustice? Je ne le croi pas, car on ne songea à bâtir cette Ville, que pour assurer la mémoire de Bucéphale; & par conséquent elle est affectée à l'honneur des Chevaux.

DEMETRIUS.

Selon vous, rien ne seroit en sûreté. Je ne sçai si les Hommes même y seroient.

HEROSTRATE.

La vanité se jouë de leurs vies ainsi que de tout le reste. Un pere laisse le plus d'Enfans qu'il peut, afin de perpétuer son nom. Un Conquérant, afin de perpétuer le sien, extermine le plus d'Hommes qu'il lui est possible.

DEMETRIUS.

Je ne m'étonne pas que vous employiez toutes sortes de raisons pour soutenir le parti des Destructeurs; mais enfin, si c'est un moyen d'établir sa gloire, que d'abatre les Monumens de la gloire d'autrui, du moins il n'y a pas de moyen moins noble que celui-là.

HEROSTRATE.

Je ne sçai s'il est moins noble que les autres;

autres ; mais je sçai qu'il est nécessaire qu'il se trouve des Gens qui le prennent.

D E M E T R I U S.

Nécessaire !

H E R O S T R A T N.

Affurément. La Terre ressemble à de grandes Tablettes, où chacun veut écrire son nom. Quand ces Tablettes sont pleines, il faut bien effacer les noms qui y sont déjà écrits, pour y en mettre de nouveaux. Que seroit-ce, si tous les Monumens des Anciens subsistoient ? Les Modernes n'auroient pas où placer les leurs. Pouviez-vous espérer que vos trois-cens-soixante Statuës fussent long-tems sur pied ? Ne voyiez-vous pas bien que votre gloire tenoit trop de place ?

D E M E T R I U S.

Ce fut une plaisante vengeance que celle que Demétrius-Poliorcette exerça sur mes Statuës. Puis qu'elles étoient une fois élevées dans toute la Ville d'Athènes, ne valoit-il pas autant les y laisser ?

H E R O S T R A T E.

Oui ; mais avant qu'elles fussent élevées, ne valoit-il pas autant ne les point élever ? Ce sont les Passions qui font, & qui défont tout. Si la raison dominoit
 fut

sur la Terre, il ne s'y passeroit rien. On dit que les Pilotes craignent au dernier point ces Mers pacifiques où l'on ne peut naviger & qu'ils veulent du vent, au hazard d'avoir des tempêtes. Les Passions sont chez les Hommes des vents qui sont nécessaires, pour mettre tout en mouvement, quoi qu'ils causent souvent des orages.



DIALOGUE II.

CALLIRHÉE,

PAULINE.

 PAULINE.

Pour moi, je tiens qu'une Femme est en péril dès qu'elle est aimée avec ardeur. De quoi un Amant passionné ne s'avise-t-il pas pour arriver à ses fins? J'avois long-tems résisté à Mundus, qui étoit un jeune Romain fort bien fait; mais

mais enfin il remporta la victoire par un stratagème. J'étois fort devote au Dieu Anubis. Un jour une Prêtresse de ce Dieu me vint dire de sa part qu'il étoit amoureux de moi, & qu'il me demandoit un rendez-vous dans son Temple. Maîtresse d'Anubis! Figurez-vous quel honneur. Je ne manquai pas au rendez-vous, j'y fus receüe avec beaucoup de marques de tendresse; mais à vous dire la vérité, cét Anubis, c'étoit Mundus. Voyez si je pouvois m'en défendre. On dit bien que des Femmes se sont rendues à des Dieux déguisez en Hommes, & quelquefois en Bêtes; à plus forte raison devra-t-on se rendre à des Hommes déguisez en Dieux.

C A L L I R H E' E.

En vérité, les Hommes sont bien remplis d'artifice. J'en parle par expérience, & il m'est arrivé presque la même aventure qu'à vous. J'étois une jeune Fille de la Troade, & sur le point de me marier, j'allai, selon la coûtume du País, accompagnée d'un grand nombre de Personnes, & fort parée, offrir ma virginité au Fleuve Scamandre. Après que je lui eus fait mon compliment, voi-

ci Scamandre qui sort d'entre ses roseaux, & qui me prend au mot. Je me crus fort honorée, & peut-être n'y eut-il pas jusqu'à mon Fiancé qui ne le crût aussi. Tout le monde se tint dans un silence respectueux; mes Compagnes envioient secrètement ma félicité; & Scamandre se retira dans ses roseaux quand il voulut. Mais combien fus-je étonnée un jour que je rencontrai ce Scamandre qui se promenoit dans une petite Ville de la Troade, & que j'appris que c'étoit un Capitaine Athénien, qui avoit sa Flote sur cette Côte-là!

P A U L I N E.

Quoi? Vous l'aviez donc pris pour le vrai Scamandre?

C A L L I R H E E.

Sans doute.

P A U L I N E.

Et étoit-ce la mode en vôtre Pais, que le Fleuve acceptât les offres que les Filles à marier lui venoient faire?

C A L L I R H E E.

Non; & peut-être s'il eût eu coutume de les accepter, on ne les lui eût pas faites. Il se contentoit des honnêtetez qu'on avoit pour lui, & n'en abusoit pas.

P A U-

PAULINE.

Vous deviez donc bien avoir le Scamandre pour suspect.

CALLIRHÉE.

Pourquoi? Une jeune Fille ne pouvoit-elle pas croire que toutes les autres n'avoient pas eu assez de beauté pour plaire au Dieu, ou qu'elles ne lui avoient fait que de fausses offres, auxquelles il n'avoit pas daigné répondre? Les Femmes se flattent aisément. Mais vous, qui ne voulez pas que j'aye été la Dupe du Scamandre, vous l'avez l'avez bien été d'Anubis.

PAULINE.

Non pas tout-à-fait. Je me doutois un peu qu'Anubis pouvoit être un simple Mortel.

CALLIRHÉE.

Et vous l'allâtes trouver? Cela n'est pas excusable.

PAULINE.

Que voulez-vous? J'entendois dire à tous les Sages, que si l'on ne s'aideroit soi-même à se tromper, on ne goûteroit guère de plaisirs.

CALLIRHÉE.

Bon; aider à se tromper! Ils ne l'ent-

ten-

endoient pas apparemment dans ce sens-à. Ils vouloient dire que les choses du monde les plus agréables sont dans le fond si minces, qu'elles ne toucheroient pas beaucoup, si l'on y faisoit une réflexion un peu sérieuse. Les plaisirs ne sont pas faits pour être examinés à la rigueur, & on est tous les jours réduit à leur passer bien des choses, sur lesquelles il ne seroit pas à propos, de se rendre difficile. C'est là ce que vos Sages....

P A U L I N E.

C'est aussi ce que je veux dire. Si je me fusse rendu difficile avec Anubis, j'eusse bien trouvé que ce n'étoit pas un Dieu; mais je lui passai sa Divinité sans vouloir l'examiner trop curieusement. Et où est l'Amant dont on souffrirait la tendresse, s'il falloit qu'il essuyât un examen de notre raison?

C A L L I R H É E.

La mienne n'étoit pas si rigoureuse. Il se pouvoit trouver tel Amant, qu'elle eût consenti que j'aimasse; & enfin il est plus aisé de se croire aimé d'un Homme sincère & fidelle que d'un Dieu.

P A U L I N E.

De bonne-foi, c'est presque la même
I cho-

chose. Peusse été aussi-tôt persuadée de la fidélité & de la constance de Mundus, que de sa Divinité.

CALLIRHÉE.

Ah! il n'y a rien de plus outré que ce que vous dites. Si l'on croit que des Dieux ayent aimé, du moins on ne peut pas croire que cela soit arrivé souvent; mais on a vû souvent des Amans fidelles, qui n'ont point partagé le cœur, & qui ont sacrifié tout à leurs Maîtresses.

PAULINE.

Si vous prenez pour de vrayes marques de fidélité, les soins, les empressements, des sacrifices, une préférence entière, j'avouë qu'il se trouvera assez d'Amans fidelles; mais ce n'est pas ainsi que je compte. J'ôte du nombre de ces Amans, tous ceux dont la passion n'a pû être assez longue pour avoir le loisir de s'éteindre d'elle-même; ou assez heureuse pour en avoir sujet. Il ne me reste que ceux qui ont tenu bon contre le tems, & contre les faveurs; & ils sont à peu-près en même quantité que les Dieux qui ont aimé des Mortelles.

CALLIRHÉE.

Encore faut-il qu'il se trouve de la fidélité, même selon cette idée. Car qu'on ail-

aille dire à une Femme, qu'on est un Dieu, épris de son mérite, elle n'en croira rien; qu'on lui jure d'être fidelle, elle le croira. - Pourquoi cette différence? C'est qu'il y a des exemples de l'un, & qu'il n'y en a pas de l'autre.

P A U L I N E.

Pour les exemples, je tiens la chose égale; mais ce qui fait qu'on ne donne pas dans l'erreur, de prendre un Homme pour un Dieu, c'est que cette erreur-là n'est pas soutenuë par le cœur. On ne croit pas qu'un Amant soit une Divinité, parce qu'on ne le souhaite pas; mais on souhaite qu'il soit fidelle, & on croit qu'il l'est.

C A L L I R H E E.

Vous vous moquez. Quoi? toutes les Femmes prendroient leurs Amans pour des Dieux, si elles souhaitoient qu'ils le fussent?

P A U L I N E.

Je n'en doute presque pas. Si cette erreur étoit nécessaire pour l'amour, la Nature auroit disposé notre cœur à nous l'inspirer. Le cœur est la source de toutes les erreurs dont nous avons besoin; il ne nous refuse rien dans cette matiere-là.

I 2

DIA-



DIALOGUE III.

CANDAULE, GIGES.

CANDAULE.

Plus j'y pense, & plus je trouve qu'il n'étoit point nécessaire que vous me fissiez mourir.

GIGES.

Que pouvois-je faire? Le lendemain que vous m'eûtes fait voir les beautez cachées de la Reine, elle m'envoya querir, me dit qu'elle s'étoit apperçuë que vous m'aviez fait entrer le soir dans sa Chambre, & me fit, sur l'offense qu'avoit reçûë sa pudeur, un très-beau discours, dont la conclusion étoit, qu'il falloit me résoudre à mourir, ou à vous tuer, & à l'épouser en même tems; car, à ce qu'elle prétendoit, il étoit de son honneur, ou que je possédasse ce que j'avois veu, ou que je ne pussé jamais me vanter.

ter de l'avoir veu. J'entendis bien ce que tout cela vouloit dire. L'outrage n'étoit pas si grand, que la Reine n'eût bien pû le dissimuler, & son honneur pouvoit vous laisser vivre, si elle eût voulu; mais franchement, elle étoit dégoûtée de vous & elle fut ravie d'avoir un prétexte de gloire pour se défaire de son Mari. Vous jugez bien que dans l'alternative qu'elle me proposoit, je n'avois qu'un parti à prendre.

C A N D A U L E.

Je crains fort que vous n'eussiez pris plus de goût pour elle, qu'elle n'avoit de dégoût pour moi. Ah! que j'eus tort de ne pas prévoir l'effet que sa beauté feroit sur vous, & de vous prendre pour un trop honnête Homme!

G I G E' S.

Reprochez-vous plutôt d'avoir été si sensible au plaisir d'être le Mari d'une Femme bien faite, que vous ne pûtes vous en taire.

C A N D A U L E.

Je me reprocherois la chose du monde la plus naturelle. On ne sçauroit cacher sa joye dans un extrême bonheur.

G I G E' S.

Cela feroit pardonnable, si c'étoit un bonheur d'Amant, mais le vôtre étoit un bonheur de Mari. On peut être indiscret pour une Maîtresse ; mais pour une Femme ! Et que croiroit on du Mariage, si l'on en jugeoit par ce que vous faites ? On s'imagineroit qu'il n'y auroit rien de plus délicieux.

C A N D A U L E.

Mais sérieusement, pensez-vous qu'on puisse être content d'un bonheur, qu'on possède sans témoins ? Les plus braves veulent être regardez pour être braves ; & les Gens heureux veulent être aussi regardez pour être parfaitement heureux, Que sçai-je même s'ils ne se résoudroient pas à l'être moins, pour le paroître davantage ? Il est toujours sûr qu'on ne fait point de montre de sa félicité, sans faire aux autres une espee d'insulte, dont on se sent satisfait.

G I G E' S.

Il seroit fort aisé, selon vous, de se vanger de cette insulte. Il ne faudroit que fermer les yeux, & refuser aux Gens ces regards, où si vous voulez, ces sentimens de jalousie qui font partie de leur bonheur.

C A N-

C A N D A U L E.

J'en conviens. J'entendois l'autre jour conter à un Mort, qui avoit été Roi de Perse, qu'on le menoit captif, & chargé de chaînes, dans la Ville Capitale d'un grand Empire. L'Empereur victorieux, environné de toute sa Cour, étoit assis sur un Trône magnifique, & fort élevée; tout le Peuple remplissoit une grande Place, qu'on avoit ornée avec beaucoup de soin. Jamais Spectacle ne fut plus pompeux. Quand ce Roi parut après une longue marche de Prisonniers & de dépouilles, il s'arrêta vis-à-vis de l'Empereur, & s'écria d'un air gai, *sottise, sottise, & toutes choses, sottise*. Il disoit que ces seuls mots avoient gâté à l'Empereur tout son triomphe, & je le conçois si bien, que je croi que je n'eusse pas voulu triompher à ce prix-là du plus cruel, & du plus redoutable de mes Ennemis.

G I G E S.

Vous n'eussiez donc plus aimé la Reine si je ne l'eusse pas trouvée belle, & si en la voyant, je me fusse écrié, *Sottise, sottise*.

CANDAULE.

J'avouë que ma vanité de Mari en eût été blessée. Jugez sur ce pied-là combien l'amour d'une Femme aimable doit flater sensiblement, & combien la discretion doit être une vertu difficile.

GIGES.

Ecoutez, tout Mort que je suis, je ne veux dire cela à un autre Mort qu'à Porcille; il n'y a pas tant de vanité à tirer de l'amour d'une Maîtresse. La Nature a si bien établi le commerce de l'amour, qu'elle n'a pas laissé beaucoup de choses à faire au mérite. Il n'y a point de cœur, à qui elle n'ait destiné quelque autre cœur, & elle n'a pas pris soin d'assortir toujours ensemble toutes les Personnes dignes d'estime; cela est fort mêlé, & l'expérience ne fait que trop voir que le choix d'une Femme aimable ne prouverien, ou presque rien, en faveur de celui sur qui il tombe. Il me semble que ces raisons-là devroient faire des Amans discrets.

CANDAULE.

Je vous déclare que les Femmes ne voudroient point d'une discretion de cette espece, qui ne seroit fondée que sur ce qu'on ne se seroit pas un grand honneur de leur amour.

G

GIGÉS.

Ne suffit-il pas de s'en faire un plaisir extrême? La tendresse profitera de ce que j'ôterai à la vanité.

CANDAULE.

Non. Elles n'accepteroient pas ce parti.

GIGÉS.

Mais, songez que l'honneur gâte tout en amour, dès qu'ils y entre. D'abord c'est l'honneur des Femmes, qui est contraire aux intérêts des Amans; & puis du débris de cet honneur-là, les Amans s'en composent un autre, qui est fort contraire aux intérêts des Femmes. Voilà ce que c'est que d'avoir mis l'honneur d'une partie dont il ne devoit point être.





DIALOGUE IV.

HELENE, FULVIE.

H E L E N E.

IL faut que je sçache de vous, Fulvie, une chose qu'Auguste m'a dite depuis peu. Est-il vrai que vous conçutes pour lui quelque inclination, mais que comme il n'y répondit pas, vous excitâtes votre Mari Marc-Antoine à lui faire la guerre?

F U L V I E.

Rien n'est plus vrai, ma chere Héle-
ne; car parmi nous autres Mortes, cet
aveu ne tire pas à conséquence. Marc-
Antoine étoit fou de la Comédienne Ci-
théride, & j'eusse bien voulu me van-
ger de lui, en me faisant aimer d'Augus-
te; mais Auguste étoit difficile en Maî-
tresses. Il ne me trouva ni assez jeune,
ni assez belle; & quoi que je lui fissé en-
tendre

tendre qu'il s'embarquoit dans la guerre civile; faute d'avoir quelques soins pour moi, il me fut impossible d'en tirer aucune complaisance. Je vous dirai même, si vous voulez, des Vers qu'il fit sur ce sujet, & qui ne sont pas trop à mon honneur. Les voici.

Parce qu' Antoine est charmé de Glaphire,

C'est ainsi qu'il appelle Cithéride.

*Fulvie à ses beaux yeux me veut assujettir.
Antoine est infidelle. He bien donc? est-ce à dire*

Que des fautes d' Antoine on me fera pâtir?

Qui? moi? que je serve Fulvie?

Suffit-il qu'elle en ait envie?

A ce compte on verroit se retirer vers moi.

Mille Epouses mal satisfaites.

Aimez-moi, me dit-elle, ou combatons. Mais quoi?

Elle est bien laide! Allons, sonnez, Trompetes.

H E L E N E.

Nous avons donc causé, vous & moi, les deux plus grandes guerres qui aient peut-être jamais été; vous, celle d'An-
toi-

toine & d'Auguste; & moi, celle de Troye.

F U L V I E.

Mais il y a cette différence, que vous avez causé la guerre de Troye par votre beauté; & moi celle d'Auguste & d'Antoine, par ma laideur.

H E L E N E.

En récompense, vous avez un autre avantage sur moi; c'est que votre guerre est beaucoup plus plaisante que la mienne. Mon Mari se vange de l'affront qu'on lui a fait en m'aimant, ce qui est assez naturel; & le vôtre vous vange de l'affront qu'on vous a fait en ne vous aimant pas, ce qui n'est pas trop ordinaire aux Maris.

F U L V I E.

Oui; mais Antoine ne sçavoit pas qu'il faisoit la guerre pour moi, & Ménélas sçavoit bien que c'étoit pour vous qu'il la faisoit. C'est-là un point qu'on ne lui sçauroit pardonner; car au lieu que Ménélas suivit de toute la Grèce, assiégea Troye pendant dix ans, pour vous retirer d'entre les bras de Paris, n'est-il pas vrai que, si Paris eut voulu absolument vous rendre, Ménélas eut dû
sou-

soutenir dans Sparte un Siege de dix ans, pour ne vous pas recevoir? De bonne-foi je trouve qu'ils avoient tous perdu l'esprit, tant Grecs que Troyens. Les uns étoient foux de vous redemander; & les autres l'étoient encore plus, de vous retenir. D'où vient que tant d'honnêtes gens se sacrifioient aux plaisirs d'un jeune Homme qui ne savoit ce qu'il faisoit? Je ne pouvois m'empêcher de rire, en lisant cet endroit d'Homere, où après neuf ans de guerre, & un Combat dans lequel on vient tout fraîchement de perdre beaucoup de monde, il s'assemble un Conseil devant le Palais de Priam. Là, Antenor est d'avis que l'on vous rende, & il n'y avoit pas, ce me semble, à balancer; on devoit seulement se repentir de s'être avisé un peu tard de cet expédient. Cependant Paris témoigne que la proposition lui déplait; & Priam qui, à ce que dit Homere, est égal aux Dieux en sagesse, embarrassé de voir son Conseil qui se partage sur une affaire si difficile, & ne sachant quel parti prendre, ordonne que tout le monde aille souper.

H E-

LES DIALOGUES

HELENE.

Du moins, la guerre de Troye avoit cela de bon, qu'on en découvroit aisément tout le ridicule, mais la guerre civile d'Auguste & d'Antoine n' paroiffoit pas ce qu'elle étoit. Lors qu'on voyoit tant d'Aigles Romaines en campagne, on n'avoit garde de s'imaginer que ce qui les animoit si cruellement les unes contre les autres, c'étoit le refus qu'Auguste vous avoit fait de ses bonnes grâces.

FULVIE.

Ainsi vont les choses parmi les Hommes. On y voit de grands mouvemens, mais les ressorts en sont d'ordinaire assez ridicules. Il est important, pour l'honneur des événemens les plus considérables, que les causes en soient cachées.



DIA



DIALOGUE V.
PARMENISQUE,
THEOCRITE DE CHIO.

T H E O C R I T E.

TOut-de-bon , ne pouviez-vous pas rire après que vous eûtes descendu dans l'Antre de Trophonius?

P A R M E N I S Q U E.

Non. J'étois d'un sérieux extraordinaire.

T H E O C R I T E.

Si j'eusse scû que l'Antre de Trophonius avoit cette vertu, j'eusse bien dû y faire un petit voyage. Je n'ai que trop ri pendant ma vie , & même elle eût été plus longue, si j'eusse moins ri. Une mauvaise raillerie m'a amené dans le lieu où nous sommes. Le Roi Antigonus étoit borgne. Je l'avois cruellement offensé ; cependant il avoit promis de n'en
avoir

avoir aucun ressentiment; pourvû que j'allasse me présenter devant lui. On m'y conduisoit presque par force, & mes Amis me disoient pour m'encourager: *Allez, ne craignez rien, votre vie est en seureté, dès que vous aurez paru aux yeux du Roi.* Ah! leur répondis-je, *si je ne puis obtenir ma grace sans paroître à ses yeux, je suis perdu.* Antigonus qui étoit disposé à me pardonner un crime, ne me pût pardonner cette plaisanterie, & il m'en coûta la tête pour avoir raillé hors de propos.

P A R M E N I S Q U E.

Je ne sai si je n'eussé point voulu avoir votre talent de railler, même à ce prix-là.

T H E O C R I T E.

Et moi, combien voudrois-je présentement avoir votre sérieux!

P A R M E N I S Q U E.

Ah! vous n'y songez pas. Je pensai mourir du sérieux que vous souhaitiez si fort. Rien ne me divertissoit plus, je faisois des efforts pour rire, & je n'en pouvois venir à bout. Je ne jouissois plus de tout ce qu'il y a de ridicule dans le monde, ce ridicule étoit devenu triste
pour

pour moi. Enfin désespéré d'être si sage, j'allai à Delphes, & je priai instamment le Dieu de m'enseigner un moyen de rire. Il me renvoya, en termes ambigus, au pouvoir Maternel. Je crûs que par le pouvoir Maternel, il entendoit ma Patrie. J'y retournai, mais ma Patrie ne pût vaincre mon sérieux. Je commençois à prendre mon parti, comme dans une maladie incurable, lorsque je fis par hazard un voyage à Délos. Là, je contemplai avec surprise la magnificence des Temples d'Apollon, & la beauté de ses Statuës. Il étoit par tout en marbre, ou en or, & de la main des meilleurs Ouvriers de la Grèce; mais quand je vins à une Latone de bois, qui étoit fort mal faite, & qui avoit tout l'air d'une Vieille, je m'éclatai de rire, par la comparaison des Statuës du Fils à celle de la Mere. Je ne puis vous exprimer assez combien je fus étonné, content, charmé d'avoir ri. J'entendis alors le vrai sens de l'Oracle. Je ne présentai point d'offrandes à tous ces Apollons d'or, ou de marbre. La Latone de bois eut tous mes dons, & tous mes vœux. Je lui fis je ne sai combien de

K

fa-

sacrifices : Je l'enfumai toute d'encens ;
& j'eusse élevé un Temple à *Latone* qui
fait rire, si j'eusse été en état d'en faire
la dépense.

T H E O C R I T E.

Il me semble qu'Apollon pouvoir vous
rendre la faculté de rire, sans que ce fût
aux dépens de sa Mere. Vous n'auriez
veu que trop d'objets qui étoient propres
à faire le même effet que *Latone*.

P A R M E N I S Q U E.

Quand on est de mauvaise humeur, on
trouve que les Hommes ne valent pas la
peine qu'on en rie ; ils sont faits pour
être ridicules, & ils le sont ; cela n'est
pas étonnant, mais une Déesse qui se met
à l'être, l'est bien davantage. D'ailleurs,
Apollon vouloit apparemment me faire
voir que mon sérieux étoit un mal qui ne
pouvoit être guéri par tous les remèdes
humains, & que j'étois réduit dans un
état où j'avois besoin du secours même
des Dieux.

T H E O C R I T E.

Cette joye & cette gayeté que vous en-
viez, est encore un bien plus grand mal.
Tout un Peuple en a autrefois été atteint,
& en a extrêmement souffert.

P A R-

P A R M E N I S Q U E.

Quoi? Il s'est trouvé tout un Peuple trop disposé à la gayeté, & à la joye?

T H E O C R I T E.

Oui; c'étoient les Tirinthiens.

P A R M E N I S Q U E.

Les heureuses Gens!

T H E O C R I T E.

Point-du-tout. Comme ils ne pouvoient plus prendre leur sérieux sur rien, tout alloit en desordre parmi eux. S'ils s'assembloient sur la Place, tous leurs entretiens rouloient sur des folies, au lieu de rouler sur les Affaires publiques; s'ils recevoient des Ambassadeurs, ils les tournoient en ridicules; s'ils tenoient le Conseil de Ville, les avis des plus graves Sénateurs n'étoient que des bouffonneries, & en toute sorte d'occasions, une parole, ou une action raisonnable, eut été un prodige chez les Tirinthiens. Ils se sentirent enfin incommodés de cet esprit de plaisanterie, du moins autant que vous l'aviez été de votre tristesse, & ils allèrent consulter l'Oracle de Delphes, aussi bien que vous, mais pour une fin bien différente, c'est-à-dire, pour lui demander les moyens de recouvrer un peu de sérieux.

rieux. L'Oracle répondit, que, s'ils pouvoient sacrifier un Taureau à Neptune sans rire, il seroit désormais en leur pouvoir d'être plus sages. Un Sacrifice n'est pas une action si plaisante d'elle-même; cependant pour la faire sérieusement, ils y apportèrent bien des préparatifs. Ils résolurent de n'y recevoir point de jeunes Gens, mais seulement des Vieillards, & non pas encore toutes sortes de Vieillards; mais seulement ceux qui avoient ou des maladies, ou beaucoup de debtes, ou des Femmes bien incommodes. Quand toutes ces Personnes choisies furent sur le bord de la Mer, pour immoler la Victime, il fut besoin, malgré les Femmes, les debtes, les maladies, & l'âge, qu'ils composassent leur air, baissassent les yeux à terre, & se mordissent les lèvres, mais par malheur il se trouva là un Enfant, qui s'y étoit coulé. On voulut le chasser selon l'ordre, & il cria: *Quoi? avez-vous peur que j'avale votre Taureau?* Cette sottise déconcerta toutes ces gravitez contrefaites. On éclata de rire, le Sacrifice fut roulé, & la raison ne revint point aux Tirinthiens. Ils eurent grand tort, après que le Taureau leur eut manqué,
dc

de ne pas songer à cet Antre de Tropho-
nius, qui avoit la vertu de rendre les
Gens si sérieux, & qui fit un effet si
remarquable sur vous.

P A R M E N I S Q U E.

A la vérité, je descendis dans l'Antre
de Trophonius; mais l'Antre de Tropho-
nius, qui m'attrista si fort, n'est pas ce
qu'on pense.

T H E O C R I T E.

Et qu'est-ce donc?

P A R M E N I S Q U E.

Ce sont les Réflexions. J'en avois fait,
& je ne riois plus. Si l'Oracle eût ordon-
né aux Tirinthiens d'en faire, ils étoient
guéris de leur enjouement.

T H E O C R I T E.

J'avouë que je ne sçai pas trop ce que
c'est que les Réflexions, mais je ne puis
concevoir pourquoi elles seroient si cha-
grines. Ne sçauroit-on avoir des vuës
saines, qui ne soient en même tems trif-
tes? N'y a-t-il que l'erreur qui soit gaye;
& la raison n'est-elle faite que pour nous
tuer?

P A R M E N I S Q U E.

Apparemment l'intention de la Natu-
re n'a pas été qu'on pensât avec beaucoup

de raffinement, car elle vend ces sortes de pensées-là bien cher. Vous voulez faire des Réflexions, nous dit-elle ; prenez-y garde, je m'en vangerai par la tristesse qu'elles vous causeront.

T H E O C R I T E.

Mais vous ne me dites point pour quoi la Nature ne veut pas qu'on pousse les Réflexions jusqu'ou elles peuvent aller.

P A R M E N I S Q U E.

Elle a mis les Hommes au monde pour y vivre ; & vivre, c'est ne sçavoir ce que l'on fait la plupart du tems. Quand nous découvrons le peu d'importance de ce qui nous occupe, & de ce qui nous touche, nous arrachons à la Nature son secret ; on devient trop sage, & on n'est pas assez Homme ; on ne pense, & on ne veut plus agir ; voilà ce que la Nature ne trouve pas bon.

T H E O C R I T E.

Mais la Raison qui vous fait penser mieux que les autres, ne laisse pas de vous condamner à agir comme eux.

P A R M E N I S Q U E.

Vous dites vrai. Il y a une raison qui nous met au dessus de tout par les pensées ;

ées ; il doit y en avoir en suite une autre qui nous ramene à tout par les actions ; mais à ce compte-là même , ne vaut-il pas presque autant n'avoir point pensé ?



DIALOGUE VI.

BRUTUS, FAUSTINE.

B R U T U S.

QUoi ? Se peut-il que vous ayez pris plaisir à faire mille infidélitez à l'Empereur Marc-Aurele , à un Mari qui avoit toutes les complaisances imaginables pour vous , & qui étoit sans contredit le meilleur Homme de tout l'Empire Romain ?

F A U S T I N E.

Et se peut-il que vous ayez assassiné Jules-César , qui étoit un Empereur si doux , & si modéré ?

B R U T U S.

Je voulois épouvanter tous les Usur-

pateurs, par l'exemple de César, que sa douceur & sa modération n'avoient pû mettre en sûreté.

F A U S T I N E.

Et si je vous disois que je voulois effrayer tellement tous les Maris, que personne n'osât songer à l'être, après l'exemple de Marc-Aurele, dont la bonté avoit été si mal payée.

B R U T U S.

C'étoit-là un beau dessein ! Il faut qu'il y ait des Maris, car qui gouverneroit les Femmes ? Mais Rome n'avoit point besoin d'être gouvernée par César.

F A U S T I N E.

Qui vous l'a dit ? Rome commençoit à avoir des fantaisies aussi dereglées, & des humeurs aussi étranges que celles qu'on attribue à la plupart des Femmes ; elle ne pouvoit plus se passer de Maître, mais elle ne se plaisoit pourtant pas à en avoir un. Les Femmes sont justement du même caractère. On doit convenir aussi que les Hommes sont trop jaloux de leur domination. Ils l'exercent dans le mariage, c'est déjà un grand article ; mais il voudroient l'exercer même en amour. Quand ils demandent qu'une
 Maî-

Maitresse leur soit fidelle; fidelle, veut dire soumise. L'empire devroit être également partagé entre l'Amant & la Maitresse; cependant il passe toujours de l'un ou de l'autre côté, & presque toujours du côté de l'Amant.

B R U T U S.

Vous voilà étrangement revoltée contre tous les Hommes.

F A U S T I N E.

Je suis Romaine, & j'ai des sentimens Romains sur la liberté.

B R U T U S.

Je vous assure qu'à ce compte-là tout l'Univers est plein de Romaines; mais avoués que les Romains tels que moi, sont un peu plus rares.

F A U S T I N E.

Tant-mieux, qu'ils soient si rares. Je ne croi pas qu'un honnête Homme voulut faire ce que vous avez fait, & assassiner son Bienfaiteur.

B R U T U S.

Je ne croi pas non plus qu'il y eût d'honnêtes Femmes qui voulussent imiter vôtre conduite. Pour la mienne, vous ne sauriez disconvenir qu'elle n'ait été assez ferme. Il a falu bien du cou-

K 5

rage

rage pour n'être pas touché par l'amitié que César avoit pour moi.

F A U S T I N E.

Croyez-vous qu'il ait falu moins de courage, pour tenir bon contre la douleur, & la patience de Marc-Aurele? Il regardoit avec indifférence toutes les infidélitez que je lui faisois; il ne me vouloit pas faire l'honneur d'être jaloux; il m'ôtoit le plaisir de le tromper. J'en étois en si grande colere, qu'il me prenoit quelquefois envie d'être Femme de bien. Cependant je me sauvai toujous de cette foiblesse; & après ma mort même, Marc-Aurele ne m'a-t-il pas fait le déplaisir de me bâtir des Temples, de me donner des Prêtres, d'instituer en mon honneur des Fêtes Faustiniennes? Cela n'est-il pas capable de faire enrager? M'avoir fait une Apothéose magnifique! M'avoir érigée en Déesse!

B R U T U S.

J'avouë que je ne connois plus les Femmes. Voilà les plaintes du monde les plus bizarres.

F A U S T I N E.

N'eussiez-vous pas mieux aimé être obligé de conjurer contre Silla que contre Cé-

César ? Silla eut excité vôtre indignation & vôtre haine par son extrême cruauté. J'eusse bien mieux aimé aussi avoir à tromper un Homme jaloux ; ce même César, par exemple, de qui nous parlons. Il avoit une vanité insupportable, il vouloit avoir l'Empire de la Terre tout entier, & sa Femme toute entière ; & parce qu'il vit que Clodius partageoit l'une avec lui, & Pompée l'autre, il ne pût souffrir ni Pompée, ni Clodius. Que j'eusse été heureuse avec César !

B R U T U S.

Il n'y a qu'un moment que vous vouliez exterminer tous les Maris, & à cette heure vous aimez mieux les plus méchans.

F A U S T I N E.

Je voudrois qu'il n'y en eut point, afin que les Femmes fussent toujours libres ; mais s'il faut qu'il y en ait, les plus méchans sont ceux qui me plaisent davantage, par le plaisir que l'on a de reprendre sa liberté.

B R U T U S.

Je croi que pour les Femmes de vôtre humeur, le meilleur est qu'il y ait des Maris. Le sentiment de la liberté est plus vif, plus il y entre de malignité.

DIA.

DIALOGUES

DES

MORTS ANCIENS,

AVEC

LES MODERNES.



DIALOGUE I.

SENEQUE, MAROT.

SENEQUE.

Vous me comblez de joye, en m'aprenant que les Stoïciens subsistent encore, & que dans ces derniers tems vous avez fait profession de cette Secte.

MAROT.

J'ai été sans vanité plus Stoïcien que vous, plus que Chrisippe, & plus que Zénon vôtre Fondateur. Vous étiez tous en état de philosopher à vôtre aise; vous, en vôtre particulier, vous ne manquiez pas de bien. Pour les autres, ni on ne les envoyoit en exil, ni en prison, mais moi, j'ai essuyé la pauvreté, l'exil, & la prison, & j'ai fait voir que tous ces maux s'arrêtoient au corps, & ne pouvoient passer jusques à l'ame du Sage. Le chagrin

grin a toujours eu la honte de ne pouvoir entrer chez moi par tous les chemins qu'il s'étoit faits.

S E N E Q U E.

Je suis ravi de vous entendre parler ainsi. A votre langage seul, je vous reconnoitrois pour un grand Stoïcien. Et n'ériez-vous pas l'admiration de votre Siècle?

M A R O T.

Oui, je l'étois. Je ne me contentois pas de souffrir mes maux avec patience, je leur insultois, s'il faut ainsi dire, par les railleries. La fermeté eût fait honneur à un autre, mais j'allois jusqu'à la gayeté.

S E N E Q U E.

O sagesse Stoïcienne, tu n'es donc pas une chimere comme on se le persuade! Tu te trouves parmi les Hommes, & voici un Sage que tu n'avois pas rendu moins heureux que Jupiter même. Venez, que je vous présente à Zénon, & à nos autres Stoïciens, je veux qu'ils voyent le fruit des admirables leçons qu'ils ont données au monde.

M A R O T.

Vous m'obligerez beaucoup de me faire

re

re connoître à des Morts si illustres.

SENEQUE.

Comment vous nommerai-je à eux?

MAROT.

Clément Marot.

SENEQUE.

Marot? Je connoi ce nom-là. N'ai-je point oui parler de vous à plusieurs Princes modernes qui sont ici?

MAROT.

Cela se peut.

SENEQUE.

N'avez-vous pas fait, pour les réjouir, beaucoup de petits Poèmes qui ont été trouvez agréables?

MAROT.

Oui.

SENEQUE.

Mais vous n'étiez donc pas un Philosophe?

MAROT.

Pourquoi non?

SENEQUE.

Ce n'est pas l'occupation d'un Stoicien, que de faire des Ouvrages de plaïsanterie, & de songer à faire rire.

MAROT.

Oh! je voi bien que vous n'avez pas

L com-

compris les perfections de la plaisanterie. Toute la sagesse y est renfermée. On peut tirer du ridicule de tout ; j'en tirerois de vos Ouvrages même, si je voulois, & fort aisément ; mais tout ne produit pas du sérieux, & je vous défie de tourner jamais mes Ouvrages de maniere qu'ils en produisent. Cela ne veut-il pas dire que le ridicule domine par tout, & que les choses du monde ne sont pas faites pour être traitées sérieusement ? J'apprens ici qu'on a mis en Vers burlesques la divine Enéide de vôtre Virgile. J'en suis ravi ; on ne sçauroit mieux faire voir que le magnifique & le ridicule sont si voisins qu'ils se touchent. Tout ressemble à ces Ouvrages de Perspective, où des Figures dispersées çà & là vous forment, par exemple, un Empereur, si vous les regardez d'un certain point ; changez ce point de veüe, ces mêmes Figures vous représentent un Gueux.

S E N E Q U E.

Je vous plains de ce qu'on n'a pas compris que vos Vers badins fussent faits pour mener les Gens à des réflexions si profondes. On vous eut respecté plus qu'on n'a fait, si l'on eut sçu combien vous étiez grand

grand Philosophe, mais il n'étoit pas facile de le deviner par les Pièces qu'on dit que vous avez données au Public.

M A R O T.

Si j'avois fait de gros Volumes pour prouver que la prison, le peu de fortune, l'exil ne doivent donner aucune atteinte à la gayeté du Sage, n'eussent-ils pas été dignes d'un Stoicien?

S E N E Q U E.

Cela est sans difficulté.

M A R O T.

Et j'ai fait je ne sçai combien d'Ouvrages qui prouvent que malgré l'exil, la prison, le peu de fortune, j'avois cette gayeté; cela ne vaut-il pas mieux? Vos Traitez de Morale ne sont que des spéculations sur la Sagesse; mais mes Vers en étoient une pratique continuelle dans les différens états où je me trouvois.

S E N E Q U E.

Je suis certain que votre prétendue sagesse n'étoit pas un effet de votre raison.

M A R O T.

Et c'est là la meilleure espèce de sagesse qui soit au monde.

S E N E Q U E.

Bon. Ce sont de plaisans Sages que ceux

L 2

ceux qui le font par tempérament. S'ils ne sont pas foux, doit-on leur en tenir compte ? Le bonheur d'être vertueux peut quelquefois venir de la Nature ; mais le mérite de l'être ne peut jamais venir que de la raison.

M A R O T.

On ne fait ordinairement guère de cas de ce que vous appelez un mérite ; car si un Homme a quelque vertu, & qu'on puisse démêler qu'elle ne luy soit pas naturelle, on ne la compte presque pour rien. Il sembleroit pourtant que, parce qu'elle est acquise à force de soins, elle en devroit être plus estimée ; il n'importe, c'est un pur effet de la raison ; on ne s'y fie pas.

S E N E Q U E.

On doit encore moins se fier à l'inégalité du tempérament de vos Sages. Ils ne sont Sages que selon qu'il plaît à leur sang. Il faudroit sçavoir comment les parties intérieures de leur corps sont disposées, pour sçavoir jusqu'où ira leur vertu. Ne vaut-il pas mieux incomparablement ne se laisser conduire qu'à la raison, & se rendre si indépendant de la
Na-

Nature, qu'on soit en état de n'en craindre plus de surprises?

M A R O T.

Ce seroit le meilleur, si cela étoit possible; mais par malheur, la Nature garde toujours ses droits; elle à ses premiers mouvemens qu'on ne lui peut jamais ôter; ils ont souvent bien fait du chemin avant que la raison en soit avertie, & quand elle s'est mise enfin en devoir d'agir, elle trouve déjà bien du desordre. Encore est-ce une grande question; que de savoir si elle pourra le réparer. En vérité, je ne m'étonne pas si l'on voit tant de Gens qui ne se fient pas tout-à-fait à la raison.

S E N E Q U E.

Il n'appartient pourtant qu'à elle de gouverner les Hommes, & de régler tout dans l'Univers.

M A R O T.

Cependant elle n'est guere en état de faire valoir son autorité. J'ai oui dire que quelques cent ans après vôtre mort, un Philosophe Platonicien demanda à l'Empereur qui régnoit alors, une petite Ville de Calabre toute ruinée, pour la rebâtir, la policer selon les Loix de la

République de Platon, & l'appeller Platonopolis; mais l'Empereur la refusa au Philosophe, & ne se fia pas assez à la raison du divin Platon, pour lui donner le Gouvernement de cette petite Ville. Jugez par là combien la raison a perdu de son crédit. Si elle étoit estimable le moins du monde, il n'y auroit que les Hommes qui la pussent estimer, & les Hommes ne l'estiment pas.



DIALOGUE II.

ARTEMISE,

RAIMOND LULLE.

ARTEMISE.

Cela m'est tout-à-fait nouveau. Vous dites qu'il y a un secret pour changer les Métaux en or, & que ce secret s'appelle la Pierre Philosophale, ou le Grand Œuvre.

R.

R. L U L L E.

Oui, & je l'ai cherché long-tems.

A R T E M I S E.

L'avez-vous trouvé?

R. L U L L E.

Non; mais tout le monde l'a crû, & on le croit encore. La verité est, que ce secret-là n'est qu'une chimere.

A R T E M I S E.

Pourquoi donc le cherchiez-vous?

R. L U L L E.

Je n'en ai été désabusé qu'ici-bas.

A R T E M I S E.

C'est, ce me semble, avoir attendu un peu tard.

R. L U L L E.

Je voi bien que vous avez envie de me railler. Nous nous ressemblons pourtant plus que vous ne croyez.

A R T E M I S E.

Moi? jc vous ressemblerois? Moi, qui fus un modèle de fidelité conjugale, qui bus les cendres de mon Mari, qui lui élevai un superbe Monument, comment pourrois-je ressembler à un Homme qui a passé sa vie à chercher le secret de changer les Métaux en or?

R. L U L L E.

Oui, oui. Je ſçai bien ce que je dis ; après toutes les belles choſes dont vous venez de vous vanter, vous devintes folle d'un jeune Homme qui ne vous aimoit pas. Vous lui ſacrifiâtes ce Bâtiment magnifique, dont vous euſſiez pû tirer tant de gloire ; & les cendres de Mauſole que vous aviez avalées, ne furent pas un aſſez bon remède contre une nouvelle paſſion.

A R T E M I S E.

Je ne vous croyois pas ſi bien inſtruit de mes affaires. Cet endroit de ma vie étoit aſſez inconnu, & je ne m'imaginois pas qu'il y eut bien des Gens qui le ſçuſſent.

R. L U L L E.

Vous avouerez donc que nos deſtinées ont du rapport, en ce qu'on nous fait à tous deux un honneur que nous ne méritons pas ; à vous, de croire que vous avez été toujours fidelle aux Manes de votre Mari ; & à moi, de croire que j'étois venu à bout du Grand Oeuvre.

A R T E M I S E.

Je l'avouïerai très-volontiers. Le Public eſt fait pour être la dupe de beaucoup
de

de choses; il faut profiter des dispositions où il est.

R. L U L L E.

Mais n'y auroit-il plus rien qui nous fut commun à tous deux ?

A R T E M I S E.

Jusqu'à présent je me trouve fort bien de vous ressembler. Dites.

R. L U L L E.

N'avons-nous point tous deux cherché une chose qui ne se peut trouver; vous, le secret d'être fidelle à vôtre Mari; & moi, celui de changer les Métaux en or? Je croi qu'il en est de la fidelité conjugale comme du Grand Oeuvre,

A R T E M I S E.

Il y a des Gens qui ont si mauvaise opinion des Femmes, qu'ils diront peut-être que le Grand Oeuvre n'est pas assez impossible, pour entrer dans cette comparaison.

R. L U L L E.

Oh! je vous le garantis aussi impossible qu'il faut,

A R T E M I S E.

Mais d'où vient qu'on le cherche, & que vous-même qui paroissez avoir été

Homme de bon sens, vous avez donné dans cette rêverie?

R. L U L L E.

Il est vrai qu'on ne peut trouver la Pierre Philosophale, mais il est bon qu'on la cherche. En la cherchant on trouve de fort beaux secrets qu'on ne cherchoit pas.

A R T E M I S E.

Ne vaudroit-il pas mieux chercher ces secrets, qu'on peut trouver, que de songer à ceux qu'on ne trouvera jamais?

R. L U L L E.

Toutes les Sciences ont leur chimere, après laquelle elles courent, sans la pouvoir attraper; mais elles attrapent en chemin d'autres connoissances fort utiles. Si la Chimie a sa Pierre Philosophale, la Géométrie a sa Quadrature du Cercle, l'Astronomie ses Longitudes, les Mécaniques leur Mouvement perpétuel; il est impossible de trouver tout cela, mais fort utile de le chercher. Je vous parle une Langue que vous n'entendez peut-être pas bien, mais vous entendrez bien du moins, que la Morale a aussi sa chimere, c'est le des-intéressement, la parfaite amitié. On n'y parviendra jamais; mais il est

est bon qu'on prétende y parvenir. Du moins en le prétendant, on parvient à beaucoup d'autres vertus.

A R T E M I S E.

Encore une fois, je serois d'avis qu'on laissât-là toutes les chimères, & qu'on ne s'attachât qu'à la recherche de ce qui est réel.

R. L U L L É.

Pourrez-vous le croire? Il faut qu'en toutes choses les Hommes se proposent un point de perfection au delà même de leur portée. Ils ne se mettroient jamais en chemin, s'ils croyoient n'arriver qu'où ils arriveront effectivement; il faut qu'ils aient devant les yeux un terme imaginaire qui les anime. Qui m'eût dit que la Chimie n'eût pas dû m'apprendre à faire de l'or, je l'eusse négligée. Qui vous eût dit que l'extrême fidélité dont vous vous piquez, à l'égard de votre Mari, n'étoit point naturelle, vous n'eussiez pas pris la peine d'honorer la mémoire de Mausole, par un Tombeau magnifique. On perdrait courage, si on n'étoit pas soutenu par des idées fausses.

A R T E M I S E.

Il n'est donc pas inutile que les hommes soient trompez. R.

R. LULLE.

Comment inutile? Si par malheur la vérité se montrait telle qu'elle est, tout seroit perdu; mais il paroît bien qu'elle sçait de quelle importance il est, qu'elle se tienne toujourns en quelque façon cachée.



DIALOGUE III.

APICIUS, GALILÉE.

A P I C I U S.

AH! que je suis fâché de n'être pas né dans votre Siècle!

G A L I L É E.

Il me semble que de l'humeur dont vous étiez, vous deviez vous accommoder assez bien du Siècle où vous vécûtes. Vous ne vouliez que manger délicieusement, & vous vous trouvâtes au monde, & dans Rome, justement lors que Rome étoit maîtresse paisible de l'Univers,

nivèrs, qu'on y voyoit arriver de tous côtez les Oifeaux, & les Poiffons les plus rares, & qu'enfin toute la Terre sembloit n'avoir été subjuguée par les Romains, que pour contribuer à leur bonne chere.

A P I C I U S.

Mais mon Siecle étoit ignorant; & s'il y eût eu un Homme comme vous, j'eusse été le chercher au bout du monde. Les voyages ne me coûtoient rien. Savez-vous celui que je fis pour une certaine sorte de Poiffon, dont je mangeois à Minturne dans la Campanie? On me dit que ce Poiffon-là étoit bien plus gros en Afrique; aussi-tôt j'équipe un Vaisseau, & fais voile en Afrique. La navigation fut difficile & dangereuse. Quand nous approchâmes des Côtes d'Afrique, je ne sçai combien de Barques de Pécheurs vinrent au devant de moi, car ils étoient déjà avertis de mon voyage, & m'apportèrent de ces Poiffons qui en étoient le sujet. Je ne les trouvai pas plus gros que ceux de Minturne; & dans le même moment, sans être touché de la curiosité de voir un Pais que je n'avois jamais vû; sans avoir égard aux prieres

res de l'Equipage qui vouloit se rafraichir à terre, j'ordonne aux Pilotes que l'on retournât en Italie. Vous pouvez croire que j'eusse esliuyé bien plus volontiers cette fatigue-là pour vous.

G A L I L E E.

Je ne puis deviner quel eût été votre dessein. J'étois un pauvre Sçavant, accoutumé à une vie frugale, toujours attaché aux Etoiles, & fort peu habile en Ragoûts.

A P I C I U S.

Mais vous avez inventé les Lunetes de longue vûë; après vous, on a fait pour les oreilles, ce que vous aviez fait pour les yeux; & j'entens dire qu'on a inventé des Trompettes qui redoublent & grossissent la voix. Enfin vous avez perfectionné; & vous avez appris aux autres à perfectionner les sens. Je vous eusse prié de travailler pour le sens du goût, & d'imaginer quelque Instrument qui augmentât le plaisir de manger.

G A L I L E E.

Fort bien; comme si le goût n'avoit pas naturellement toute sa perfection.

A P I C I U S.

Pourquoi l'a-t-il plutôt que la vûë?

G A

G A L I L E E.

La vuë est aussi très-parfaite. Les Hommes ont de fort bons yeux.

A P I C I U S.

Et qui sont donc les mauvais yeux, auxquels vos Lunetes peuvent servir?

G A L I L E E.

Ce sont les yeux des Philosophes. Ces Gens-là, à qui il importe de sçavoir si le Soleil a des tâches, si les Planetes tournent sur leur centre, si le chemin de lait est composé de petites Etoiles, n'ont pas les yeux assez bons pour découvrir ces objets aussi clairement, & aussi distinctement qu'il faudroit; mais les autres Hommes, à qui tout cela est indifférent, ont la vuë admirable. Si vous ne voulez que jouir des choses, rien ne vous manque pour en jouir; mais tout vous manque pour les connoître. Les Hommes n'ont besoin de rien, & les Philosophes ont besoin de tout. L'Art n'a point de nouveaux Instrumens à donner aux uns, & jamais il n'en donnera assez aux autres.

A P I C I U S.

Je consens que l'Art ne donne pas au commun des Hommes de nouveaux Instrumens pour mieux manger; mais je
vou-

voudrois qu'il en donnât aux Philosophes, comme il leur donne des Lunetes pour mieux voir, & alors je les tiendrois bien payez des soins que la Philosophie leur coûte ; car enfin, à quoi sert-elle, si elle ne fait des découvertes, & qu'a-t-on affaire de découvertes, si elles ne sont sur le chapitre des plaisirs ?

G A L I L E E.

Il y a long-tems que l'on a fait cette plainte.

A P I C I U S.

Mais puis que la raison fait quelquefois des acquisitions nouvelles, pourquoi les sens n'en feront-ils pas aussi ? Il seroit bien plus important qu'ils en fissent.

G A L I L E E.

Ils en vaudroient beaucoup moins. Ils sont si parfaits, qu'ils ont trouvé d'abord tous les plaisirs qui les pouvoient flater. Si la raison trouve de nouvelles connoissances, il faut l'en plaindre ; c'est qu'elle étoit naturellement très-imparfaite.

A P I C I U S.

Et les Rois de Perse, qui propoisoient de grandes récompenses à ceux qui inventeroient de nouveaux plaisirs, étoient-ils Fous ?

G A.

G A L I L E E.

Oui. Je suis assuré qu'ils ne se font pas ruinez à ces sortes de récompenses. Inventer de nouveaux plaisirs ! Il eût falu auparavant faire naître dans les Hommes de nouveaux besoins.

A P I C I U S.

Quoi ? chaque plaisir seroit fondé sur un besoin ? J'aimerois autant abandonner l'un pour l'autre. La Nature ne nous auroit donc rien donné gratuitement ?

G A L I L E E.

Ce n'est pas ma faute. Mais vous, qui condamnez mon avis, vous avez plus d'intérêt qu'un autre, qu'il soit vrai. S'il se trouvoit des plaisirs nouveaux, vous consoleriez - vous jamais de n'avoir pas été réservé pour vivre dans les derniers tems, où vous eussiez profité des découvertes de tous les Sicles ? Pour les connoissances nouvelles, je sçai que vous ne les enviez pas à ceux qui les auront.

A P I C I U S.

J'entre dans vôtre sentiment ; il favorise mes inclinations plus que je ne croyois. Je voi que ce n'est pas un grand avantage que les connoissances, puis qu'elles sont abandonnées à ceux qui veulent s'en

M

saisir,

faisir , & que la Nature n'a pas pris la peine d'égaliser sur cela les Hommes de tous les Siecles , mais les plaisirs sont de plus grand prix. Il y auroit eu trop d'injustice à souffrir qu'un Siecle en pût avoir plus qu'un autre , & le partage en a été égal par cette raison.



DIALOGUE IV.

PLATON,

MARGUERITE D'ECOSSE.

M. D'ECOSSE.

VEnez à mon secours, divin Platon , venez prendre mon parti , je vous en conjure.

PLATON.

De quoi s'agit-il ?

M. D'ECOSSE.

Il s'agit d'un baiser que je donnai à un sçavant Homme * fort laid , avec assez d'ar-

* *Alain Chartier.*

Pardeur. J'ai beau dire encore à présent, pour ma justification, ce que je dis alors, que j'avois voulu baiser cette bouche d'où étoient sorties tant de belles paroles, il y a là je ne sçai combien d'Ombres qui se moquent de moi, & qui me soutiennent que de telles faveurs ne sont que pour celles qui parlent bien, & que la science ne doit point être payée en même monnoye que l'amour. Venez apprendre à ces Ombres, que ce qui est véritablement digne de causer des passions, échape à la vue, & qu'on peut être charmé du Beau, même au travers de l'enveloppe d'un Corps très-laid dont il sera revêtu.

P L A T O N.

« Pourquoi voulez-vous que j'aie débité ces choses-là ? Elles ne sont pas vraies.

M. D' E C O S S E.

Vous les avez déjà débitées mille & mille fois.

P L A T O N.

Oui ; mais c'étoit pendant ma vie. J'étois Philosophe, & je voulois parler d'amour ; il n'eût pas été de la bienséance de mon caractère, que j'en eusse parlé comme les Auteurs des Fables * Milé-

M 2

sien-

* Romans de ce tems-là.

siennes ; je couvrois ces matieres-là d'un galimatias Philosophique, comme d'un nuage, qui empêchoit que les yeux de tout le monde ne les reconnussent pour ce qu'elles étoient.

M. D'É C O S O E :

Je ne croi pas que vous songiez à ce que vous me dites. Il faut bien que vous ayez parlé d'un autre amour que de l'amour ordinaire, quand vous avez décrit si pompeusement ces voyages que les Ames aîlées fons dans des Chariots sur la derniere voûte des Cieux, où elles contemplent le Beau dans son essence, leurs chutes malheureuses d'un lieu si élevé jusque sur la terre, par la faute d'un de leurs Chevaux qui est très-mal-aisé à mener, le froissement de leurs aîles, leur séjour dans les corps, ce qui leur arrive à la rencontre d'un beau visage, qu'elles reconnoissent pour une copie de ce Beau qu'elles ont vû dans le Ciel, leurs aîles qui se rechauffent, qui recommencent à pousser, & dont elles tâchent de se servir pour s'envoler vers ce qu'elles aiment, enfin cette crainte, cette horreur, cette épouvante, dont elles sont frappées à la vuë de la Beauté qu'elles sçavent
qui

qui est divine , cette sainte fureur qui les transporte , & cette envie qu'elles sentent de faire des sacrifices à l'Objet de leur amour , comme on en fait aux Dieux.

P L A T O N.

Je vous assure que tout cela bien entendu , & fidèlement traduit , veut seulement dire que les belles Personnes sont propres à inspirer bien des transports.

M. D'E C O S S E.

Mais selon vous , on ne s'arrête point à la beauté corporelle , qui ne fait que rappeler le souvenir d'une beauté infiniment plus charmante. Seroit-il possible que tous ces mouvemens si vifs que vous avez dépeints , ne fussent causez que par de grands yeux , une petite bouche , & un teint frais ? Ah ! donnez-leur pour objet la beauté de l'Ame , si vous voulez les justifier , & vous justifier vous-même de les avoir dépeints.

P L A T O N.

Voulez-vous que je vous dise la vérité ? La beauté de l'Esprit donne de l'admiration ; celle de l'Ame donne de l'estime ; & celle du Corps , de l'amour. L'estime & l'admiration sont tran-

M 3

quil-

quilles ; il n'y a que l'amour qui soit impétueux.

M. D' E C O S S E.

Vous êtes devenu libertin depuis votre mort ; car non seulement pendant votre vie, vous parliez un autre langage sur l'amour ; mais vous mettiez en pratique les idées sublimes que vous en aviez conçues. N'avez-vous pas été amoureux d'Arquéanasse de Colophon, lors qu'elle étoit vieille ? Ne fites-vous pas ces Vers pour elle ?

L'aimable Arquéanasse a merite ma foi.

Elle a des rides, mais je voi

Une Troupe d'Amours se joüer dans ses rides.

Vous qui pûtes la voir, avant que ses appas

Eussent du cours des ans reçûcz petits vuides,

Ah ! que ne souffrites-vous pas ?

Affurément cette Troupe d'Amours se joüoient dans les rides d'Arquéanasse, c'étoit les agrémens de son esprit que l'âge avoit perfectionné. Vous plaignez ceux qui l'avoient vuë jeune, parce que

fa

sa beauté avoit fait des impressions trop sensibles sur eux, & vous aimiez en elle le mérite qui ne pouvoit être détruit par les années.

PLATON.

Je vous suis trop obligé, de ce que vous voulez bien interpréter si favorablement une petite Satyre que je fis contre Arquéanasse, qui croyoit me donner de l'amour, à l'âge qu'elle avoit. Mes passions n'étoient point si métaphysiques que vous pensez, & je puis vous le prouver, par d'autres Vers que j'ai faits. Si j'étois encore vivant, je ferois la vaine cérémonie que je fais faire à mon Socrate, lors qu'il va parler d'amour; je me couvrirois le visage, & vous ne m'entendriez qu'au travers d'un voile; mais ici, ces façons-là ne sont pas nécessaires. Voici mes Vers.

*Lors qu'Agathis par un baiser de flâme
Consent à me payer des maux que j'ai sou-
tis,
Sur mes lèvres soudain je sens venir mon
ame,
Qui veut passer sur celles d'Agathis.*

M. D'ECOSSE.

Est-ce Platon que j'entens ?

P L A T O N.

Lui-même.

M. D'ECOSSE.

Quoi ? Platon avec ses épaules carrées, sa figure sérieuse, & toute la Philosophie qu'il avoit dans la tête, Platon a connu cette espèce de baisers ?

P L A T O N.

Oui.

M. D'ECOSSE.

Mais songez-vous bien que le baiser que je donnai à mon sçavant, fut tout-à-fait Philosophique, & que celui que vous donnâtes à votre Maîtresse, ne le fut point du tout, que je fis votre personnage, & que vous fites le mien ?

P L A T O N.

J'en tombe d'accord ; les Philosophes sont galans, tandis que ceux qui seroient nez pour être galans, s'amusent à être Philosophes. Nous laissons courir après les chimères de la philosophie les Gens qui ne les connoissent pas, & nous nous rabatons sur ce qu'il y a de réel.

M. D'ECOSSE.

Je voi que je m'étois très-mal adressé

lée à l'Amant d'Agathis, pour la défense de mon baiser. Si j'avois eu de l'amour pour ce Sçavant si laid, j'en trouverois encore bien moins mon compte avec vous. Cependant l'esprit peut causer des passions par lui-même; & bien en prend aux Femmes. Elles se sauvent de ce côté-là, si elles ne sont pas belles.

P L A T O N.

Je ne sçai si l'esprit cause des passions, mais je sçai bien qu'il met le corps en état d'en faire naître sans le secours de la beauté, & lui donne l'agrément qui lui manquoit. Et ce qui en est une preuve, c'est qu'il faut que le corps soit de la partie, & fournisse toujours quelque chose du sien, c'est-à-dire, tout au moins de la jeunesse; car s'il ne s'aide point du tout, l'esprit lui est absolument inutile.

M. D'É C O S S E.

Toujours de la matière dans l'amour!

P L A T O N.

Telle est sa nature. Donnez-lui, si vous voulez, l'esprit seul pour objet, vous n'y gagnerez rien; vous serez étonnée qu'il rentrera aussi-tôt dans la matière. Si vous n'aimiez que l'esprit de votre Sçavant, pourquoi le baisâtes-vous? C'est

M 5

que

que le corps est destiné à recueillir le profit des passions, que l'esprit même auroit inspirées.



D I A L O G U E V.

S T R A T O N ,
R A P H A E L D ' U R B I N .

S T R A T O N .

JE ne m'attendois pas que le conseil que je donnai à mon Esclave, dût produire des effets si heureux. Il me valut là-haut la vie, & la Royauté tout ensemble ; & ici il m'attire l'admiration de tous les Sages.

R. D'U R B I N .

Et quel est ce conseil ?

S T R A T O N .

J'étois de Tyr. Tous les Esclaves de cette Ville se révolterent, & égorgèrent leurs Maîtres ; mais un Esclave que j'a-
vois,

vois, eut assez d'humanité pour épargner ma vie, & pour me dérober à la fureur de tous les autres. Ils convinrent de choisir pour Roi, celui d'entr'eux qui, à un certain jour, apercevrait le premier le lever du Soleil. Ils s'assemblerent dans une Campagne. Toute cette multitude avoit les yeux attachez sur la Partie Orientale du Ciel, d'où le Soleil devoit sortir; mon Esclave seul, que j'avois instruit de ce qu'il avoit à faire, regardoit vers l'Occident. Vous ne doutez pas que les autres ne le traitassent de fou. Cependant en leur tournant le dos, il vit les premiers rayons du Soleil qui paroissoient sur le haut d'une Tour fort élevée, & ses Compagnons en étoient encore à chercher vers l'Orient, le corps même du Soleil. On admira la subtilité d'esprit qu'il avoit eüe; mais il avoüa qu'il me la devoit, & que je vivois encore, & aussi-tôt je fus élu Roi, comme un Homme divin.

R. D'U R B I N.

Je voi bien que le conseil que vous donâtes à vôtre Esclave, vous fut fort utile, mais je ne voi pas ce qu'il avoit d'admirable.

STRAS-

S T R A T O N.

Ah! tous les Philosophes qui sont ici, vous répondront pour moi, que j'appris à mon Esclave, ce que tous les Sages doivent pratiquer; que pour trouver la vérité, il faut tourner le dos à la multitude, & que les opinions communes sont toujours la règle des opinions saines, pourvû qu'on les prenne à contre-sens.

R. D'U R B I N.

Ces Philosophes-là parlent bien en Philosophes. C'est leur métier de médire des opinions communes, & des préjugés; cependant il n'y a rien ni de plus commode, ni de plus utile.

S T R A T O N.

A la manière dont vous en parlez, on devine bien que vous ne vous êtes pas mal trouvé de les suivre.

R. D'U R B I N.

Je vous assure que, si je me déclare pour les Préjugés, c'est sans intérêt; car au contraire, ils me donnerent dans le monde un assez grand ridicule. On travailloit à Rome dans des Ruïnes, pour en retirer des Statuës, & comme j'étois bon Sculpteur, & bon Peintre; on m'avoit choisi pour juger si elles étoient antiques.

tiques. Michel - Ange, qui étoit mon Concurrent, fit secrètement une Statuë de Bacchus parfaitement belle. Il lui rompit un doigt après l'avoir faite, & l'enfouit dans un lieu, où il scavoit qu'on devoit creuser. Dès qu'on l'eut trouvée, je déclarai qu'elle étoit antique. Michel-Ange soutint que c'étoit une Figure moderne. Je me fondois principalement sur la beauté de la Statuë, qui dans les principes de l'Art, méritoit de venir d'une main Grecque; & à force d'être contredit, je poussai le Bacchus jusqu'au tems de Policlete, ou de Phidias. A la fin Michel-Ange montra le doigt rompu, ce qui étoit un raisonnement sans replique. On se moqua de ma préoccupation; mais sans cette préoccupation qu'eussai-je fait? J'étois Juge, & cette qualité-là veut qu'on décide.

S T R A T O N.

Vous eussiez décidé selon la raison.

R. D' U R B I N.

Et la raison décide-t-elle? Je n'eusse jamais sù, en la consultant, si la Statuë étoit antique, ou non; j'eusse seulement sù qu'elle étoit très-belle; mais le Prejugé vient au secours, qui me dit qu'u-

ne.

ne belle Statuë doit être antique; voilà une décision, & je juge.

S T R A T O N.

Il se pourroit bien faire que la raison ne fourniroit pas des principes incontes- tables, sur des matieres aussi peu impor- tantes que celle-là; mais sur tout ce qui regarde la conduite des Hommes, elle a des décisions très-sûres; le malheur est qu'on ne la consulte pas.

R. D'U R B I N.

Consultons-la sur quelque point, pour voir ce qu'elle établira. Demandons-lui s'il faut qu'on pleure, ou qu'on rie à la mort de ses Amis & de ses Parens. D'un côté, vous dira-t-elle, ils sont perdus pour vous; pleurez. D'un autre côté, ils sont délivrez des miseres de la vie; riez. Voilà des réponses de la raison; mais la coûtume du País nous détermine: Nous pleurons, si elle nous l'ordonne, & nous pleurons si bien, que nous ne concevons pas qu'on puisse rire sur ce sujet-là; ou nous en rions, & nous en rions si bien, que nous ne concevons pas qu'on puisse en pleurer.

S R A-

S T A T O N.

La raison n'est pas toujours si irrésoluë. Elle laisse à faire au Préjugé ce qui ne mérite pas qu'elle le fasse elle-même; mais sur combien de choses très-considérables a-t-elle des idées nettes, d'où elle tire des conséquences qui ne le font pas moins?

R. D' U R B I N.

Je suis fort trompé si elles ne sont en petit nombre, ces idées nettes.

S T R A T O N.

Il n'importe. On ne doit ajoûter qu'à elles une foi entiere.

R. D' U R B I N.

Cela ne se peut, parce que la raison nous propose un trop petit nombre de maximes certaines, & que notre esprit est fait pour en croire davantage. Ainsi le surplus de son inclination à croire, va au profit des Préjugez, & les fausses opinions achevent de les remplir.

S T R A T O N.

Et quel besoin de se jeter dans l'erreur? Ne peut-on pas dans les choses douteuses suspendre son jugement? La raison s'arrête, quand elle ne fait quel chemin prendre.

R.

R. D'URBIN.

Vous dites vrai. Quand la raison s'arrête, elle n'a point d'autre secret pour ne point s'égarer, que de ne pas faire un seul pas. Dès que le chemin se sépare en deux, elle demeure tout court, mais cette situation est un état violent pour l'esprit humain; il est en mouvement, il faut qu'il aille. Tout le monde ne sçait pas douter; on a besoin de lumieres pour y parvenir, & de force pour s'en tenir-là. D'ailleurs le doute est sans action, & il faut de l'action parmi les Hommes.

S T R A T O N.

Aussi doit-on conserver les Préjuges de la coûtume, pour agir comme un autre Homme; mais on doit se défaire des Préjuges de l'esprit, pour penser en Homme sage.

R. D'URBIN.

Il vaut mieux les conserver tous. Vous ignorez apparemment les deux Réponses de ce Viellard Samnite, à qui ceux de sa Nation envoyèrent demander ce qu'ils avoient à faire quand ils eurent enfermé dans le Pas des Fourches Caudines toute l'Armée des Romains leurs Ennemis mortels, & qu'ils furent en
pou-

pouvoir d'ordonner souverainement de leur destinée. Le Vieillard répondit que l'on passât au fil de l'épée tous les Romains. Son avis parut trop dur & trop cruel ; & les Samnites renvoyerent vers lui, pour lui en représenter les inconvéniens. Il répondit que l'on donnât la vie à tous les Romains, sans conditions. On suivit ni l'un ni l'autre conseil, & on s'en trouva mal. Il en va de même des Préjugez. Il faut les conserver tous, ou les exterminer tous absolument. Autrement, ceux dont vous vous êtes défait, vous font entrer en défiance de toutes les opinions qui vous restent. Le malheur d'être trompé sur bien des choses, n'est pas récompensé par le plaisir de l'être sans le sçavoir ; & vous n'avez ni les lumières de la vérité, ni l'agrément de l'erreur.

S T R A T O N.

S'il n'y a pas de moyen d'éviter l'alternative que vous proposez ; on ne doit pas balancer à prendre son parti. Il faut se défaire de tous ses Préjugez.

R. D'U R B I N.

Mais la raison chassera de nôtre esprit toutes les anciennes opinions, & n'en mettra

N

tra

tra pas d'autres en la place. Elle y causera une espece de vuide. Et qui peut le soutenir? Non, non, avec aussi peu de raison qu'en ont les Hommes, il leur faut autant de Préjugés qu'ils ont accoutumé d'en avoir. Les Préjugés sont le supplément de la raison. Tout ce qui manque d'un côté, on le trouve de l'autre.



DIALOGUE VI.

LUCRECE,
BARBE PLOMBERGE.

B. PLOMBERGE.

Vous ne voulez pas me croire; cependant il n'y a rien de plus vrai. L'Empereur Charles V. eut avec la Princesse que je vous ai nommée, une intrigue à laquelle je servis de prétexte; mais la chose alla plus loin. La Princesse me pria de vouloir bien aussi être la Mere d'un

d'un petit Prince qui vint au joutir, & j'y consentis pour lui faire plaisir. Vous voilà bien étonnée! N'avez-vous pas oui dire que quelque mérite qu'ait une Personne, il faut qu'elle se mette encore au dessus de ce mérite, par le peu d'estime qu'elle en doit faire; que les Gens d'esprit, par exemple, doivent être en cette maniere au dessus de leur esprit même? Pour moi, j'étois au dessus de ma vertu; j'en avois plus que je ne me souciois d'en avoir.

LUCRECE.

Bon. Vous badinez; on ne peut jamais en avoir trop.

B. PLOMBERGE.

Sérieusement, qui voudroit me renvoyer au monde, à condition que je ferois une Personne accomplie, je ne croi pas que j'acceptasse le parti. Je sçai qu'étant si parfaite, je donnerois du chagrin à trop de Gens; je demanderois toujours à avoir quelque défaut, ou quelque foiblesse, pour la consolation de ceux avec qui j'aurois à vivre.

LUCRECE.

C'est à dire qu'en faveur des Femmes

N 2

qui

qui n'avoient pas tant de vertu, vous aviez un peu adouci la vôtre.

B. PLOMBERGE.

J'en avois adouci les apparences, de peur qu'elles ne me regardassent comme leur Accusatrice auprès du Public, si elles m'eussent cruë beaucoup plus sévère qu'elles.

LUCRECE.

Elles vous étoient en verité fort obligées, & sur tout la Princesse, qui étoit assez heureuse d'avoir trouvé une Mere pour ses Enfans. Et ne vous en donna-t-elle qu'un?

B. PLOMBERGE.

Non.

LUCRECE.

Je m'en étonne; elle devoit profiter davantage de la commodité qu'elle avoit, car vous ne vous embarassiez point du tout de la réputation.

B. PLOMBERGE.

Je vais vous surprendre. Sçachez que l'indifférence que j'ai eüe pour la réputation, m'a réüissi. La verité s'est fait connoître malgré tous mes soins, & on a démêlé à la fin que le Prince qui passoit pour mon Fils, ne l'étoit point; on m'a

ren-

rendu plus de justice que je n'en demandois, & il semble qu'on m'ait voulu récompenser par-là de ce que je n'avois point fait parade de ma vertu, & de ce que j'avois généreusement dispensé le Public de l'estime qu'il me devoit.

LUCRECE.

Voilà une belle espèce de générosité; il ne faut point là-dessus faire de grâce au Public.

B. PLOMBERGE.

Vous le croyez! Il est bien bizarre, il tâche quelquefois à se révolter contre ceux qui prétendent lui imposer, d'une manière trop impérieuse, la nécessité de les estimer. Vous devriez sçavoir cela mieux que personne. Il y a eu des Gens qui ont été en quelque sorte blesez de votre trop d'ardeur pour la gloire; ils ont fait ce qu'ils ont pû pour ne vous pas tenir autant de compte de votre mort, qu'elle le méritoit.

LUCRECE.

Et quel moyen ont-ils trouvé d'attaquer une action si héroïque?

B. PLOMBERGE.

Que sçai-je? Ils ont dit que vous vous étiez tuée un peu tard, que votre mort

en eût valu mille fois davantage, si vous n'eussiez pas attendu les derniers efforts de Tarquin; mais qu'apparemment vous n'aviez pas voulu vous tuer à la légère, sans bien sçavoir pourquoi. Enfin il paroît qu'on ne vous a rendu justice qu'à regret; & à moi, on me l'a renduë avec plaisir; peut-être a-ce été parce que vous couriez trop après la gloire, & que moi, je la laissois venir, sans souhaiter même qu'elle vint.

L U C R E C E.

Ajoutez que vous faisiez tout ce qui vous étoit possible, pour l'empêcher de venir.

B. P L O M B E R G E.

Mais n'est-ce rien, que d'être modeste? Je l'étois assez pour vouloir bien que ma vertu fut inconnue. Vous au contraire, vous mîtes toute la vôtre en étalage & en pompe. Vous ne voulutes même vous tuer que dans votre Famille assemblée. La vertu n'est-elle pas contente du témoignage qu'elle se rend à elle-même? N'est-il pas d'une grande ame de mépriser cette chimere de gloire?

L U C R E C E.

Il s'en faut bien garder. Ce seroit une sagesse

sagesse trop dangereuse. Cette chimere-là est ce qu'il y a de plus puissant au monde. Elle est l'ame de tout : on la préfère à tout ; & voyez comme elle peuple les Champs Elisées ; la gloire nous amène ici plus de Gens que la fièvre. Je suis du nombre de ceux qu'elle y a amenez ; j'en puis parler.

B. PLOMBERGE.

Vous êtes donc bien prise pour dupe aussi-bien qu'eux, vous qui êtes morte de cette maladie-là ; car du moment qu'on est ici-bas, toute la gloire imaginable ne fait aucun bien.

LUCRECE.

C'est-là un des secrets du Lieu où nous sommes ; il ne faut pas que les Vivans le sachent.

B. PLOMBERGE.

Quel mal y auroit-il, qu'ils se défissent d'une idée qui les trompe ?

LUCRECE.

On ne feroit plus d'actions héroïques.

B. PLOMBERGE.

Pourquoi ? On les feroit par la vuë de son devoir. C'est une vuë bien plus noble. Elle n'est fondée que sur la raison.

LUCRECE.

Et c'est justement ce qui la rend trop foible. La gloire n'est fondée que sur l'imagination, & elle est bien plus forte. La raison elle-même n'approuveroit pas que les Hommes ne se conduifissent que par elle; elle sçait trop que le secours de l'imagination lui est nécessaire. Lors que Curtius étoit sur le point de se sacrifier pour sa Patrie, & de sauter tout attaché & à cheval dans ce gouffre qui s'étoit ouvert au milieu de Rome, si on lui eût dit : *Il est de votre devoir de vous jeter dans cet abîme, mais soyez sûr que personne ne parlera jamais de votre action; de bonne foi, je crains bien que Curtius n'eût fait retourner son Cheval en arrière. Pour moi, je ne répons point que je me fusse tuée, si je n'eusse envisagé que mon devoir. Pourquoi me tuer? J'eusse cru que mon devoir n'étoit point blessé par la violence qu'on m'avoit faite, tout au plus, j'eusse crû le satisfaire par des larmes; mais pour se faire un grand nom, il falloit se percer le sein, & je me perçai.*

B. PLOMBERGE.

Vous dirai-je ce que j'en pense? J'aime,

meroïis autant qu'on ne fit point ces grandes actions, que de les faire par un principe aussi faux que celui de la gloire,

L U C R E C E.

Vous allez un peu trop vite. Au fond tous les devoirs se trouvent remplis, quoi qu'on ne les remplisse pas par la vue du devoir ; toutes les grandes actions qui doivent être faites par les Hommes, se trouvent faites ; enfin l'ordre que la nature a voulu établir dans l'Univers, va toujours son train ; tout ce qu'il y a à dire, c'est que, ce que la Nature n'auroit pas obtenu de notre raison, elle l'obtient de notre folie.



N 5

DIA

DIALOGUES
DES
MORTS MODERNES.

DICTIONNAIRE

DES

TERMINES MODERNES



DIALOGUE I.

S O L I M A N,
J U L I E T T E D E
G O N Z A G U E.

S O L I M A N.

AH ! pourquoi est-ce ici la première fois que je vous voi ? Pourquoi ai-je perdu toute la peine que je pris pendant ma vie à vous faire chercher ? J'eusse eu dans mon Serrail la plus belle Personne de l'Italie, & à présent je ne voi qu'une Ombre qui n'a point de traits, & qui ressemble à toutes les autres.

J U L I E T T E.

Je ne puis trop vous remercier de l'amour que vous eûtes pour moi, sur la réputation que j'avois d'être belle. Cela même redoubla beaucoup cette réputation,

tion, & je vous dois les plus agréables momens que j'aye passez. Sur tout, je me souviendrai toujours avec plaisir de la nuit, où le Pirate Barberouffe, à qui vous aviez donné ordre de m'enlever, pensa me surprendre dans Cayette, & m'obligea à sortir de la Ville dans un desordre, & avec une précipitation extrême.

S O L I M A N.

Par quelle raison preniez-vous la fuite, si vous étiez bien aise qu'on vous cherchât de ma part?

J U L I E T T E.

J'étois ravié qu'on me cherchât, & plus encore, qu'on ne me pût attraper. Rien ne me flatoit plus que de penser que je manquois au bonheur de l'heureux Soliman, & qu'on me trouvoit à dire dans le Serrail, dans un Lieu si rempli de belles Personnes; mais je n'en voulois pas davantage. Le Serrail n'est agréable que pour celles qui y sont souhaitées, & non pas pour celles qu'on y enferme.

S O L I M A N.

Je voi bien ce qui vous faisoit peur; ce grand nombre de Rivaies ne vous eût point accommodée. Peut-être aussi craigniez-

griez-vous que parmi tant de Femmes aimables, il n'y en eût beaucoup qui ne fissent que servir d'ornement au Serrail.

JULIETTE

Vous me donnez-là de jolis sentimens.

SOLIMAN.

Qu'est-ce que le Serrail avoit donc de si terrible?

JULIETTE.

J'y eusse été blessée au dernier point de la vanité de vous autres Sultans, qui pour faire montre de vôtre grandeur, y enfermez je ne sçai combien de belles Personnes, dont la plûpart vous sont inutiles, & ne laissent pas d'être perduës pour le reste de la terre. D'ailleurs, croyez-vous que l'on s'accommode d'un Amant dont les déclarations d'amour sont des ordres indispensables, & qui ne soupire que sur le ton d'une autorité absoluë? Non, je n'étois point propre pour le Serrail, il n'étoit point besoin que vous me fissiez chercher, je n'eusse jamais fait vôtre bonheur.

SOLIMAN.

Comment en êtes-vous si sûre?

JULIETTE.

C'est que je sçai que vous n'eussiez pas fait le mien.

So-

S O L I M A N.

Je n'entens pas bien la conséquence. Qu'importe que j'eusse fait vôtre bonheur, ou non?

J U L I E T T E.

Quoi? vous concevez qu'on puisse être heureux en amour, par une Personne que l'on ne rend pas heureuse? qu'il y ait, pour ainsi dire, des plaisirs solitaires, & qui n'ayent pas besoin de se communiquer, & qu'on en jouisse quand on ne les donne pas? Ah! ces sentimens font horreur à des cœurs bien faits.

S O L I M A N.

Je suis Turc, & il me seroit pardonnable de n'avoir pas toute la délicatesse possible. Cependant il me semble que je n'ai pas tant de tort. Ne venez-vous pas de condamner bien fortement la vanité?

J U L I E T T E.

Oui.

S O L I M A N.

Et n'est-ce pas un mouvement de vanité, que de vouloir faire le bonheur des autres? N'est-ce pas une fierté insupportable, de ne consentir que vous me rendiez heureux, qu'à condition que je
vous

vous rendrai heureuse aussi? Un Sultan est plus modeste; il recoit du plaisir de beaucoup de Femmes très-aimables, à qui il ne se pique point d'en donner. Ne riez point de ce raisonnement; il est plus solide qu'il ne vous paroît. Songez-y, étudiez le cœur humain, & vous trouverez que cette délicatesse que vous estimez tant, n'est qu'une espece de rétribution orgueilleuse; on ne veut rien devoir.

JULIETTE.

Hé-bien donc, je conviens que la vanité est nécessaire.

SOLIMAN.

Vous la blâmiez tant tout à l'heure.

JULIETTE.

Oui, celle dont je parlois, mais j'approuve fort celle-ci. Avez-vous de la peine à concevoir que les bonnes qualitez d'une Homme tiennent à d'autres qui sont mauvaises, & qu'il seroit dangereux de le guérir de ses défauts?

SOLIMAN.

Mais on ne sçait à quoi s'en tenir. Que faut-il donc penser de la vanité?

JULIETTE.

A un certain point, c'est vice; un peu en deça, c'est vertu.

O

DIA-



DIALOGUE II.

PARACELSE,

MOLIERE.

MOLIERE.

N'Y eût-il que vôtre nom, je serois charmé de vous, Paracelse. On croioit que vous seriez quelque Grec, ou quelque Latin, & on ne s'aviseroit jamais de penser que Paracelse étoit un Philosophe Suisse.

PARACELSE.

J'ai rendu ce nom aussi illustre, qu'il est beau. Mes Ouvrages sont d'un grand secours à tous ceux qui veulent entrer dans les secrets de la Nature, & sur tout à ceux qui s'élevent jusqu'à la connoissance des Génies, & des Habitans Elementaires.

MOLIERE.

Je conçois aisément que ce sont-là les
vrayes

véraes Sciences. Connoître les Hommes que l'on voit tous les jours, ce n'est rien, il n'y a personne qui ne le put faire; mais connoître les Génies que l'on ne voit point, c'est tout autre chose.

P A R A C E L S E.

Sans doute. J'ai enseigné fort exactement quelle est leur nature, quels sont leurs emplois, leurs inclinations, leurs différens ordres, quel pouvoir ils ont dans l'Univers.

M O L I E R E.

Que vous étiez heureux d'avoir toutes ces lumières! Car à plus forte raison vous saviez parfaitement tout ce qui regarde l'Homme, & cependant beaucoup de Personnes n'ont pû seulement aller jusque-là.

P A R A C E L S E.

Oh! il n'y a si petit Philosophe qui n'y soit parvenu.

M O L I E R E.

Je le croi. Vous n'aviez donc plus rien qui vous embarrassât sur la nature de l'ame humaine, sur ses fonctions, & sur son union avec le corps.

P A R A C E L S E.

Franchement, il ne se peut pas qu'il ne

O 2

reste

reste toujours quelques difficultez sur ces matieres, mais enfin on en sçait autant que la Philosophie en peut apprendre.

M O L I E R E.

Et vous n'en sçaviez pas davantage ?

P A R A C E L S E.

Non. N'est-ce pas bien assez ?

M O L I E R E.

Assez. Ce n'est rien du tout. Et vous sautiez ainsi par-dessus les Hommes que vous ne connoissiez pas, pour aller aux Génies ?

P A R A C E L S E.

Les Génies ont quelque chose qui pique bien plus la curiosité naturelle.

M O L I E R E.

Oui ; mais il n'est pardonnable de songer à eux, qu'après qu'on n'a plus rien à connoître dans les Hommes. On diroit que l'esprit humain a tout épuisé, quand on voit qu'il se forme des objets de sciences, qui n'ont peut-être aucune réalité, & dont il s'embarasse à plaisir ; cependant il est sûr que des objets très-réels lui donneroient, s'il vouloit, assez d'occupation.

P A R A C E L S E.

L'esprit néglige naturellement les Scien-

ces trop simples, & court après celles qui sont mystérieuses. Il n'y a que celles-là sur lesquelles il puisse exercer toute son activité.

M O L I E R E.

Tant-pis pour l'esprit ; ce que vous dites est tout à-fait à sa honte. La vérité se présente à lui ; mais parce qu'elle est simple, il ne la reconnoît point, & il prend des misteres ridicules pour elle, seulement parce que ce sont des misteres. Je suis persuadé que si la plûpart des Gens voyoient l'ordre de l'Univers tel qu'il est, comme ils n'y remarqueroient ni vertu des nombres, ni proprietez des Planetes, ni fatalitez attachées à de certains tems, ou à de certaines révolutions, ils ne pourroient pas s'empêcher de dire sur cet ordre admirable : *Quoi, n'est-ce que cela ?*

P A R A C E L S E.

Vous traitez de ridicules des misteres où vous n'avez scû pénétrer, & qui en effet sont réservés aux grands Hommes.

M O L I E R E.

J'estime bien plus ceux qui ne comprennent point ces misteres-là, que ceux qui les comprennent ; mais malheureu-

sement la Nature n'a pas fait tout le monde capable de n'y rien entendre.

P A R A C E L S E.

Mais vous qui décidez avec tant d'autorité, quel métier avez-vous donc fait pendant votre vie?

M O L I E R E.

Un métier bien différent du vôtre. Vous avez étudié les vertus des Génies; & moi, j'ai étudié les sottises des Hommes.

P A R A C E L S E.

Voilà une belle étude. Ne fait-on pas bien que les Hommes sont sujets à faire assez de sottises?

M O L I E R E.

On le fait en gros, & confusément; mais il en faut venir aux détails, & alors on est surpris de l'étendue de cette science.

P A R A C E L S E.

Et à la fin quel usage en faisiez-vous?

M O L I E R E.

J'assemblois dans un certain Lieu le plus grand nombre de Gens que je pouvois, & là, je leur faisois voir qu'ils étoient tous des fots.

P A R A C E L S E.

Il falloit de terribles discours pour leur

leur persuader une pareille vérité.

M O L I E R E.

Rien n'est plus facile. On leur prouve leurs sottises, sans employer de grands tours d'éloquence, ni des raisonnemens bien méditez. Ce qu'ils font est si ridicule, qu'il ne faut qu'en faire autant devant eux, & vous les voyez aussi-tôt crever de rire.

P A R A C E L S E.

Je vous entens, vous étiez Comédien. Pour moi, je ne conçois pas le plaisir qu'on prend à la Comédie. On y va rire des mœurs qu'elle représente; & que ne rit-on des mœurs mêmes?

M O L I E R E.

Pour rire des choses du monde, il faut en quelque façon en être dehors, & la Comédie vous en tire. Elle vous donne tout en Spectacle, comme si vous n'y aviez point de part.

P A R A C E L S E.

Mais on rentre aussi-tôt dans ce tout, dont on s'étoit moqué, & on recommence à en faire partie.

M O L I E R E.

N'en doutez pas. L'autre jour en me divertissant, je fis ici une Fable sur ce

O 4

sujet.

fujet. Un jeune Oïson voloit , avec la mauvaise grace qu'ont tous ceux de son espece quand ils volent , & pendant ce vol d'un moment , qui ne l'élevoit qu'à un pié de terre , il insultoit au reste de la basse-cour. *Malheureux Animaux* , disoit-il , *je vous voi au dessous de moi , & vous ne savez pas fendre ainsi les airs !* La moquerie fut courte ; l'Oïson retomba dans le même tems.

P A R A C E L S E.

A quoi donc servent les réflexions que la Comédie fait faire , puis qu'elles ressemblent au vol de cette Oïson , qu'au même instant on retombe dans les sottises communes ?

M O L I E R E.

C'est beaucoup que de s'être moqué de soi ; la Nature nous y a donné une merveilleuse facilité , pour nous empêcher d'être la dupe de nous-mêmes. Combien de fois arrive-t-il que dans le tems qu'une partie de nous fait quelque chose avec ardeur & avec empressement , une autre partie s'en moque ; & s'il en étoit besoin même , on trouveroit encore une troisième partie qui se moqueroit des deux premières ensemble. Ne diroit-on pas que

que l'Homme soit fait de pieces rapportées ?

P A R A C E L S E.

Je ne voi pas qu'il y ait matiere sur tout cela d'exercer beaucoup son esprit. Quelques legeres réflexions, quelques plaifanteries, souvent mal fondées, ne méritent pas une grande estime, mais quels efforts de méditation ne faut-il pas faire pour traiter des sujets plus relevez ?

M O L I E R E.

Vous revenez à vos Génies, & moi je ne connois que mes Sots. Cependant, qu'oi que je n'aye jamais travaillé que sur ces sujets si exposez aux yeux de tout le monde, je puis vous prédire que mes Comédies vivront plus que vos sublimes Ouvrages. Tout est sujet aux changemens de la mode; les productions de l'esprit ne sont pas au dessus de la destinée des Habits. J'ai vû je ne sai combien de Livres, & de genres d'écrire, enterrez avec leurs Auteurs, ainsi que chez de certains Peuples on enterre avec les Morts, les choses qui leur ont été les plus précieuses pendant leur vie. Je connois parfaitement qu'elles peuvent être les révolutions de l'Empire des Let-

tres, & avec tout cela, je garantis la durée de mes Piéccs. J'en fai bien la raison : Qui veut peindre pour l'immortalité, doit peindre des Sots.



D I A L O G U E III.

M A R I E S T U A R T ,
D A V I D R I C C I O . ●

D. R I C C I O .

NOn, je ne me consoleraï jamais de ma mort.

M. S T Ü A R T .

Il me semble cependant qu'elle fut assez belle pour un Musicien. Il falut que les principaux Seigneurs de la Cour d'Écosse, & le Roi mon Mari lui-même, conspirassent contre toi, & l'on n'a jamais pris plus de mesures, ni fait plus de façon pour faire mourir aucun Prince.

D.

D. R I C C I O.

Une mort si magnifique n'étoit point faite pour un misérable Jouëur de Lut, que la pauvreté avoit envoyé d'Italie en Ecosse. Il eût mieux valu que vous m'eussiez laissé passer doucement mes jours dans vôtre Musique, que de m'élever à un rang de Ministre d'Etat, qui a sans doute abrégé ma vie.

M. S T Ü A R T.

Je n'eusse jamais crû te trouver si peu sensible aux graces que je t'ai faites. Etoit-ce une légère distinction, que de te recevoir tous les jours seul à ma table? Croi-moi, Riccio, une faveur de cette nature, ne faisoit point de tort à ta réputation.

D. R I C C I O.

Elle ne me fit point d'autre tort, sinon qu'il falut mourir, pour l'avoir reçue trop souvent. Hélas! je dînois tête à tête avec vous comme à l'ordinaire, lors que je vis entrer le Roi, accompagné de celui qui avoit été choisi pour être un de mes Meurtriers, parce que c'étoit le plus affreux Ecossois qui eut jamais été, & qu'une longue fièvre quartre dont il relevoit, l'avoit encore rendu plus effroyable. Je ne sçai s'il me donna quel-

quelques coups; mais autant qu'il m'en souvient, je mourus de la seule frayeur que sa vue me fit.

M. S T Ü A R T.

J'ai rendu tant d'honneur à ta mémoire, que je t'ai fait mettre dans le Tombeau des Rois d'Ecosse.

D. R I C C I O.

Je suis dans le Tombeau des Rois d'Ecosse?

M. S T Ü A R T.

Il n'est rien de plus vrai.

D. R I C C I O.

J'ai si peu senti le bien que cela m'a fait, que vous m'en apprenez maintenant la première nouvelle. O! mon Lut, faut-il que je t'aye quitté pour m'amuser à gouverner un Royaume!

M. S T Ü A R T.

Tu te plains! Songe que ma mort à été mille fois plus malheureuse que la tienne.

D. R I C C I O.

Oh! vous étiez née dans une condition sujette à de grands revers, mais moi, j'étois né pour mourir dans mon Lit. La Nature m'avoit mis dans la meilleure situation du monde; point de Bien, beaucoup

coup d'obscurité, un peu de voix seulement, & de génie pour jouer du Lut.

M. S T Ü A R T.

Ton Lut te tient toujours au cœur. Hé-bien, tu as eu un méchant moment; mais combien as-tu eu auparavant de journées agréables? Qu'eusses-tu fait, si tu n'eusses jamais été que Musicien? Tu te serois bien ennuyé dans une forme si médiocre.

D. R I C C I O.

J'eusse cherché mon bonheur dans moi-même.

M. S T Ü A R T.

Va, tu es un fou. Tu t'es gâté depuis ta mort, par des réflexions oisives, ou par le commerce que tu as eu avec les Philosophes qui sont ici. C'est bien aux Hommes à avoir leur bonheur dans eux-mêmes.

D. R I C C I O.

Il ne leur manque que d'en être persuadés. Un Poète de mon País a décrit un Château enchanté, où des Amans & des Amantes se cherchent sans cesse avec beaucoup d'empressement & d'inquiétude, se rencontrent à chaque moment, & ne se reconnoissent jamais. Il

y

Il y a un charme de la même nature sur le bonheur des Hommes ; il est dans leurs propres pensées, mais ils n'en savent rien ; il se présente mille fois à eux, & ils le vont chercher bien loin.

M. S T Ü A R T.

Laisse-là le jargon, & les chimères des Philosophes. Lors que rien ne contribue à nous rendre heureux, sommes-nous d'humeur à prendre la peine de l'être par nôtre raison ?

D. R I C C I O.

Le bonheur mériterait pourtant bien qu'on prit cette peine-là.

M. S T Ü A R T.

On la prendrait inutilement, il ne sauroit s'accorder avec elle ; on cesse d'être heureux si-tôt que l'on sent l'effort que l'on fait pour l'être. Si quelqu'un sentoit les parties de son corps travailler pour s'entretenir dans une bonne disposition, croiriez-vous qu'il se portât bien ? Moi, je tiendrais qu'il seroit malade. Le bonheur est comme la santé ; il faut qu'il soit dans les Hommes, sans qu'ils l'y mettent ; & s'il y a un bonheur que la raison produise, il ressemble à ces fantes qui ne se soutiennent qu'à force de reme-

remedes, & qui sont toujours très-foibles, & très-incertaines.



DIALOGUE IV.

LE TROISIEME

FAUX DEMETRIE, DESCARTES.

DESCARTES.

JE dois connoître les Pais du Nort, presque aussi bien que vous. J'ai passé une bonne partie de ma vie à philosopher en Hollande, & enfin j'ai été mourir en Suède, Philosophe plus que jamais.

LE FAUX DEMETRIUS.

Je voi par le Plan que vous me faites de vôtre vie, qu'elle a été bien douce, elle n'a été occupée que par la Philosophie; il s'en faut bien que je n'aye vécu si tranquillement.

DES-

DESCARTES.

C'a été vôtre faute. De quoi vous aviez-vous de vouloir vous faire Grand Duc de Moscovie, & de vous servir dans ce dessein des moyens dont vous vous servîtes ? Vous entreprîtes de vous faire passer pour le Prince Démétrius ; à qui le Trône appartenoit, & vous aviez déjà devant les yeux l'exemple de deux Faux Démétrius, qui ayant pris ce nom l'un après l'autre, avoient été reconnus pour ce qu'ils étoient, & avoient péri malheureusement. Vous deviez bien vous donner la peine d'imaginer quelque tromperie plus nouvelle ; il n'y avoit pas d'apparence que celle-là, qui étoit déjà usée, dût réussir.

LE FAUX DEMETRIUS.

Entre-nous, les Moscovites ne sont pas des Peuples bien raffinez. C'est leur folie que de prétendre ressembler aux anciens Grecs, mais Dieu fait sur quoi cela est fondé.

DESCARTES.

Encore n'étoient-ils pas si fots, qu'ils pussent se laisser duper par trois Faux Démétrius de suite. Je suis assuré, que, quand vous commençâtes à vouloir passer

ser pour Prince, ils disoient presque tous, d'un air de dédain, *Quoi, est-il encore question de voir des Demétrius?*

LE FAUX DEMETRIUS.

Je ne laissai pourtant pas de me faire un parti considérable. Le nom de Demétrius étoit aimé, on couroit toujours après ce nom. Vous savez ce que c'est que le Peuple.

DESCARTES.

Et le mauvais succès qu'avoient eu les deux autres Demétrius, ne vous faisoit-il point de peur?

LE FAUX DEMETRIUS.

Au contraire; il m'encourageoit. Ne devoit-on pas croire qu'il falloit être le vrai Demétrius, pour oser paroître après ce qui étoit arrivé aux deux autres? C'étoit encore assez de hardiesse, quelque vrai Demétrius qu'on fût.

DESCARTES.

Mais quand vous eussiez été le premier qui eussiez pris ce nom, comment aviez-vous le front de le prendre, sans être assuré de le pouvoir soutenir par des preuves très-vrai-semblables?

LE FAUX DEMETRIUS.

Mais vous, qui me faites tant de ques-
P tions,

tions, & qui êtes si difficile à contenter, comment osiez-vous vous ériger en Chef d'une Philosophie nouvelle, où toutes les veritez, inconnuës jusqu'alors, devoient être renfermées?

D E S C A R T E S.

J'avois trouvé beaucoup de choses assez apparentes, pour me pouvoir flater qu'elles étoient vraies, & assez nouvelles, pour pouvoir faire une Secte à part.

LE FAUX DEMETRIUS.

Et n'étiez-vous point effrayé par l'exemple de tant de Philosophes, qui, avec des opinions aussi-bien fondées que les vôtres, n'avoient pas laissé d'être reconnus à la fin pour de mauvais Philosophes? On vous en nommeroit un nombre prodigieux, & vous ne me sçauriez nommer que deux Faux Demétrius, qui avoient été avant moi. Je n'étois que le troisiéme dans mon espece, qui eût entrepris de tromper les Moscovites; mais vous n'étiez pas le milliéme dans la vôtre, qui eussiez entrepris d'en faire accroire à tous les Hommes.

D E S C A R T E S.

Vous sçaviez bien que vous n'étiez pas le Prince Demétrius; mais moi, j'en'ai pu.

publié que ce que j'ai crû vrai, & je ne l'ai pas crû sans apparence. Je ne suis revenu de ma Philosophie, que depuis que je suis ici.

LE FAUX DEMETRIUS.

Il n'importe, votre bonne-foi n'empêchoit pas que vous n'eussiez besoin de hardiesse pour assurer si hautement que vous aviez enfin découvert la vérité. On a déjà été trompé par tant d'autres qui l'assuroient aussi, que, quand il se présente de nouveaux Philosophes, je m'étonne que tout le monde ne dise d'une voix; *Quoi, est-il encore question de Philosophes, & de Philosophie?*

DESCARTES.

On a quelque raison d'être toujours trompé par les promesses des Philosophes. Il se découvre de tems en tems quelques petites vérités peu importantes, mais qui amusent. Pour ce qui regarde le fond de la Philosophie, j'avoüe que cela n'avance guère. Je croi aussi que l'on trouve quelquefois la vérité sur des Articles considérables, mais le malheur est qu'on ne sçait pas qu'on l'ait trouvée; car la Philosophie (je croi qu'un Mort peut dire tout ce qu'il veut) ressemble à un certain

tain Jeu à quoi jouient les Enfans , où l'un d'entre eux qui a les yeux bandez, court après les autres. S'il en attrape quelqu'un, il est obligé de le nommer ; s'il ne le nomme pas, il faut qu'il lâche sa prise, & recommence à courir. Il en va de même de la verité ; il n'est pas que nous autres Philosophes, quoi que nous ayons les yeux bien bandez, nous ne l'attrapions quelquefois ; mais quoi ? Nous ne lui pouvons pas soutenir que c'est elle que nous avons attrapée, & de ce moment-là elle nous échape.

LE FAUX DEMETRIUS.

Il n'est que trop visible qu'elle n'est point faite pour nous. Aussi vous verrez qu'à la fin on ne songera plus à la trouver ; on perdra courage, & on fera bien.

DESCARTES.

Je vous garantis que vôtre prédiction n'est pas bonne. Les Hommes ont un courage incroyable pour les choses dont ils sont une fois entêtez. Chacun croit que ce qui a été refusé à tous les autres, lui est réservé. Dans vingt-quatre mille ans, il viendra des Philosophes, qui se vanteront de détruire toutes les erreurs, qui auront regné pendant trente mille, & il

il y aura des Gens qui croiront qu'en effet on ne fera alors que commencer à ouvrir les yeux.

LE FAUX DEMETRIUS.

Quoi, c'étoit hazarder infiniment, que de vouloir tromper les Moscovites pour la troisième fois, & à vouloir tromper tous les Hommes pour la trente millième; il n'y aura rien à hazarder? Ils sont donc encore plus dupes que les Moscovites.

DESCARTES.

Oui sur le chapitre de la vérité. Ils en sont plus amoureux que les Moscovites ne l'étoient du nom de Démétrius.

LE FAUX DEMETRIUS.

Si j'avois à recommencer, je ne voudrois point être Faux. Demétrius; j'erois Philosophe; mais si on venoit à se dégoûter de la Philosophie, & à desespérer de pouvoir découvrir la vérité, Car je craindrois toujours cela.

DESCARTES.

Vous aviez bien plus de sujet de craindre, quand vous étiez Prince. Croyez que les Hommes ne se décourageront point; cela ne leur arrivera jamais. Puis que les Modernes ne découvrent pas la

verité plus que les Anciens, il est bien juste qu'ils ayent au moins autant d'espérance de la découvrir. Cette espérance est toujours agréable, quoi que vaine. Si la verité n'est due ni aux uns, ni aux autres, du moins le plaisir de la même erreur leur est dû.



DIALOGUE V.
LA DUCHESSE DE
VALENTINOIS,
ANNE DE BOULEN,

A. DE BOULEN.

J'Admire vôtre bonheur. Il semble que St. Valier vôtre Pere ne commette un crime que pour faire vôtre fortune. Il est condamné à perdre la tête, vous allez demander sa grace au Roi; être jolie, & demander des graces à un jeune Prince, c'est s'engager à en faire, & aussi-tôt vous voilà Maîtreſſe de François I.

LA

LA DUCHESSE.

Le plus grand bonheur que j'aye en cela, c'est d'avoir été amenée à la galanterie, par l'obligation où est une Fille, de sauver la vie à son Pere. Le penchant que j'y avois, pouvoit aisément être caché sous un pretexte si honnête & si favorable.

A. DE BOULEN.

Mais vôtre goût se déclara bien-tôt par les suites, car vos galanteries durèrent plus long-tems que le péril de vôtre Pere.

LA DUCHESSE.

Il n'importe. En fait d'amour, toute l'importance est dans les commencemens. Le monde fait bien que qui fait un pas, en fera davantage; il ne s'agit que de bien faire ce premier pas. Je me flate que ma conduite n'a pas mal répondu à l'occasion que la Fortune m'offrit, & que je ne passerai pas dans l'Histoire, pour n'avoir été que médiocrement habile. On a admiré que le Connétable de Montmorenci eût été le Ministre & le Favori de trois Rois; mais j'ai été la Maîtresse de deux, & je prétens que c'est davantage.

A. DE BOULEN.

Je n'ai garde de disconvénir de vôtre habi-

habileté, mais je croi que la mienne l'a surpassée. Vous vous êtes fait aimer long tems, mais je me suis fait épouser. Un Roi vous rend des soins, tant qu'il a le cœur touché; cela ne lui coûte rien. S'il vous fait Reine, ce n'est qu'à l'extrémité, & quand il n'a plus d'espérance.

LA DUCHESSE.

Mais la passion d'Amant a toujours besoin d'être entretenüe; & un Mariage qui est une fois fait, donne plus de peine. Il est aisé d'irriter l'Amour, quand on ne le satisfait pas; & fort mal-aisé de ne pas l'éteindre, quand on le satisfait. Enfin vous n'aviez qu'à refuser toujours avec la même sévérité, & il faloit que j'accordasse toujours avec de nouveaux agrémens.

A. DE BOULEN.

Puis que vous me pressez si fort par vos raisons, il faut que j'ajoute à ce que j'ai dit, que, si je me suis fait épouser, ce n'est pas pour avoir eu beaucoup de vertu.

LA DUCHESSE.

Et moi, si je me suis fait aimer très-constamment, ce n'est pas pour avoir eu beaucoup de fidélité.

A.

A. DE BOULEN.

Je vous dirai donc encore, que je n'avois ni vertu, ni réputation de vertu.

LA DUCHESSE.

Je l'avois ainsi compris, car j'eusse compté la réputation pour la vertu même.

A. DE BOULEN.

Il me semble que vous ne devez pas mettre au nombre de vos avantages, des infidélitez que vous fites à vôtre Amant, & qui, selon toutes les apparences, furent secretes. Elles ne peuvent servir à relever vôtre gloire. Mais quand je commençai à être aimée du Roi d'Angleterre, le Public, qui étoit instruit de mes aventures, ne me garda point le secret, & cependant je triomphai de la Renommée.

LA DUCHESSE, !

Je vous prouverois peut-être, si je voulois, que j'ai été infidelle à Henri II. avec assez peu de mystere, pour m'en pouvoir faire honneur; mais je ne veux pas m'arrêter sur ce point-là. Le manque de fidelité se peut, ou cacher, ou reparer; mais comment cacher, comment reparer le manque de jeunesse? J'en suis pourtant venue à bout. J'étois Coquette,

P 5

&

& je me faisois adorer ; ce n'est rien, mais j'étois âgée. Vous, vous étiez jeune, & vous vous laissâtes couper la tête. Toute Grand'Mere que j'étois, je suis assurée que j'aurois eu assez d'adresse, pour empêcher qu'on ne me la coupât.

A. D E B O U L E N.

J'avouë que c'est-là la tâche de ma vie, n'en parlons point. Je ne puis me rendre sur votre âge même, qui est votre fort. Il étoit assurément moins difficile à déguiser, que la conduite que j'avois eue. Je devois avoir bien troublé la raison de celui qui se resolvoit à me prendre pour sa Femme ; mais il suffisoit que vous eussiez prévenu en votre faveur, & accoutumé peu à peu aux changemens de votre beauté, les yeux de celui qui vous trouvoit toujours belle.

L A D U C H E S S E.

Vous ne connoissez pas bien les Hommes. Quand on paroît aimable à leurs yeux, on paroît à leur esprit tout ce qu'on veut, vertueuse même, quoi qu'on ne soit rien moins ; la difficulté n'est que de paroître aimable à leurs yeux, aussi long-tems qu'on voudroit.

A.

A. DE BOULEN.

Vous m'avez convaincuë; je vous cède; mais du moins que je sçache de vous par quel secret vous réparâtes vôtre âge. Je suis morte; & vous pouvez me l'apprendre, sans craindre que j'en profite.

LA DUCHESSE.

De bonne-foi, je ne le fais pas moi-même. On fait presque toujours les grandes choses, sans savoir comment on les fait, & on est tout surpris qu'on les a faites. Demandez à César comment il se rendit le maître du monde, peut-être ne vous répondra-t-il pas aisément.

A. DE BOULEN.

La comparaison est glorieuse.

LA DUCHESSE.

Elle est juste. Pour être aimée à mon âge, j'ai eu besoin d'une fortune pareille à celle de César. Ce qu'il y a de plus heureux, c'est qu'aux Gens qui ont exécuté d'aussi grandes choses que lui & moi, on ne manque point de leur attribuer, après coup, des desseins & des secrets infailibles, & de leur faire beaucoup plus d'honneur qu'ils ne méritoient.

DIA-



DIALOGUE VI.
 FERNAND CORTEZ,
 MONTEZUME.

F. C O R T E Z.

AVoüiez la verité. Vous étiez bien grof-
 siers , vous autres Américains, quand
 vous preniez les Espagnols pour des
 Hommes descendus de la sphère du feu,
 parce qu'ils avoient du Canon, & quand
 leurs Navires vous paroissoient de grands
 Oiseaux qui voloient sur la Mer.

M O N T E Z U M E.

J'en tombe d'accord. Mais je veux
 vous demander si c'étoit un Peuple poli
 que les Athéniens.

F. C O R T E Z.

Comment? Ce sont eux qui ont en-
 seigné la politesse au reste des Hommes.

M O N T E Z U M E.

Et que dites-vous de la maniere dont
 se

se servit le tyran Pisistrate, pour rentrer dans la Citadelle d'Athènes, d'où il avoit été chassé? N'habilla-t-il pas une Femme en Minerve? (car on dit que Minerve étoit la Déesse qui protégeoit Athènes.) Ne monta-t-il pas sur un Chariot avec cette Déesse de sa façon, qui traversa toute la Ville avec lui, en le tenant par la main, & en criant aux Athéniens; *Voici Pisistrate que je vous amene, & que je vous ordonne de recevoir; & ce Peuple si habile & si spirituel, ne se soumit-il pas à ce Tyran, pour plaire à Minerve, qui s'en étoit expliquée de sa propre bouche?*

F. C O R T E Z.

Qui vous en a tant appris sur le chapitre des Athéniens?

M O N T E Z U M E.

Depuis que je suis ici, je me suis mis à étudier l'Histoire, par les conversations que j'ai eues avec diferens Morts. Mais enfin, vous conviendrez que les Athéniens étoient un peu plus dupes que nous. Nous n'avions jamais vû de Navires, ni de Canons; & quand Pisistrate entreprit de les réduire sous son obéissance, par le moyen de la Déesse, il leur marqua assurément moins d'estime que vous ne
nous.

nous en marquâtes en nous subjuguant avec vôtre Artillerie.

F. C O R T E Z.

Il n'y a point de Peuple qui ne puisse donner une fois dans un panneau grossier. On est surpris ; la multitude entraîne les Gens de bon-sens. Que vous dirai-je ? Il se joint encore à cela des circonstances qu'on ne peut pas deviner, & qu'on ne remarqueroit peut-être pas, quand on les verroit.

M O N T E Z U M E.

Mais a-ce été par surprise que les Grecs ont crû dans tous les tems, que la science de l'avenir étoit contenuë dans un trou souterrain, d'où elle sortoit en exhalaisons ? Et par quel artifice leur avoit-on persuadé, que, quand la Lune étoit éclipsée, ils pouvoient la faire revenir de son évanouissement, par un bruit effroyable ? & pourquoi n'y avoit-il qu'un petit nombre de Gens qui osassent se dire à l'oreille, qu'elle étoit obscurcie par l'ombre de la terre ? Je ne dis rien des Romains, & de ces Dieux qu'ils prioient à manger dans leurs jours de réjouissances, & de ces Poulets sacrez, dont l'appétit décidoit de tout dans la Capitale du Mon-

Monde. Enfin vous ne sauriez me reprocher une sottise de nos Peuples d'Amérique, que je ne vous en fournisse une plus grande de vos Contrées, & même je m'engage à ne vous mettre en ligne de compte que des sottises Grèques, ou Romaines.

F. C O R T E Z.

Avec ces sottises-là cependant, les Grecs & les Romains ont inventé tous les Arts & toutes les Sciences, dont vous n'aviez pas la moindre idée.

M O N T E Z U M E.

Nous étions bienheureux d'ignorer qu'il y eut des Sciences au monde; nous n'eussions peut-être pas eu assez de raison pour nous empêcher d'être sçavans. On n'est pas toujours capable de suivre l'exemple de ces Grecs, qui apportèrent tant de soins à se préserver de la contagion des Sciences de leurs Voisins. Pour les Arts, l'Amérique avoit trouvé des moyens de s'en passer, plus admirables peut-être que les Arts même de l'Europe. Il est aisé de faire des Histoires, quand on sçait écrire; mais nous ne sçavons point écrire, & nous faisons des Histoires. On peut faire des Ponts, quand on fait

fait bâtir dans l'eau; mais la difficulté est de n'y savoir point bâtir, & de faire des Ponts. Vous devez vous souvenir que les Espagnols ont trouvé dans nos terres des Enigmes où ils n'ont rien entendu; je veux dire, par exemple, des Pierres prodigieuses, qu'ils ne concevoient pas qu'on eut pû élever sans machines, aussi haut qu'elles étoient élevées. Que dites-vous à tout cela? Il me semble que jusqu'à présent vous ne m'avez pas trop bien prouvé les avantages de l'Europe sur l'Amérique.

F. C O R T E Z.

Ils sont assez prouvez par tout ce qui peut distinguer les Peuples polis d'avec les Peuples barbares. La civilité règne parmi nous; la force & la violence ni ont point de lieu; toutes les Puissances y sont modérées par la justice, toutes les guerres y sont fondées sur des causes légitimes; & mêmes voyez à quel point nous sommes scrupuleux: Nous n'allâmes porter la guerre dans vôtre Pais qu'après que nous eumes examiné fort rigoureusement s'il nous appartenoit, & décidé cette question pour nous.

MON-

M O N T E Z U M E.

Sans doute, c'étoit traiter des Barbares avec plus d'égard qu'ils ne méritoient; mais je croi que vous êtes civils & justes les uns avec les autres, comme vous étiez scrupuleux avec nous. Qui ôteroit à l'Europe ses formalitez, la rendroit bien semblable à l'Amérique. La civilité mesure vous vos pas, dicte toutes vos paroles, embarrasse vous vos discours, & gêne toutes vos actions; mais elle ne va point jusqu'à vos sentimens; & toute la justice qui devroit se trouver dans vos deffens, ne se trouve que dans vos pre-
textes.

R. C O R T E Z.

Je ne vous garantis point les cœurs. On ne voit les Hommes que par dehors. Un Héritier qui perd un Parent, & gagne beaucoup de bien, prend un Habit noir. Est-il bien affligé? Non, apparemment. Cependant s'il ne le prenoit pas, il blefferoit la raison.

M O N T E Z U M E.

J'entens ce que vous voulez dite. Ce n'est pas la raison qui gouverne parmi vous; mais du moins elle fait sa protestation que les choses devroient aller au-

tre-

Q

tre-

trement qu'elles ne vont; que les Héritiers, par exemple, devroient regretter leurs Parens; ils reçoivent cette protestation, & pour luy en donner Acte, ils prennent un Habit noir. Vos formalitez ne servent qu'à marquer un droit qu'elle a, & que vous ne lui laissez pas exercer; & vous ne faites pas, mais vous représentez ce que vous devriez faire.

F. C O R T E Z.

N'est-ce pas beaucoup? La raison a si peu de pouvoir chez vous, qu'elle ne peut seulement rien mettre dans vos actions, qui vous avertisse de ce qui y devroit être.

M O N T E Z U M E.

Mais vous vous souvenez d'elle aussi inutilement, que de certains Grecs, dont on m'a parlé ici, se souvenoient de leur origine. Ils s'étoient établis dans la Toscane, País barbare selon eux, & peu-à-peu ils en avoient si bien pris les coutumes, qu'ils avoient oublié les leurs. Ils sentoient pourtant je ne sçai quel déplaisir d'être devenus Barbares; & tous les ans, à certain jour, ils s'assembloient. Ils lisoient en Grec leurs anciennes Loix, qu'ils ne suivoient plus, & qu'à peine

en-

entendoient-ils encore ; ils pleuroient, & puis se séparoient. Au sortir de-là , ils reprenoient gayement la maniere de vivre du Pais. Il étoit question chez eux des Loix Gréques, comme chez vous de la raison. Ils sçavoient que ces Loix étoient au monde, ils en faisoient mention, mais legerément, & sans fruit. Encore les regrettoient-ils en quelque sorte ; mais pour la raison que vous avez abandonnée, vous ne la regrettez point du tout. Vous avez pris l'habitude de la connoître, & de la mépriser.

F. C O R T E Z.

Du moins, quand on la connoît mieux, on est bien plus en état de la suivre.

M O N T E Z U M E.

Ce n'est donc que par cet endroit que nous vous cedons. Ah ! que n'avions-nous des Vaisseaux pour aller découvrir vos Terres, & que ne nous avisions-nous de décider qu'elles nous appartenoient ! Nous eussions eu autant de droit de les conquérir, que vous en eutes de conquérir les nôtres.

JUGEMENT
D E
PLUTON,
SUR LES DEUX PARTIES
DES NOUVEAUX
DIALOGUES
DES MORTS.

Q 3

THE UNIVERSITY OF CHICAGO
LIBRARY
540 EAST 57TH STREET
CHICAGO, ILL. 60637
TEL: 773-936-3000



A MONSIEUR

L. M. D. S. A.

MONSIEUR,

Tenez m'en compte, si vous voulez; sans vous je n'eusse point fait le Jugement de Pluton. Je vous ai dit bien des fois qu'il n'y avoit rien de plus inutile, ni en même tems de plus aisé, que de faire des Critiques. Critiquez tant qu'il vous plaira, faites-vous revenir quelqu'un de son premier Jugement? Personne du monde. Et puis, pourquoi feroit-on revenir les Gens? Leur premier jugement a souvent été fort bon. Pour la facilité, vous demeurerez

Q 4

d'ac.

213 E P I T R E.

d'accord, qu'on en a assez à découvrir les défauts d'autrui. Tout paresseux que je suis, je voudrois être gagé pour critiquer tous les Livres qui se font. Quoi que l'emploi paroisse assez étendu, je suis assuré qu'il me resteroit encore du tems pour ne rien faire. Aussi n'admire-t-on pas beaucoup la pénétration avec laquelle un Critique démêle ce que l'on peut condamner dans un Ouvrage. Ou bien on n'en avoit pas encore apperçû les défauts, & alors on ne convient pas avec lui qu'ils y soient; ou bien on les avoit apperçûs, & on lui ôte la gloire de sa remarque. En un mot, ou il a été prevenu par son Lecteur, ou il n'en est pas suivi. A ce compte, pourquoi ai-je fait une Critique? Est-ce pour m'opposer au succès des Dialogues des Morts? Je n'ai pas tant d'autorité auprès du Public. Est-ce pour montrer qu'il se trouve des défauts par tout? Ce ne seroit rien
de

de surprenant. Est-ce enfin pour donner à entendre que je ferois quelque chose de meilleur que ce que je critique? Moins encore cela que tout le reste. Quoi donc? Je ne sçai si on voudra bien croire que cette mauvaise Critique des Dialogues des Morts que nous lûmes en manuscrit vous & moi, cette Critique qui ne critiquoit rien, mais qui en récompense disoit des injures, nous donna l'idée d'en faire une plus sévère à l'égard de l'Ouvrage, & plus honnête à l'égard de l'Auteur, qui assurément a mérité l'estime que l'on a pour lui. Nos premières pensées nous rejoindrent, & vous voulutes que je travaillasse. Je l'ai fait. Si je l'ai fait sans succès, je serai assez payé de la peine que j'ai prise, par le plaisir de vous avoir prouvé que je suis,

M O N S I E U R,

Votre très-humble & très-obéissant Serviteur,
D. H.

Extrait d'une Lettre de l'Auteur
des Dialogues des Morts,

A SON LIBRAIRE.

JE me tiens fort honoré des diverses Critiques que vous me mandez qu'on a faites contre moi. Puis qu'on vous les offre, si vous y croyez trouver vôtre compte, imprimez-les toutes ; je ne me servirai point du droit que vous me donnez de vous en empêcher. Je n'ai point prétendu faire un Ouvrage sans défauts ; & si ces Critiques ne contiennent rien d'injurieux , cela me suffit. Pour en être sûr , faites-les voir à Mr qui vous avertira de ce qu'il en faudra faire retrancher , s'il y trouve des choses qui ne soient pas précisément contre les Dialogues des Morts.

JUGE.



JUGEMENT
 DE PLUTON,
 SUR
 LES DIALOGUES
 DES MORTS.

P R E M I E R E P A R T I E.

JAmais il n'y eut tant de desordre dans les Enfers. C'est une confusion que l'on auroit de la peine à croire. Il y avoit auparavant diférens Quartiers, où l'on mettoit ensemble tous les Morts de même condition. Ils s'y entretenoient de ce qui leur étoit convenable, ou bien ils ne disoient mot, mais depuis qu'ils ont lû les Dialogues qu'on leur fait faire, tout est renversé; les Courtisanes se sont jettées dans le Quartier des Héros, & leur ont dit cent
 fotti-

sottises, dont la gravité de ces Messieurs a été fort offensée. Les Sçavans qui faisoient la cour aux Princes, les ont traitez comme les Princes devoient traiter les Sçavans. Les rangs qui étoient reglez entre eux selon l'ordre naturel, ont été troublez, & l'on a vû Charles V. qui marchoit à la suite d'Erasmus, & qui le traitoit de Majesté. Si Pluton a affaire d'un Mort, il ne sçait plus où le prendre. L'autre jour il fit chercher Arétin par tout l'Enfer. Comme on ne le trouvoit point, on croyoit qu'il se fut évadé, & on n'avoit garde de s'imaginer qu'il étoit avec Auguste. Pluton rencontra par malheur Anacreon & Aristote qui parloient ensemble, & dans le tems qu'il les querelloient, & qu'il pouffoit l'un par les épaules dans le Quartier des Poëtes, & l'autre dans celui des Philosophes, il appercût proche de là Homere, & Esope, qui étoient sortis chacun de leur demeure pour se faire des complimens, & puis pour se dire des injures; & un peu plus loin l'Empereur Adrien, & Marguerite d'Autriche, qui étoient venus des deux bouts de l'Enfer, dans le dessein de se battre. Il vit bien qu'il

qu'il seroit difficile de remedier à ce mal, & en attendant qu'il pût remettre l'ordre dans son Empire, il voulut décharger sa mauvaise humeur sur le Livre qui avoit causé tant de trouble. Il résolut d'en faire la Critique publiquement; mais comme il n'est pas trop fin sur ces matieres, & qu'il n'a qu'un sens commun assez droit, mais peu délicat, il jugea à propos de recevoir les Accusations de tout le monde contre les Dialogues des Morts, & de former sur cela son Jugement. Il fit donc publier dans les Enfers, qu'à tel jour on jugeroit ce Livre dans son Palais, que les Morts étoient conviez de s'y trouver; mais que pour Lucien, & les trente-six Morts intéressés dans les dix-huit Dialogues, ils n'y manquassent pas absolument.

Le jour venu, l'Assemblée fut nombreuse. Pluton étoit assis sur son Trône, avec un air fort chagrin. Il bâilloit à chaque moment, parce qu'il venoit de lire ce Livre, & il se plaignoit même d'un grosse migraine, qui lui étoit venuë de ce qu'il l'avoit lû avec application. Eaque & Rhadamante étoient à ses côtés, plus renfrogez & plus sombres qu'à

qu'à l'ordinaire. Tous les Morts gardoient un profond silence, terrilors que Pluton se leva, & fit cettoble & courte Harangue.

Morts. Où diable l'auteur des Dialogues a-t-il pris que j'étois usé? Je lui ferai voir qu'il n'en est rien. Que tout l'Enfer soit témoin de ma vengeance, & que le bruit en aille jusqu'à la Boutique de Blageart.

Il n'en dit pas davantage. Auffi-tôt voilà je ne sçai combien d'Accusateurs qui commencent à parler tous à la fois. Eaque leur fit signe de se taire, & dit qu'il auroit soin de faire parler chacun en son rang; & même, pour observer un ordre plus juridique, & ne pas donner lieu de croire qu'un Livre eut été condamné sans avoir été défendu, il ordonna Lucien de représenter l'Auteur des Nouveaux Dialogues, & de répondre pour lui; mais Lucien déclara nettement qu'il ne se vouloit point charger de cela. Quoi, lui dit Eaque, vous êtes le Héros du Livre, c'est à vous qu'il est dédié, & vous ne le voudrez-pas défendre? Il faut que celui à qui s'adresse l'Epître dédicatoire, paye ou protège. Vous n'avez rien donné à votre Auteur, protégez-le donc tout au moins. Je ne suis engagé à faire
ni

ni l'un ni l'autre, répondit Lucien. Si l'Auteur avoit pû trouver un autre Héros que moi, il l'auroit pris. Il n'a choisi un Mort, que faute de Vivans. Et puis, qui vous a dit que les Epîtres dédicatoires obligassent à quelque chose? Informez vous-en à beaucoup de grands Seigneurs que je vois ici, dont le nom est à la tête d'une infinité de Livres.

Le Stoïcien Chrisippe qui étoit présent, & qui, outre qu'il est naturellement chagrin, n'a pas trop de sujet d'être des Amis de Lucien, prit la parole pour dire que Lucien avoit raison de ne pas vouloir faire le personnage d'Avocat, dans un Jugement où il eût dû paroître lui-même en qualité de Criminel; que c'étoit lui qui avoit donné le mauvais exemple de faire parler les Morts; que toutes les fautes de son Imitateur, pouvoient fort justement être mises sur son compte, & qu'on lui donnerit peut-être de la peine à lui-même, si l'on vouloit examiner ses propres Dialogues. Pluton qui étoit de mauvaise humeur contre tous les Dialogues, approuva que l'on fit le Procès à ceux même de Lucien; & Crisippe ravi d'avoir une occasion
de

de se venger, continua ainsi.

Je voi, dit-il, que Lucien se prépare à m'écouter avec un air railleur, & dédaigneux. Il est vrai qu'il a eu les Rieus pour lui en l'autre monde, mais je ne sçai s'il les aura en celui-ci. Il est du nombre de ces Plaisans, fort sujets aux répétitions, & qui n'ont qu'un même ton de plaisanterie. On lui dit dans l'Épître qu'on lui adresse, *Qu'on est bien fâché qu'on ait épuisé toutes ces belles matières de l'égalité des Morts, du regret qu'ils ont à la vie; de la fausse fermeté que les Philosophes affectent de faire paroître en mourant, du ridicule malheur de ces jeunes Gens, qui meurent avant les Vellards dont ils croyoient hériter, & à qui ils faisoient la cour.* Je vous assure que quelque tentation qu'eût pû avoir son Imitateur, de retoucher un peu à ces matières-là, il ne lui eût pas été possible de le faire. Lucien y a donné bon ordre, il a tourné ses sujets en mille manières, toutes fort semblables. Sur tout, combien de Dialogues sur ces pauvres Héritiers trompez? Qui l'obligeroit à dire toujours des choses nouvelles, on le réduiroit peut-être à une petite demi-douzaine de Dialogues

logues de Morts. Pour moi, j'opinerois qu'à cause de ses répétitions, on le mit ici en la place de Sifiphe, & qu'on lui donnât cette grosse Pierre à tourner & à retourner sans fin, comme il a fait ses Sujets.

Tous les Morts se mirent à rire. Lucien rit aussi, mais ce n'étoit point de bonne grace. Chrisippe encouragé par ce petit applaudissement, vouloit poursuivre, mais Rhadamante, qui est un juge exact, & qui ne permet pas que l'on s'éloigne jamais du Fait dont il s'agit, dit fort sévèrement: Il n'est pas ici question de Lucien. Sa réputation est faite; si l'on s'y vouloit opposer, il falloit s'en aviser plutôt. Vous êtes bien bon, interrompit Caton d'Utique, avec un air encore plus sévère que celui de Rhadamante. Et ces Messieurs les Faiseurs de Dialogues ménagent-ils les réputations les plus anciennes? Quel égard a-t-on eu pour moi? Je suis un Mort de seize-cens ans, admiré pendant seize-cens ans, & au bout de ce tems-là on vient m'inquiéter sur ma mort. Elle n'a pas eu le bonheur de plaire à l'Auteur d'un petit Livre. *Elle est trop guindée*, dit-il. Je mourus trop

R. sé-

sérieusement, je ne fus pas assez réjouissant dans cette action. Je ne fis point de turlupinades comme eut dû faire un vrai Philosophe; je ne m'avisai point de dire :

Ma petite Ame, ma Mignonne.

Enfin, ce qui gâte tout, je ne ronflai point. Il est pourtant sûr que je donnai ordre à tout sans aucun trouble, que je ne diferaï à me tuer, & que je ne lûs deux fois ce Dialogue de Platon, que pour attendre qu'on m'eût apporté des nouvelles de mes Amis qui s'étoient mis sur la Mer, & qui tâchoient de se dérober à César; que dès qu'on me les eut apportées, je me donnai le coup. Comment donc cet Homme-là veut-il que l'on meure? Qu'il nous fasse la grace de nous donner le modèle d'une mort qui lui plaise, afin qu'on se regle là-dessus, & qu'un Héros soit sûr de son fait quand il lui prendra envie de mourir. Faudra-t-il faire des Vers? car il y en a dans les deux Morts dont il paroît content. Les grands Hommes seront-ils obligez de dire des sottises à leur ame, & les Filles de se plaindre de leur virginité gardée malgré elles? A-ce été
pour

pour nous proposer ces beaux exemples de grandeur d'ame, qu'il a fallu se moquer du jugement que dix-sept siècles avoient prononcé sur ma mort? Où est le respect qu'on doit à l'Antiquité? De quel droit va-t-on dégrader ses Héros?

Toute l'Assemblée commençoit à être émuë de la véhémence avec laquelle Caton haranguoit; mais l'Empereur Adrien se leva, & dit froidement: Ne faites point tant de bruit pour les intérêts de l'Antiquité; elle n'a point lieu de se plaindre du nouvel Auteur des Dialogues. Il vous dégrade à la verité, & vous ôte vôtre rang de Héros; mais l'Antiquité n'y perd rien, car il me met aussi-tôt en vôtre place, moi qui n'étois point auparavant compté pour un Héros, par la maniere dont j'étois mort. J'en demande pardon à la bonne Compagnie qui est ici; mais j'eus bien de la peine à me résoudre à la venir trouver. Je fus extrêmement inquiet pendant ma maladie. Je voulois absolument que les Medecins imaginassent un moyen de me faire vivre, & je suis fort obligé à l'Auteur des Dialogues de m'avoir fait grace sur tout cela. Aussi je vous assure que son Livre est fort joli, & que je me

plais fort à le lire. Il me console de tous ceux que je sçai qui ont dit du mal de ma mort. Il ne faut désespérer de rien. Je mourois comme un poltron dans la plupart des Histoires ; & après je ne sçai combien de tems, me voilà, sans y penser, devenu Héros.

Oui, mais je ne trouve pas mon compte comme vous à ce Livre-là, répondit Caton. Oh! reprit Adrien, où l'un gagne, il faut que l'autre y perde; c'est la Loi commune. Les Auteurs sont maîtres de leurs graces, ils les distribuent à qui bon leur semble.

Sur cela Pluton redoubla son sérieux, & défendit à Adrien de debiter des maximes si dangereuses; & pour régler ce qui étoit en contestation entre Caton & Adrien, il prononça de l'avis d'Eaque & de Rhadamante :

Qu'il n'étoit point permis de changer les caractères, & de faire Adrien de Caton & Caton d'Arien, même sous prétexte de compensation, ou pour remettre d'un côté ce qu'on oteroit de l'autre.

Après cet Arrêt, Caton cria qu'on laissoit

soit encore indécidée la principale Question, qui étoit le mépris de l'Antiquité ; qu'à moins que l'on n'y mît ordre, il n'y avoit point de Morts si vénérables qui pussent être à l'abri des plaisanteries ; qu'il falloit définir un tems dans lequel une belle action passeroit pour être consacrée, & ne seroit plus sujette à la censure. Aussi-tôt Alexandre, Homere, Aristote, Virgile se mirent à demander la même chose que Caton. On remarqua alors que Lucien cherchoit à se tirer tout doucement de la foule, & à s'évader ; mais Alexandre cria qu'on l'empêchât de sortir. Ce n'est pas sans raison, dit ce grand Prince, que Lucien voudroit être loin d'ici. La Question que l'on traite, le regarde ; il a appris à son Copiste à ne respecter rien de tout ce que le monde respecte. Lucien attaque tout ce qu'il connoît de plus grand, & de plus élevé ; le Copiste en fait autant. Quelquefois Lucien attaque un grand Homme, le Copiste un autre ; mais quand par malheur on est du premier ordre entre les grands Hommes, il faut qu'on se trouve dans les Dialogues de ces deux Auteurs. C'est ce qui m'est arrivé. Lucien s'étoit déjà

souvenu de moi dans ses plaisanteries, mais son prétendu Imitateur a jugé que ma vie pouvoit encore fournir quelque chose, & que j'étois assez illustre pour devoir tomber plus d'une fois entre les mains des Faiseurs de Dialogues. Encore Lucien m'a fait reprocher par mon Pere, ce qu'il trouvoit à redire dans mes actions; mais celui-ci me fait insulter par Phriné. On ne seroit pas surpris que Phriné voulût apprendre à une jeune Personne l'art de la coquetterie, mais qu'elle m'apprenne à moi l'Art Militaire! Phriné pouvoit prétendre à regler le nombre des conquêtes d'une Courtisane naissante, & lui dire : *Ne recevez point tant d'Amans à la fois, c'en est trop; il en arrivera quelque desordre.* Mais Phriné regle le nombre de mes Conquêtes, & me dit: *Vous ne deviez point songer à la Perse, ni aux Indes; il ne vous falloit que la Grece, les Isles voisines, & par grace je vous donne encore quelque petite partie de l'Asie Mineure.* Enfin Phriné entend si bien la guerre, qu'on croiroit qu'elle y auroit été. N'en est-il rien, *Petite Conquérante*, dit-il en se tournant vers elle? *Petite Conquérante*, répondez-donc, où en aviez vous

vous

vous tant appris? Phriné répondit toute en colere : J'ai déjà dit je ne sçai combien de fois que je ne voulois point qu'on m'appellât *la petite Conquérante*. Tous ces Morts me viennent rire au nez en me donnant ce nom-là, mais je prétens bien qu'ils s'en corrigent, car l'Auteur des Nouveaux Dialogues lui-même s'en est corrigé, & on m'a dit que dans sa seconde Edition je ne suis plus *une petite Conquérante*, mais *une aimable Conquérante*. Si l'on vouloit encore me faire plus de plaisir, on m'appelleroit *jolie Femme*. Je voi que toutes ces Femmes de bien, & qui avec cela n'ont pas laissé d'être agréables, sont au desespoir de ce qu'on m'a honoré de cette qualité dans les Dialogues. Elles prétendoient en être en possession, & il est vrai qu'on ne l'avoit jamais donnée à une Personne de mon métier; mais enfin je suis ravié que leur vanité ait été rabatuë, & que parmi toutes celles de mon espèce, on ait fait choix de moi pour être la premiere que l'on nommât *jolie Femme*. Hé-bien donc, reprit Alexandre, *l'aimable Conquérante*, *la jolie Femme*, ou tout ce qu'il vous plaira, dites-nous où vous aviez pris des raisonnemens si pro-

fonds ; car il paroît bien que vous êtes une bonne tête, quand vous mettez les Conquérans au dessous des Femmes, *parce que les Conquérans ont besoin d'Armées pour leurs entreprises, & que les Femmes n'en ont pas besoin pour les leurs ; que vous étiez seule, exécutant tout par vous-même dans vos plus grandes expéditions, & que je n'étois pas le seul qui agit dans les miennes.* Laissez-moi en repos, répondit Phriné. Je ne veux disputer avec vous que dans les Nouveaux Dialogues, où l'on ne vous donne pas trop d'esprit ; mais ici, vous êtes un vrai Sophiste. Je croi que c'est parce que vous êtes sous les yeux de votre Précepteur Aristote. Aussi-tôt Pluton prononça,

Que Phriné ne se mêleroit que de son métier.

Et elle, en faisant une grande révérence, répondit : très-volontiers.

Aristote, dans le même moment, cria qu'il en falloit ordonner autant à l'égard d'Anacréon. On m'a fait autant de tort qu'à mon Disciple, disoit-il. On lui a mis en tête une Courtisane, & à moi un vieux Débauché, & c'est le vieux Débauché qui me fait la Leçon sur la Philosophie.

lophilie, comme c'est la Courtisane qui l'a fait à Alexandre sur la Guerre; car dans les Nouveaux Dialogues, c'est une regle infailible que vous trouverez toujours tout renversé. Du moment que vous voyez ensemble un Sage & un Fou, assurez-vous que le Fou sera bien au dessus du Sage. Si l'Auteur s'avise d'asfortir ensemble Agamemnon & Therfite, foyez sûr qu'Agamemnon n'en sortira pas à son honneur. Sur ce pié-la, vous ne devez pas être étonnez qu'on m'envoye à l'Ecole d'Anacréon, qu'Anacréon me définisse la Philosophie *un Art de chanter & de boire*, & change le Licée en Cabaret. On a pû s'attendre à tout ce renversement, dans un Livre qui ouvre par la victoire que Phinée remporte sur Alexandre. Aussi je ne me plains pas principalement de ce qu'Anacréon à tout l'avantage; je me plains de ce que je ne sçai pas du moins le lui disputer un peu; je me plains de ce que je suis un Sot. Quoi, n'avoir pas un seul mot à lui répondre? Etre confondu par sa Chanfoulette? Où sont tous mes Livres? Ne me fournissoient-ils rien dont je pûsse me servir? Avois-je perdu la pa-

role, ou la mémoire ? Toi-même, Anacréon, pour te redire un bon mot qui a été dit dans nôtre Grece, n'as-tu point de honte de m'avoir vaincu ? Point du tout, répondit Anacréon ; quand je lûs le titre de nôtre Dialogue, je tremblai. Je crûs que tu m'allois faire des réprimandes dignes de ta gravité ; mais je ne fus jamais plus content, que quand je vis que c'étoit moi qui étois le Docteur du Dialogue. J'ai donné commission à tous les chers Disciples que j'ai eus dans l'autre Monde, de bien boire à la santé de l'Auteur, de déclarer la guerre à tous les Peripateticiens, & de ne rien épargner pour faire recevoir mon nouveau Siftême de Philosophie dans l'Université.

Comme Pluton vit qu'Anacréon ne faisoit que badiner, & qu'il ne disoit rien de sérieux pour la défense du Dialogue, il déclara :

Qu'un Dialogue ne seroit point composé d'Anacréon, qui parleroit tout seul ; qu'Aristote seroit obligé de lui répondre, & qu'une petite Chanson ne seroit point du même poids que quantité de gras In folio.

Virgile prit aussi-tôt la parole, pour se plaindre de ce qu'on avoit tourné en ridicu-

cu-

cule le commencement de ses Géorgiques, où il faisoit un Compliment à Auguste. Vous faites le plaisant, dit-il à Aretin. Vous vous réjouissez sur cette Fille de Thétis, & sur ce Scorpion. Cela auroit pû paroître extraordinaire, s'il eut été dit dans vôtre Siecle, mais dans le mien c'étoit comme si j'eusse loué Auguste sur sa valeur, & sur sa conduite. Fort bien, dit Aretin. L'Auteur des Dialogues a dit que les Belles sont de tout Pais, & moi je dis que les sottises sont de tous les Siecles. Vous seriez bien-heureux d'avoir été Ancien pour avoir droit de dire des choses, que nous autres Modernes nous n'eussions osé dire. Mais, Seigneur Aretin, reprit Virgile, vous avez bien oublié l'Histoire Romaine. N'avez-vous jamais oui parler de ces Apothéoses qu'on faisoit pour les Empereurs; César étoit devenu une Etoile après sa mort; on pouvoit prédire à Auguste une destinée aussi glorieuse. Présentement, que la mode des Apothéoses est passée, on parleroit une autre Langue aux Princes. Mais, repliqua Aretin, il n'y avoit rien de plus ridicule que ces Apothéoses. Vous pouviez louer Auguste d'a-

nc

ne maniere simple & naturelle, fans lui prédire ces honneurs impertinens qu'il attendoit après sa mort ; mais parce que l'Apothéose est beaucoup plus surprenante, & moins raisonnable, vous ne manquez pas de la choisir. Il n'importe, reprit Virgile, que l'Apothéose fut raisonnable ou non, il suffit que c'étoit une coûtume reçûë chez les Romains. Ah ! vous faites tort aux Romains, dit Aretin. A peine le Peuple le plus ignorant eût-il été la dupe de cette sottise-là. Je le veux bien, repliqua Virgile, mais répondez-moi juste. Les Romains avoient-ils moins de foi à ces Apothéoses, qu'à tout ce que l'on contoit des Champs Elifées ? Non, répondit Aretin, je ne croi pas que les Champs Elifées fussent mieux établis. Cependant, reprit Virgile, vous approuvez fort la maniere dont je louë Caton, en disant : *qu'il preside à l'assemblée des plus Gens de bien, qui dans les Champs Elifées sont separez d'avec les autres.* Si les Champs Elifées, aussi-bien que les Apothéoses ne passioient que pour des fadaïses, la louange de Caton ne vaut pas mieux que celle d'Auguste. Oh ! dit aussitôt Aretin, la louange que vous don-

nez

nez à Caton, veut seulement dire, que, s'il y avoit des Champs Elifées, on y sépareroit les Gens de bien d'avec les autres, & qu'on mettroit Caton à la tête de cette Compagnie. Hé-bien, répondit Virgile, la louange que j'ai donnée à Auguste, vouloit dire aussi que, si les grands Hommes étoient reçus après leur mort parmi les Divinitez, on respecteroit assez Auguste pour lui laisser choisir le rang, & l'emploi qu'il lui plairoit. L'une & l'autre louange est fondée sur une supposition; & l'une de ces suppositions n'est pas plus impossible que l'autre. En vérité, mon ami Aretin, voici un mauvais pas dont vous ne vous tirerez pas aisément. Croyez-moi, il faut de la mémoire pour mentir, & du jugement pour plaisanter.

Caton qui étoit fort aigri contre le nouvel Auteur, se souvint que dans le même endroit dont il s'agissoit entre Virgile & Aretin, il y avoit encore une contradiction; & se mit à déclamer tout de nouveau avec beaucoup de force. On approuve, disoit-il, la louange que Virgile m'a donnée. Elle est donc juste, & vraie dans les principes de l'Auteur, qui

qui demande tant de choses aux louanges. Je suis donc le plus honnête Homme de tous les Gens de bien. Je n'ai donc pas été un lâche, qui n'ait osé ni vivre ni mourir de bonne-grace. Ne m'établira-t-on point de caractère? Ne me dira-t-on point ce que l'on veut que je sois?

Diogene interrompit Caton, & dit avec un air railleur & piquant : Il faut bien défendre contre Caton ce pauvre Auteur qui n'est pas ici. Il s'est contredit, il est vrai; mais il a fort bien fait. Il imitoit Lucien; Lucien se contredisoit. J'en puis parler mieux qu'un autre, car c'est en partie sur mon chapitre que Lucien s'est contredit. Dans un de ses Dialogues, Cerbere dit à Menippe qu'il a vû descendre Socrate aux Enfers, fort chagrin, regrettant sa famille, & pleurant comme un Enfant, & qu'il ne se souvient point que personne ait fait une belle entrée en ce lieu-là, horsmis ce Menippe à qui il parle, & moi. Dans un autre Dialogue, ce n'est plus de même; il n'y a que les sept Sages, Gens qui ne sont pas tout à fait irréprochables, comme on fait, qui soient morts gayement,

ment, & qui fassent voir dans les Enfers qu'ils sont contens de leur condition. Me voilà donc exclus du nombre des vrais Philosophes ; & d'ailleurs Cerbere en a plus veu qu'il ne dit. Il paroît assez que l'Auteur des Nouveaux Dialogues a crû qu'il étoit de son devoir d'imiter cette contradiction ; & il faut avoüer qu'il l'a imitée fort heureusement. Caton auroit extrêmement tort de se plaindre de lui ; je ne me plains seulement pas de Lucien qui n'a aucune excuse, lui qui s'est contredit sans avoir imité personne.

Lucien qui véritablement n'avoit rien à répondre, & qui de plus ne vouloit point se commettre avec Diogene qu'il craignoit, n'entreprit point de se défendre, ni de se justifier ; & Pluton voyant son silence, déclara :

Qu'il défendoit à tous Faiseurs de Dialogues des Morts, d'approuver jamais rien, ni de dire du bien de personne, de peur des contradictions.

Après cela, Homere fit signe qu'on l'écoûtât, & dit d'une maniere assez tran-

tranquille, qu'il avoit laissé parler ceux qui étoient les plus pressez de faire leurs plaintes; que Virgile auroit pourtant bien dû avoir plus d'égard pour le Prince des Poëtes, & ne pas parler avant lui; que Lucien, & son Imitateur, l'avoient assez maltraité, mais l'Imitateur encore plus que Lucien; que du moins, quand Lucien avoit voulu dire du mal d'Homere, il l'avoit fait dire par quelqu'autre que par Homere; mais que chez le nouvel Auteur, c'étoit lui qui disoit du mal de lui même, & qui apprenoit aux autres qu'il n'avoit entendu finesse à rien, & qu'on lui faisoit trop d'honneur d'y en entendre; qu'il auroit bien souhaité qu'on lui eut dit, si l'Auteur avoit reçu de lui un pouvoir de le faire parler de la sorte; qu'autrement il défavoüoit tout, & qu'il entreprenoit de soutenir que ses Ouvrages étoient pleins de mysteres, & d'allégories; que si l'on ne reprimoit cette licence des Auteurs, Achille avoueroit bien-tôt qu'il mourroit de peur dans le combat, & Pénélope qu'elle avoit favorisé tous ses Amans dans l'absence d'Ulisse; qu'enfin il n'y avoit point de Mort qui pût s'assurer de
n'ê-

n'être pas ressuscité quelque jour, pour se décrier lui-même.

Les plaintes d'Homere parurent si justes, & de plus son autorité leur donnoit tant de poids, que Pluton, sans écouter Esope qui vouloit répondre, défendit :

Que l'on fit jamais parler personne contre soi-même, à moins que d'en avoir une Procuration en bonne forme.

Mais Homere n'étoit pas encore content. Il fit souvenir Pluton qu'il falloit venger l'Antiquité, des insultes que les deux Auteurs des Dialogues lui avoient faites en cent endroits. Quoi! disoit-il, Lucien n'a pas respecté mon nom, qui s'étoit déjà établi pendant plus de mille années? L'Imitateur de Lucien encore plus hardi que lui, ne respecte pas ce même nom, qui a présentement une antiquité de près de trois mille ans? Ce nombre infini d'Hommes, qui dans une si longue suite de siècles ont adoré mes Ouvrages, c'étoient donc des Foux? On condamne en un moment, & sans y faire trop de réflexion, tant de jugemens qui ont tous été conformes. La préoc-

S

pation

pation peut beaucoup, dira-t-on. Quand les uns ont crié merveille, tous les autres le crient aussi. Ceux qui seroient d'avis contraire, n'osent le déclarer. Je n'ai qu'un mot à dire. Qu'on me fasse entendre comment j'ai pû avoir une si grande réputation sans la mériter, & je croirai en effet ne l'avoir pas méritée.

Homere fut secondé de je ne sçai combien d'Anciens qui étoient tous fort offensés du peu d'égarde que l'on avoit eus pour eux. Chacun représentoit avec indignation le nombre d'années qui parloit pour lui, & accabloit les Juges de la quantité des témoignages qu'on portoit en sa faveur. Enfin Pluton, ayant plus délibéré qu'à l'ordinaire sur l'Arrêt qu'il alloit rendre, ordonna :

Que les Anciens seroient toujours vénérables ; que Lucien, qui étoit un des premiers qui se fussent révoltez contre eux, ne jouiroit point des privilèges de l'Antiquité, & seroit toujours sujet à la critique ; & que, quiconque voudroit, à son exemple, médire des Anciens, seroit obligé de connoître publiquement qu'il trouveroit bon qu'on le traitât de méchant Auteur, quand même il arriveroit que ses Ouvrages seroient généralement ap-
pron-

prouvez, & avoueroit qu'il n'auroit pas réussi dans son entreprise, pour avoir eu l'estime du Public.

Ensuite on entendit un certain murmure dans la foule des Morts, qui avoient été auparavant dans un grand silence. Tout le monde prêta l'oreille. C'étoit le Duc d'Alençon, qui disoit à Elizabeth d'Angleterre: Quoi! vôtre Majesté ne trouvera pas bon que je demande réparation pour elle? Vôtre Majesté ne parlera point, mais je supplie Vôtre Majesté de me permettre de parler. Je n'agirai, & je ne paroîtrai agir que par mon propre mouvement. Je demande cela en grace à Vôtre Majesté, je ne puis souffrir que Vôtre Majesté ait été offensée en mon nom.

Tous les Morts se mirent à rire d'entendre répéter tant de fois *Votre Majesté*, & de plus, ces titres-là ne sont guère usitez dans la Langue du Pais. Mais le Duc d'Alençon entreprit fort sérieusement de se justifier, & dit qu'il ne traitoit la Reine avec des respects si profonds, & si peu ordinaires chez les Morts, qu'afin de réparer le peu de politesse qu'il

avoit pour elle dans les Nouveaux Dialogues; qu'il y alloit de son honneur à ne pas laisser croire qu'il eût scû si peu vivre; qu'il ne vouloit point qu'on le prit pour un Homme qui pût reprocher à des Reines en propres termes, *qu'elles n'avoient plus leur Virginité*. C'est sur cela, continua-t-il, que nous étions tout-à-l'heure en contestation, Elizabeth & moi. Je voulois demander raison pour elle de l'injure qu'on lui a faite; mais elle s'obstine à dire qu'une Femme doit toujours éviter ces sortes d'éclaircissements, & qu'il vaut bien mieux dissimuler l'outrage que d'en tirer réparation. Vous feriez bien mieux, interrompit brusquement le Comte de Leicestre, de demander raison de l'injustice qu'on vous a faite à vous-même. On veut que vous disiez à Elizabeth, *que la Virginité étoit la plus douteuse de toutes ses qualitez*, & en même tems on veut que vous vous plaigniez de ce qu'elle ne vous épousa pas. Ce n'est pas être trop poli pour un Prince, ni trop delicat pour un Amant. Ah! s'écria une Prétieuse nouvellement morte, soupçonner Elizabeth de quelques actions indécentes! Cela se peut-il? Eli-

za-

zabeth ne trouvoit rien de plus joli que de former des desseins, de faire des préparatifs, & de n'en n'exécuter point. Elizabeth faisoit peut-être quelque pas dans le Pais du Tendre, mais assurément elle se gardoit bien d'aller jusqu'au bout. Et n'est-ce pas à elle que nous devons cette maxime admirable : *Ce qu'on obtient, vaut toujours moins qu'il ne valoit, quand on ne faisoit que l'espérer; & les choses ne passent point de notre imagination à la réalité, qu'il n'y ait de la perte.*

Que vous êtes peu délicate ! interrompit Smindiride, qui ne vaut guère mieux qu'une Précieuse. Vous croyez que l'imagination augmente les plaisirs ; c'est tout le contraire. *Hélas ! que les Hommes sont à plaindre ! leur condition naturelle leur fournit peu de choses agréables ; & leur raison leur apprend à en goûter encore moins.* Vous êtes fou, dit un gros Hollandois, si vous vous plaignez de la condition naturelle des Hommes, & du peu de choses agréables qu'elle leur fournit. Ce sont les plaisirs simples, & communs qui sont les plus doux. Sçavez-vous combien Elizabeth fut flatée de cette expression à la Hollandoise, dont je me servis

pour la louer ? Je n'étois point un Homme qui raffinât beaucoup sur les plaisirs ; je ne sçavois sur cette matiere-là que ce que tout le monde sçait ; cependant la Reine d'Angleterre fut contente de ma science, & à mon départ j'eus un beau Présent.

Je crains bien, dit le Crotoniate Milon en s'adressant à la Précieuse qui avoit parlé, que ce gros Garçon-là n'ait tiré la Reine hors de ses plaisirs d'imagination. Il a bien la mine Taiscz-vous, dit Pluton tout en colere. La tête me tourne. Je ne fai plus où j'en suis. Je ne fai plus de quoi il est question. Je n'entens rien à leur dispute sur les plaisirs. Je n'entens rien non plus au caractère d'Elizabeth. Elizabeth ne veut que des préparatifs, & des espérances. Et puis voilà Elizabeth qui a des goûts plus solides avec le Hollandois. On reproche à cette Personne, qui ne veut jamais de réalité, que sa Virginité est fort douteuse ; & puis malgré cela on voudroit l'avoir épousée. On dit que les plaisirs sont dans l'imagination, on dit qu'ils n'y sont pas, on dit qu'il faut raffiner & chimériser sur les plaisirs, on dit

dit que les plus simples & les plus communs sont les meilleurs. Qui me tirera de tout cet embarras-là ?

Ce ne sera pas moi, répondit Eaque. Ni moi non plus, dit Rhadamante; nous aurions bien moins de peine à juger nos Criminels, qu'à vuider les differens de tous ces Discoureurs que vous avez fait venir ici, & qui ne conviennent jamais de rien, ni les uns avec les autres, ni avec eux-mêmes. Hé-bien, reprit brusquement Pluton, puis que vous ne savez tous deux par où en prendre, j'ordonne :

Que le Duc d'Alençon, Elizabeth d'Angleterre, Smindiride, & le Hollandois, ne se trouveront jamais dans un même Livre.

A peine Pluton avoit prononcé ces dernières paroles, que Mercure entra dans l'Assemblée. On voyoit bien à son air qu'il apportoit quelques nouvelles, & en effet, si-tôt qu'il fut arrivé, il dit qu'il venoit de dessus la Terre, & que les Vivans lui avoient donné une commission dont il vouloit s'aquiter. Cette commission étoit une Lettre pour les Morts dont ils l'avoient chargé, & il la lut tout haut en ces termes.



LETTRE
DES VIVANS
AUX MORTS.

Très-honorez Morts,

Il court parmi nous des Dialogues que l'on a mis sous votre nom, parce qu'on y a traité des matières si importantes, que des Vivans n'eussent pas pu avoir ensemble de ces sortes d'entretiens, eux qui ne disent que des choses inutiles. Nous avons examiné fort sérieusement de quoi nous étions capables; & avec tout le respect que nous vous devons, nous avons trouvé que dans nos conversations ordinaires, nous en dirions bien autant, que ce que l'on vous fait dire. Vos raisonnemens ne nous ont pas paru si sublimes, que nous desespérâssions d'y pouvoir atteindre. Les Femmes particulièrement croient qu'on peut être pleine de vie & de santé, & avoir autant d'esprit que Didon & Stratonice, que Sappho & Laure, qu'Agnès Sorrel & Roxelane. Elles se tiennent offensées de ce qu'on s'est cru obligé d'aller déterrer ces Mortes, pour ne leur faire sentir que les discours qu'el-

qu'elles tiennent. Ce n'est pas que ces discours paroissent inutiles aux Femmes d'ici haut ; au contraire, elles jugent que ce que dit Stratonice à Didon sur son intrigue avec Enée, peut être d'une grande consolation pour celles qui auront fait parler d'elles un peu plus qu'il ne faudroit ; que les Histoires d'Agnes Sorel & de Roxelane sont fort propres à persuader aux Femmes qu'elles sont nées pour avoir un empire absolu sur leurs Amans, & que Sapho & Laure leur apprennent parfaitement bien de qu'elle manière elles doivent exercer leur imagination, sur les sujets qui leur conviennent ; mais enfin elles sont si convaincues de leur propre mérite, qu'elles ne trouvent point tout cela au dessus de leur portée. Nous vous prions donc, Très-honorez Morts, de souffrir que nous ayons ici haut des Conversations aussi spirituelles & aussi utiles que les vôtres, en attendant que vous ayons l'honneur de vous aller entretenir nous-mêmes, ce qui ne sera assurément que le plus tard que nous pourrons.

Mercure ayant lû cette Lettre, la prière des Vivans fut trouvée juste par tous les Morts, & aussi-tôt Pluton déclara :

Qu'il ne seroit point besoin d'être Mort, pour dire des choses aussi pleines de Morale, & de raisonnemens, que celles qui se disent dans les Nouveaux Dialogues.

Laure voulut pourtant s'opposer à cet Arrêt. Elle représenta que, si elle eût

été vivante, elle n'auroit jamais dit que ;
 quand on veut qu'un Sexe résiste, on veut
 qu'il résiste autant qu'il faut pour faire mieux
 goûter la victoire à celui qui la doit rem-
 porter, mais non pas assez pour la rempor-
 ter lui même, & qu'il doit n'être ni si foi-
 ble qu'il se rende d'abord, ni si fort qu'il
 ne se rende jamais ; qu'il y avoit dans ce
 raisonnement un fond de Logique, &
 une certaine combinaison méditée, dont
 une autre qu'une Morte n'auroit pas été
 capable ; que, si l'on vouloit bien péné-
 trer dans la profondeur de cette pensée,
 il sembleroit qu'on auroit tenu des Etats
 du Genre-humain, pour déterminer le-
 quel des deux Sexes auroit dû attaquer
 ou se défendre ; & qu'après une mûre
 délibération de Philosophes qui auroient
 examiné la Question selon leurs règles,
 on auroit donné le parti d'attaquer aux
 Hommes, & celui de se défendre aux
 Femmes ; que c'étoit-là ce qui s'ap-
 pelloit traiter les matieres solidement ;
 que cette solidité étoit d'autant plus ad-
 mirable, que les matieres étoient galantes ;
 & qu'enfin il étoit bien seur que des Fem-
 mes vivantes ne l'auroient jamais attra-
 pée, elles qui ne font qu'effleurer les
 cho-

choses légèrement, & y répandre des agrémens fort superficiels.

Si-tôt qu'elle eût cessé de parler, Petrarque se montra, & dit que depuis ses Nouveaux Dialogues, Laure étoit gâtée; qu'auparavant elle avoit eu l'esprit raisonnable, mais qu'elle vouloit présentement faire des Dissertations sur tout; que sa nouvelle folie étoit d'approfondir toujours les matieres, & de les traiter méthodiquement; que, quand il croyoit lui dire quelque chose de galant, & d'agréable, il trouvoit une raisonneuse qui se mettoit à argumenter contre lui; qu'il ne pouvoit plus vivre avec elle; que de plus, il n'étoit point content qu'elle s'accoutumât avec Sapho, qui étoit une très-dangereuse compagnie; que véritablement Laure avoit pris le bon parti, en soutenant que c'étoit aux Hommes à attaquer, & aux Femmes à se défendre; mais qu'il craignoit qu'à la longue elle ne perdit les bons sentimens où elle étoit encore, & qu'il ne lui prit envie d'attaquer à l'exemple de Sapho.

Louis XII. Roi de France, & le Duc de Suffolc, se joignirent à Petrarque, & firent d'Anne de Bretagne, & de Marie

ric d'Angleterre, les mêmes plaintes qu'il avoit faites d'abord de Laure. Ces deux Princeſſes avoient pris dans les Nouveaux Dialogues l'habitude de ne parler que par lieux communs, & en propoſitions generales. Elles avoient enſemble de longues converſations, où elles ne ſe répondoient l'une à l'autre que des Sentences; & il n'étoit preſque plus poſſible de les tirer de leurs ſpéculations, pour leur faire dire quelque choſe qui fût de l'uſage commun. Jamais Anne de Bretagne n'avoit tant fait ſouffrir Louis XII. pendant ſa vie, quoi qu'elle eut quelquefois l'humeur aſſez aigre & aſſez difficile; & le Duc de Suffolc avoit encore été plus content de Marie d'Angleterre, du tems qu'ils étoient mariés enſemble, quoi que l'inclination qu'elle avoit pour la galanterie donnât toujours de juſtes appréhenſions à un Mari.

Pluton pour remedier à ces deſordres, défendit :

Que l'on fit les Femmes ſi grandes raiſonneuſes, de peur des conſéquences.

Après cela on vit Hervé qui venoit
ac-

accuser Charles V. devant Pluton, sur ce que cet Empereur refusoit de répondre à une Question d'Anatomie qu'il lui faisoit. Je lui demande, disoit Hervé, un petit éclaircissement sur les veines lactées, & sur les Anastomoses, & il ne me le veut pas donner. Aussi-tôt tous ces Morts se mirent à dire: Il faut qu'Hervé soit fou. Faire des Questions d'Anatomie à Charles V. est-il Chirurgien? Hé quoi, leur répondit Hervé, ignorez-vous que Charles V. parle à Erasme comme un Docteur, sur les fibres, & sur la conformation du cerveau, en quoi il prétend que l'esprit consiste? Il sçait que l'Anatomie la plus délicate ne sçauroit appercevoir cette différence d'organes, qui fait la différence des génies, & après cela il ne voudra pas répondre à mes Questions?

Qu'on me delivre de cet Extravagant, dit Charles V. tout en colere. Où a-t-il trouvé qu'un Empereur dût savoir l'Anatomie? Hé! qui ne le croiroit, reprit Hervé, à vous entendre parler comme vous faites dans les Nouveaux Dialogues? Ce que j'y dis d'Anatomie n'est rien du tout, répondit Charles V. ou du moins

moins ce n'est rien que tout le monde ne sache. Mais, repliqua Hervé, vous le dites dans les termes de l'Art, & d'une manière qui sent tout à fait son Physicien de profession; c'est-là ce qui m'a mis en erreur. Hé bien, dit Charles V. est-il défendu à un grand Prince de sçavoir quelques termes des Sciences? Non, répondit Hervé, mais il lui est défendu de s'en servir. Il faut que dans les Sciences un Prince ne prenne que les choses, & laisse les termes aux Sçavans; & qu'il ne paroisse pas avoir appris ce qu'il sçait; mais le deviner.

Pluton fut de l'avis d'Hervé, & il ordonna:

Que Charles V. ne parleroit plus si sçavamment de Physique, ou qu'il l'apprendroit tout de bon.

Je sçai bien, ajoûta le Roi des Enfers, qu'il y a encore une certaine Berenice, qui est un peu Grammairienne pour une Reine. Elle parle d'une *mort grammaticale des noms*, & de l'embarras que ces noms donnent aux Scavans dès qu'il y a quelques Lettres de changées; je ne
con-

conçois pas trop bien où une Femme, & une Princeſſe a pris cela. Il faut qu'elle ait bien étudié, & que de plus elle n'en faſſe pas trop de miſtere; mais laifſons-la en repos, il faut finir; elle ſera comprise dans l'Arrêt de Charles V. Paſſons à d'autres.

Hervé ſe préſenta encore une fois, & dit qu'il s'étoit plaint que Charles V. qui étoit Empereur, raiſonnoit trop bien ſur la Phifique, & que préſentement, il ſe plaignoit qu'Eraſiſtrate, qui étoit Medecin, ne raiſonnoit pas aſſez bien ſur la Medecine. J'ai découvert la circulation du ſang, diſoit Hervé, & Eraſiſtrate marque aſſez de mépris pour ma découverte. Mais pourquoi, à vôtre avis? C'eſt que, ſans ſavoir que le ſang circulât, il a guéri le Prince Antiochus de ſa fièvre quarte, par un moyen, à la vérité, fort ingénieux, mais qui ne deviendra jamais une règle de Medecine. Car, je vous prie, établira-t-on que, quand un Medecin aura un Malade à guérir de la fièvre, il fera paſſer devant lui toutes les Femmes de ſa connoiſſance, lui tiendra le poulx pendant ce tems-là, remarquera celle dont la vûe redoublera l'émotion
de

de son poulx, & en suite ira négocier, pour faire obtenir à son Malade cette Femme dont il sera amoureux? Cependant Erasistrate tient, que la connoissance de la circulation du sang n'est pas nécessaire, parce qu'effectivement elle ne l'étoit pas dans la maladie d'Antiochus, & qu'il ne s'agissoit que de savoir quel chagrin rongeoit ce jeune Prince. N'est-ce pas là une belle conséquence? Si c'est ainsi qu'il raisonnoit du tems qu'il exerçoit la Medecine là-haut, ô que vous êtes en grand nombre, Morts, qu'il a envoyez en ces Lieux!

La fin de cette Harangne fut suivie d'un éclat de rire. Erasistrate voulut répondre; mais Pluton qui ne crût pas que sa réponse pût être bonne, ne lui donna pas le loisir, & prononça brusquement :

Qu'Erasistrate, qu'il eût gueri Antiochus, seroit obligé à respecter la circulation du sang.

Il y avoit quelques momens que Montagne paroissoit avoir envie de parler. Il s'avançoit, & puis se retiroit; il ouvroit
la

la bouche, & la refermoit tout d'un coup. Pluton qui le remarqua, lui dit; qu'avez-vous? Voulez-vous parler? J'en aurois bien envie, répondit-il, mais je cherche des termes pour m'expliquer honnêtement. On me fait accoucher dans les Nouveaux Dialogues, mais on me fait accoucher avec tant de facilité que j'en ai honte. On n'a point du tout ménagé mon honneur. Souvenez-vous que Socrate, cette sage Femme avec qui l'on m'a mis, me veut prouver que les Anciens ne valent pas mieux que les Hommes d'à présent. Il me dit d'abord, pour m'attraper, avec cet air que vous lui connoissez, que de son temps les choses alloient tellement de travers, qu'elles auroient bien dû prendre à la fin du train plus raisonnable; & qu'il avoit crû que les Hommes profiteroient de l'expérience de tant d'années. Moi qui ne me souviens plus de ce que j'ai entrepris de soutenir, je lui répons: *Que les Hommes ne font point d'expériences, par tout & dans tous les siècles ils ont les mêmes penchans; sur lesquels la raison n'a aucun pouvoir; & qu'ainsi par tout on voit à des Hommes, il y a des sottises; & les mêmes sottises.* Sur cela Socrate,

188

T

te,

te, tout joyeux, me demande bien vite : *Et sur ce pied-là, comment voudriez-vous que les siècles de l'Antiquité eussent mieux valu que le siècle d'aujourd'hui ?* La vérité est qu'après ce que j'ai dit, je n'ai rien à lui répondre ; je suis pris & j'accouche sottement. Je vous assure que, si j'avois à recommencer, je donnerois bien plus de peine à ma sage-Femme ; car moi qui prétens que les Siècles ayent dégénéré, puis-je dire aussi-tôt, *Que tous les Hommes ont les mêmes penchans ; que par tout où il y a des Hommes, il y a les mêmes sottises ?* J'avouë que je me suis vanté dans mes essais de n'avoir guère de mémoire ; mais encore n'en pouvois-je pas manquer jusqu'à ce point-là. Socrate triomphe, je le croi bien ; un autre moins habile que lui, auroit aussi triomphé en sa place. Ma défaite devoit être un peu plus difficile, ne fût-ce que pour la gloire de Socrate.

Ne prétendez point m'intéresser dans vos plaintes, dit ce Philosophe moqueur ; je suis très-content de ce Dialogue ; il me fait plus d'honneur que tout ce qu'on a jamais dit à ma louange. Quand vous venez me trouver, plein d'une admiration

TION

tion pour les Anciens que vous ne m'avez pas encore marquée, je vous demande des nouvelles du Monde. Vous me répondez qu'il est fort changé, & que je ne le reconnoîtrois pas moi, qui ai lû dans vôtre ame, & qui veux vous surprendre par une opinion toute contraire à la vôtre que j'ai devinée; je vous dis, *Que je suis ravi de ce que vous m'apprenez, que je m'étois toujours bien douté que le monde deviendroit meilleur, & plus sage qu'il n'étoit de mon tems; car puis que ce n'est pas là mon sentiment, je ne puis avoir d'autre dessein que de vous étonner, en me jettant dans l'extrémité opposée à celle où vous étiez, & de commencer déjà à combatre vôtre pensée. Mais n'est-ce pas être bien habile, que de la sçavoir avant que vous me l'ayez dite? Dans les Dialogues où Platon me fait parler, je ne réfute aucunes opinions, que je ne les aye fait répéter, je ne sai combien de fois, & en je ne sai combien de manières à ceux qui les soutiennent; mais dans ces Nouveaux Dialogues-ci, j'ai bien plus d'esprit, je devine ce que j'ai à réfuter. Roi des enfers, dit Montagne à Pluton, vous entendez bien le langa-*

ge de Socrate, c'est ainsi qu'il fait la Critique de nôtre Auteur. Point du tout, reprit Socrate, toujourn sur le même ton; je ne fais point de Critique. L'Auteur m'a fait Prophete, il est vrai, mais assurément c'est à cause de ce Démon familier que j'avois.

Pluton qui prit la chose sérieusement, ordonna :

Que Socrate ne se serviroit point dans les disputes de son Démon familier, pour deviner les pensées des autres; & que Montaigne n'atouchoit plus si facilement.

Il y avoit encore quelques Morts qui se préparoient à parler, lors que Caron entra dans l'Assemblée, d'un air qui fit bien juger qu'il apportoît quelque Nouvelle importante. Ce n'est pas fait, dit-il d'un ton à faire trembler tout le monde, nous ne sommes pas encore quittes des Dialogues des Morts. En voici une Seconde Partie que j'ai surprise à un Mort que je passois dans ma Barque, & qui s'en étoit chargé.

Aussi-tôt ce fut un bruit incroyable dans l'Assemblée. Tous les Morts se jet-

te.



JUGEMENT

DE

PLUTON,

SUR LES

DIALOGUES

DES MORTS.

SECONDE PARTIE.

IL s'amassa encore une infinité d'autres Morts , qui accouroient en foule au nom de cette Seconde Partie ; chacun vouloit sçavoir s'il n'y étoit point intéressé. La difficulté fut de trouver quelqu'un qui pût la lire à une Assemblée si nombreuse ; car il falloit satisfaire l'im-
pa-

patience de tout le monde à la fois. A la fin Stentor fut choisi pour Lecteur; ce Stentor qui avoit la voix si bonne, qu'il se faisoit entendre de toute une Armée. D'abord, quand il nomma Herostrate, & Demétrius de Phalere, on remarqua la joye de Demétrius qui s'attendoit bien à être loué, sur l'Art qu'il avoit eu d'accorder ensemble la Politique & la Philosophie, & sur ce qu'il avoit été également propre aux Spéculations de Cabinet, & aux soins du Gouvernement. Au contraire, l'infame Herostrate baissa la tête, & tâcha de se cacher dans la foule, parce qu'il ne douta point qu'on ne lui fit son Procès sur l'embrasement du Temple d'Ephése, avec toute la rigueur qu'il meritoit; mais il reprit un peu courage dans le commencement du Dialogue, où il vit que les choses ne tournoient point si mal pour lui. Ensuite il fut surpris de s'entendre raisonner si subtilement, que Demétrius ne sçavoit que lui répondre, & lui-même il ne sçavoit qu'en croire. A la fin il fut ravi d'étonnement & de joye, quand il reconnut certainement qu'il étoit le Héros du Dialogue; que l'action qu'il croyoit qu'on

lui dût reprocher , y étoit couronnée , & que Demétrius étoit confondû.

Le pauvre Demétrius ne pouvoit auffi revenir de son étonnement. Il avoit tant de honte de voir ses efpérances trompées , & il se trouvoit fi peu d'esprit dans ce Dialogue en comparaison d'Heroftrate , qu'il ne put , ni n'osa jamais dire une parole. Les Morts rioient en eux-mêmes du trouble , & de l'embarras où il étoit ; car comme il n'y en avoit pas un seul qui n'en craignît autant pour son compte , ils ne vouloient pas rire ouvertement.

Au second Dialogue , ils jetterent tous les yeux sur Pauline , qui parut assez interdite. On la pria malicieusement de vouloir bien nommer les Sages , à qui elle avoit oui dire , *Qu'une Femme devoit aider elle-même à se tromper pour goûter quelques plaisirs , qu'il ne falloit point qu'elle examinât trop la Divinité d'un Amant , qui dans le dessein de la surprendre , se vouloit faire passer pour un Dieu.* La plupart des Morts disoient qu'elles auroient été volontiers à l'école de ces Sages-là , si elles les eussent connus , & que les Femmes n'auroient plus tant d'aversion pour la Philosophie , si elle donnoit de pareilles leçons.

Pau-

T

Pauline commença à répondre d'un air embarrassé, que les Amans fidelles n'étoient pas en plus grand nombre que les Dieux Amans, & que cependant on ne trouvoit pas mauvais que des Femmes crussent qu'on auroit pour elles une constance éternelle; & elle prétendit qu'aller se jeter entre les bras de son faux Anubis, c'étoit la même chose que si elle eût été assez dupe pour compter sur la fidélité d'un Amant.

Toutes les Mortes généralement se récrierent là-dessus. Il y en avoit entr'elles une infinité qui s'étoient flatées qu'on les dût aimer fidèlement, & qui n'eussent pourtant pas fait la sottise d'aller trouver Anubis dans son Temple. Pauline, qui étoit malheureusement engagée à soutenir que les Amans fidelles étoient extrêmement rares, s'embarassa dans une définition de la fidélité, dont elle eut bien de la peine à sortir. Elle ne faisoit aucun cas des soins, des empressements, des sacrifices, de la préférence entière qu'on donne à sa Maîtresse sur toutes choses. Tout cela, quoi que bien des Femmes s'en contenteroient, n'étoit rien; il falloit, pour être fidelle, tenir bon con-

T 5

tre

tre le tems, & contre les faveurs; mais toute l'Assemblée convint que Pauline devoit être réduite à une étrange extrémité, pour avoir recours à une définition si chimérique; & on lui demanda grace pour les pauvres Humains, qui ne pouvoient atteindre à la perfection qu'elle exigeoit d'eux, & qui auroient encore assez de peine à s'acquiter de ce qu'elle ne comptoit presque pour rien.

Je croi que les Femmes vivantes seroient de même avis que les Mortes. Il n'est point besoin que par des idées de fidélité rigoureuses, on mette les Amans en droit de ne songer point du tout à être fidelles; & tout ce que dit Pauline sur cette matiere-là, est de ces choses qui ne peuvent être reçues ni en ce monde, ni en l'autre.

Pour Callirhée, quoi qu'elle fut dans le même cas que Pauline, on ne la traita pas avec la même rigueur. C'étoit une bonne Innocente, qui avouoit la chose comme elle s'étoit passée, qui n'entendoit finesse à rien, & qui ne cherchoit point à se défendre par des raisonnemens sophistiques. On est d'ordinaire disposé plus favorablement pour ces sortes de
Gens-

Gens-là, que pour ces faux beaux Esprits. Elizabeth d'Angleterre fut la seule qui voulut attaquer Callirhée. Cette Reine fort contente d'avoir dit, *Que les plaisirs étoient des Terres marécageuses, sur lesquelles il falloit courir fort legerement, sans y arrêter le pied,* reprocha fierement à Callirhée, que c'étoit être bien hardie que d'oser dire après cela : *Que les choses du monde les plus agréables sont dans le fond si minces, qu'elles ne toucheroient plus guère, si l'on y faisoit une reflexion un peu sérieuse; que les plaisirs n'étoient pas faits pour être examinés à la rigueur, & qu'on étoit tous les jours réduit à leur passer bien des choses, sur lesquelles il ne seroit pas à propos de se rendre difficile.* Callirhée qui étoit simple & timide, n'osa répondre à Elizabeth; & peut-être qu'une autre qu'elle eut été bien embarrassée à se justifier.

Candaule parut à cette grande Assemblée de Morts, le meilleur Mort du monde. Il n'a aucun ressentiment contre Gigés qui lui a ôté sa Femme qu'il aimoit si tendrement, & la vie qu'il n'avoit pas sujet de haïr; il tâche seulement à deviner pourquoi Gigés l'a tué. Pourveu qu'il puisse prouver qu'il n'a point tant
de

de tort d'avoir voulu faire voir sa Femme dans les Bains à ce perfide Favori, il est content. Il se console, en s'imaginant que c'est une nécessité indispensable que de faire parade de son bonheur, & en supposant qu'un Empereur fut fort fâché, parce qu'un Roi captif cria, *sottise, sottise*. D'un autre côté, on trouva Gigés bien cruel de détruire tous les raisonnemens que fait ce bon Roi, & de ne lui vouloir seulement pas laisser des pensées qui le flatent un peu; mais on fut encore bien plus irrité contre Gigés, quand on lui entendit dire: *Que la Nature a si bien établi le commerce de l'amour, qu'elle n'a pas laissé beaucoup de choses à faire au mérite; qu'il n'y a point de Cœur à qui elle n'ait destiné quelqu'autre Cœur; & que le choix d'une Femme aimable ne prouve rien, ou presque rien, en faveur de celui sur qui il tombe.*

Quoi, disoient les Morts qui avoient été galants pendant leur vie, Gigés a-t-il entrepris de décrier l'amour, & d'en dégoûter tout le monde? Pourquoi ne veut-il point que les Amans sentent le plaisir d'être distingués? Trouveroit-on quelque chose de si doux à être aimé, si on croyoit

crovoit ne l'être que par une certaine nécessité de la Nature qui a voulu qu'on aimât? On ne pourroit donc point se flater de rien devoir à ses soins, à sa fidélité, à son propre mérite? Et que devient l'amour? Quand l'idée que Gigés en donne seroit solide, elle seroit du moins trop dure. On n'a point besoin de vertez desagréables.

Ah! s'écria Elizabeth d'Angleterre : *Si l'on oioit les chimères aux Hommes, quel plaisir leur resteroit-il? Qu'ai-je fait à Gigés, pour l'obliger à pratiquer le contraire de mes maximes? Est-ce pour contredire, qu'il veut desabuser les Hommes des plus agréables chimères de l'amour? Tout à l'heure Pauline nous donnoit une idée si sublime de la fidélité, que personne n'y eut pû parvenir, & voici présentement Gigés qui nous donne une idée de l'amour si méprisable, que je ne sçai si personne voudroit s'abaisser jusqu'à être amoureux.*

Qu'elle fut la surprise d'Homere, lors qu'il se vit intéressé dans le Dialogue d'Hélène & de Fulvie! Ce Prince des Poëtes se plaignit fortement de ce qu'on l'attaquoit encore une fois. Que veut donc dire

dire cette étrange licence, disoit-il tout en colere? Toujours des plaisanteries sur moi! Suis-je le seul aux dépens de qui on puisse divertir le Public? Se fait-on présentement un honneur de m'insulter? Faut-il dire du mal de moi, pour être bel esprit? A-t-on mis la réputation à ce prix-là? Mais encore quel est l'endroit que l'on attaque? C'est peut-être l'endroit le plus judicieux de mes deux Poëmes. On tient un Conseil devant le Palais de Priam, au retour d'un Combat qui a été fort long, & fort opiniâtré. Les avis se partagent, on commence à s'échauffer de part & d'autre; mais comme il n'est pas tems alors de s'amuser à contester, & que des Gens qui reviennent de la Bataille tout fatiguez, ne s'accocommoderoient pas d'un Conseil qui dureroit trop long-tems, Priam remet les délibérations à un autre jour, & ordonne, non pas que l'on aille souper, mais que l'on se retire chez soi, qu'on prenne le repos dont on a besoin, & qu'on répare ses forces; car ce sont deux choses différentes que d'ordonner qu'on aille souper, & que l'on aille réparer ses forces, & prendre du repos. L'Auteur qui

à affecté la première expression, n'eut pas voulu employer la seconde. Les termes ne sont pas indifférens à ces Messieurs qui veulent plaisanter; & souvent qui leur en changeroit un seul, feroit grand tort aux traits les plus spirituels de leurs Ouvrages. Mais ne faut-il que pouvoir attraper un mot, qui sera devenu bas par l'usage populaire, pour être en droit de badiner sur la divine Iliade? La réputation d'Homere ne sçauroit-elle le garantir de ces sortes d'insultes? Il n'en dit pas davantage. Tous les Morts se mirent de son parti, & Fulvie fut obligée à défavouer ce qu'on lui faisoit dire.

Quand Stentor prononça les noms de Parménisque & de Théocrite de Chio, tous les Morts se regarderent l'un l'autre. Ces noms leur étoient inconnus, & ils jettoient les yeux de tous côtez, pour voir si Théocrite de Chio & Parménisque ne se montroient point. Comme on ne les voyoit point paroître, Stentor cria encore plusieurs fois, *Parménisque & Théocrite de Chio*, & fit retentir tous les Echos de l'Enfer. A la fin on les vit accourir, tous hors d'haleine. Ils ne s'étoient point attendus à avoir part dans les Nouveaux Dia-
lo-

logues, & avoient négligé de se trouver à l'Assemblée. Dès que Théocrîte entendit son Histoire, il s'écria : Ah ! falloit-il que ce Auteur me tirât de l'obscurité où j'étois, pour faire revivre une détestable pointe que j'espérois que l'on auroit oubliée ? Quel plaisir prend-il à rouvrir mes playes, à me faire souvenir, & à faire souvenir les autres que j'ai été un mauvais Plaisant, & qu'il m'en a coûté la vie ? Estoit-il besoin qu'il eut recours à moi pour orner son Livre d'une froide plaisanterie ? Il en eut si bien trouvé quelque-une de lui-même, s'il eut voulu.

Parménisque parut si sublime, & si élevé sur la fin de son Dialogue, qu'on lui demanda s'il avoit appris dans l'Antre de Trophonius à parler ainsi, & si les Oracles qui s'y entendoient, étoient de ce stile. Il avoua de bonne foi qu'il n'entendoit point ce qu'on lui faisoit dire, & pria Stentor de le répéter. Stentor le répéta, & Parménisque y trouvant encore plus d'obscurité que la première fois, demanda du tems pour y penser. Apparemment, dit-il, l'intention de l'Auteur n'a pas été que l'on m'entendit, car il veut l'intelligence de mes paroles bien cher.

cher. Vous voulez m'entendre, Morts ! prenez-y garde. L'Auteur s'en vengera par la peine que vous aurez à déchiffrer mes Sentences Enigmatiques. On lui demanda pourquoi cette obscurité auroit été affectée par l'Auteur, & Parménisque répondit : Il a mis les Morts dans ses Dialogues pour y parler ; & parler, c'est ne sçavoir ce qu'on dit la plupart du tems. Quand nous découvrons le peu de solidité de ce qu'il nous debite, & de ce qui nous éblouit quelquefois, nous arrachons à l'Auteur son secret. On devient sage, & on ne l'admire plus ; on n'est plus si dupe ; voilà ce que l'Auteur ne trouve pas bon. Pour moi, dussai-je me mettre mal avec lui, je m'en vai travailler à pénétrer dans ses pensées. Je sçai bien que cette étude pourra me rendre plus chagrin & plus sombre, que ne fit l'Antre de Trophonius ; mais il n'importe. Je vous prie seulement, Morts, que si quelqu'un d'entre vous entend plutôt que moi cette belle phrase : *Il y a une raison qui nous met au-dessus de tout par les pensées, il y en a une autre qui nous ramène ensuite à tout par les actions,* il ait la bonté de m'en avertir, afin que j'y perde moins de tems.

Là-dessus il y eut un Mort malicieux, qui dit à Parménisque : ' Je ne vous en quitte pas pour l'éclaircissement de cette phrase-là ; il y en a encore une à laquelle je vous prie de vouloir bien travailler. On l'a mise dans votre bouche, c'est celle-ci. *Quand on est de mauvaise humeur, on trouve que les Hommes ne valent pas la peine qu'on en rie. Ils sont faits pour être ridicules, & ils le sont, cela n'est pas étonnant ; mais une Déesse qui se met à l'être, l'est bien davantage.* J'aurois bien envie de savoir, continua-t-il, pourquoi cette pauvre Déesse étoit si ridicule. Elle étoit de bois & malfaite. Est-ce là tant de quoi rire ? Il falloit que vous ne fussiez pas si mélancolique. Je ne plains point les Gens chagrins, à qui une Latone de bois suffira pour leur rendre leur belle humeur. Mais d'où vient que vous ne pouviez rire de tant de sottises des Hommes ? C'est qu'ils sont faits pour être ridicules, & il n'est pas étonnant qu'ils le soient. Et est-il essentiel à la Déesse Latone que ses Statuës soient de Marbre, & d'un travail excellent ? Quand un mauvais Ouvrier fait une Latone, peut-on dire pour cela que Latone fait quelque chose contre la nature

ture d'une Divinité, & qu'elle se met à être ridicule? Parménisque promet qu'il songeroit à cette difficulté aussi bien qu'aux autres, & prit congé de l'Assemblée.

Peu de tems après il y eut une grosse querelle entre l'Impératrice Faustine, & la Sultane Roxelane. Celle-ci trouvoit fort mauvais que Faustine entreprît de soutenir: *Que les Hommes exercent leur domination sur les femmes, même en amour; que, quoi que l'empire dut être également partagé entre l'Amant & la Maîtresse, il passoit toujours de l'un ou de l'autre côté, & presque toujours du côté de l'Amant.* Je voi bien, disoit Roxelane irritée, qu'on ne se souvient plus, ni de mon Histoire, ni de la hardiesse avec laquelle j'ai promis de gouverner toujours à ma fantaisie l'Homme du monde le plus impérieux, pourvu que j'eusse beaucoup d'esprit, assez de beauté, & peu d'amour. J'avois établi la gloire de toutes les Femmes, & Faustine la vient détruire. Et qui croiroit que Faustine dût mettre si haut le pouvoir des Hommes, elle qui a toujours fait de son Mari tout ce qu'elle a voulu; elle qui a eu tant de pouvoir sur lui qu'elle en avoit

honte; elle qui est si impérieuse, que presentement même *elle voudroit qu'il ne fut point de Maris?* Est-ce à elle à se plaindre que les Hommes usurpent la domination sur les Femmes?

Faustine ne detneura point sans réplique. Elle se mit à déclamer contre les Hommes avec tant d'emportement, que les Femmes elles-mêmes la desavoüèrent, & que M. Aurele tâcha de s'enfuir de l'Assemblée. Roxelane la traita comme une folle, si reconnuë pour ce qu'elle étoit, que dans le Dialogue où elle parle, on la faisoit convenir de la nécessité qu'il y a, que les Femmes soient gouvernées, & se plaindre en même tems de ce qu'elles le sont; vrais discours d'une tête bien mal réglée. La dispute s'échauffa entre ces deux Femmes, comme il devoit arriver naturellement; & à la fin ce fut une confusion étrange entre toutes les Mortes. Les unes se plaignoient d'avoir été tyrannisées par les Hommes; les autres se loüoient de la facilité avec laquelle leurs Amans s'étoient laissés conduire par elles. Si l'Auteur des Dialogues eût été là, il se fût trouvé bien embarrassé. Il eût falu qu'il eût tâché à accorder Faustine & Ro-

xelane , dont il avoit excité la querelle ; & cela n'eut pas été trop aisé , ou il eut été réduit à décider en faveur de l'une des deux ; & c'eut été décider contre lui-même. Une si grande affaire ne se fut pas terminée sans beaucoup de peine , si on eut voulu la terminer par un Jugement régulier ; mais les Morts ennuyez de cette dispute , qui prenoit le train de ne point finir , chassèrent hors de l'Assemblée Roxelane & Faustine , & les envoyèrent vuiders ailleurs leurs différens.

Stentor voulant continuer sa lecture , nomma Seneque & Marot ; & aussi-tôt Seneque se montrant à tous ces Morts : Je n'ai point besoin , leur dit-il , d'entendre lire ce Dialogue , pour savoir ce qu'il contient. Puis que moi , qui suis un Philosophe très-sérieux , & si je l'ose dire , assez considérable dans l'Antiquité , on me met avec un Poète badin , cela veut dire que le Poète l'emporte bien par-dessus moi. Je vous déclare que je me tiens dès à présent pour vaincu ; je cede tout l'avantage à Marot ; je ne suis pas assez téméraire pour le lui disputer. A ces mots il se retira ; mais Marot avec son air gai , dit qu'il n'avoit garde d'en

faire autant, qu'il avoit trop d'envie de voir comment on l'alloit ériger en Philosophe, & qu'il ne le pouvoit absolument deviner. Il se mit donc à écouter fort attentivement; mais quand il entendit qu'on mettoit bien haut la constance avec laquelle il avoit soutenu le manque de fortune, l'exil, l'emprisonnement; & que c'étoit par-là qu'il l'emportoit sur Seneque, sur Chrisippe, sur Zénon, & sur tous les Stoïciens; Ah! par le Stix, s'écria-t-il, cet Auteur des Dialogues est brave Homme, il sçait bien trouver le mérite des Gens. Je ne me connoissois point encore celui qu'il me donne; je n'avois pas fait réflexion que j'avois reçu tous mes malheurs avec beaucoup de Philosophie.

Je suis aussi surpris que vous de votre nouveau Caractere, répondit un Mort de la Cour de François I. On n'eût pas prévu que vous deviez tirer tant de gloire d'un exil & d'un emprisonnement que vous aviez bien mérité par votre conduite, & par un certain libertinage qui... Ne parlons point de cela, interrompit brusquement Marot; ne faisons point souvenir les Gens de ce qu'ils ont

ou-

oublié ; car apparemment ; puis qu'on fait de moi un Héros de Philosophie, on ne sçait plus mon histoire. Voilà comme les Jugemens de la Postérité ne sont pas si redoutables qu'on pense. La Postérité est bonne & bien intentionnée, & elle ne cherche qu'à dire du bien des Gens. Morts, qui m'avez ressemblé, consolez-vous ! Un tems viendra qu'on fera des Dialogues où vous triompherez.

Mais quoi, dit fort sérieusement Lucilius, le grand Ami de Seneque, & son Disciple ; d'où vient que cet Auteur se déclare toujours contre la raison ? Quelle inimitié y a-t-il entre la raison & lui ? *On ne doit point, à ce qu'il prétend, compter sur elle, on ne s'y doit point fier, elle ne mérite point d'estime.* Et qu'est-ce donc qui en mérite ? A quoi se fierait-on ? Sur quoi comptera-t-on ? La raison seule ne produit-elle pas toutes les vertus ? car elles cessent de l'être, dès quelles ne sont que des effets du tempérament. Le mot même de Vertu enferme l'idée d'un effort que l'on fait pour s'attacher à ce qui est honnête. On peut naturellement se porter vers les objets de Vertu, mais il faut s'y porter avec effort, pour être

vertueux. Depuis quand n'estime-t-on plus les bonnes qualitez qui sont acquies à force de soins? Socrate est donc deshonoré pour avoir vaincu les mauvaises inclinations qu'il avoit reçues de la Nature, & pour n'avoir dû sa sagesse qu'à lui-même?

Comme Stentor vit que Lucilius s'embarquoit dans un discours un peu sérieux, il l'interrompit assez promptement pour lire le Dialogue d'Artémise & de Raimond Lulle. Ce Dialogue fit beaucoup de plaisir à une infinité de Mortes qui avoient été fort coquettes, & qui ne sçavoient pas qu'Artémise fût des leurs. Elles furent charmées de la *Comparaison du grand Oeuvre, & de la Fidélité Conjugale*, mais elles ne laissèrent pas de tomber d'accord qu'elle étoit outrée, & qu'il n'y avoit aucune raison de soutenir que ces deux choses fussent également impossibles. Franchement, dit l'une d'entre elles, si la Fidélité conjugale n'est pas aussi impossible que le Grand Oeuvre, elle a ses difficultez, qui sont presque insurmontables avec de certains Maris de méchante humeur, bourrus & impérieux. Pour moi, j'avoüe que je ne me serois pas

pas exposée à toutes les aventures qui ont fait parler de moi, si le mien eut mérité, en continuant d'être mon Amant, que j'eusse pris soin de les éviter. Les Maris sont des Gens insupportables. Ils ne se contentent pas de n'avoir chez eux ni complaisance ni galanterie, ils courent les Belles par tout où ils peuvent s'en faire écouter; & voilà comment ils gâtent les Femmes qui sont portées naturellement à la sagesse, & qui enragent d'être forcées à se consoler de leur perfidie, en suivant le mauvais exemple qu'ils leur donnent. Toutes les Mortes du caractère de celle qui débitoit ce raisonnement, commencerent à lui applaudir, & trouverent admirable l'excuse qu'elle donnoit au déreglement qui avoit paru dans leur conduite.

On ne fut point surpris de voir dans le Dialogue d'Apicius & de Galilée, que les sens l'emportassent sur la raison. Dans les principes de l'Auteur cela ne pouvoit manquer, mais on fut étonné que Galilée eut tant d'esprit, & qu'on lui fit dire la plupart des bonnes choses qui sont dans ce Dialogue. Galilée étoit un excellent Mathématicien, il avoit un

génie rare pour la Philosophie. C'est lui qui a, pour ainsi dire, donné entrée aux autres dans le Ciel, par ses Lunettes, & par l'usage qu'il en a fait le premier. Apicius au contraire n'avoit jamais fait d'autre étude, que celle des bons morceaux. Il étoit entièrement enseveli dans les plaisirs grossiers de la Table, & par conséquent, disoit-on, selon les regles que l'Auteur paroît avoir établies, c'étoit Apicius qui devoit briller dans le Dialogue, & le partage de Galilée étoit de n'avoir pas le sens commun; car Galilée ne vaut pas mieux qu'Aristote; Apicius ne vaut guere moins qu'Anacréon; & on a vû qu'Anacréon avoit bien plus d'esprit qu'Aristote.

Tous les Morts redoublèrent leur attention, quand ils entendirent Marguerite d'Ecosse débiter tout le Système de Platon sur le Beau. Quelques-uns lui demanderent où elle en avoit tant appris; & cette Princesse, sans s'embarasser trop, leur répondit que ce n'étoit pas assurément dans les Livres, & qu'il falloit qu'elle eut pris toute cette science sur les lèvres de ce Savant qu'elle avoit baisé, tant il y a toujours à profiter, disoit-elle,

avec

avec les habiles Gens , mais Platon traita l'affaire plus sérieusement. Il protesta contre tout ce qu'on lui faisoit dire ; il se plaignoit qu'on eut renversé son caractère , pour lui mettre dans la bouche tout ce qui étoit le plus opposé à ses sentimens. Marguerite d'Ecosse parle en Platonicienne , disoit-il , & Platon parle comme auroit dû faire Marguerite d'Ecosse. Je ne suis plus dans ce Dialogue-là le divin Platon , ou du moins je me suis bien humanisé.

La-dessus Arqueanasse de Colophon , qui étoit irritée contre lui , à cause des Vers qu'il avoit faits sur elle , & qui étoit encore de plus mauvaise humeur , parce qu'elle voyoit qu'au bout de deux mille ans on se souvenoit qu'elle avoit été Vierge , soutint à Platon qu'il n'avoit point été si sage qu'il le vouloit faire croire ; qu'on ne lui avoit point fait de tort , en le faisant parler sur l'amour d'une manière assez libre , qu'il en avoit lui-même donné le droit à l'Auteur des Dialogues , en laissant à la Postérité de méchans petits Vers , fort indignes d'un Philosophe de sa réputation , & qu'elle étoit ravie qu'il fût puni comme il l'étoit.

Platon

Platon répondit, qu'il étoit fort surprenant, qu'on aimât mieux juger de lui par deux petites Epigrammes qu'il avoit peut-être faites en l'air, que par tant d'Ouvrages de Philosophie si sérieux & si solides; que sur ces deux petites Epigrammes on le crut Galant, & qu'on ne le voulut pas croire Philosophe sur tous ses Ouvrages de Philosophie. Il se trouva un Mort qui pour le consoler lui dit, qu'on ne le faisoit point trop sortir de son caractère; que comme sa maniere d'expliquer étoit sublime, & quelquefois fort enveloppée; on lui avoit assez bien fait parler cette langue-là; & que pour l'embaras de la pensée & du tour, il devoit être assez content d'un certain endroit où il prétendoit démêler comment l'esprit ne fait point de passions, mais seulement met le corps en état d'en faire.

On trouva bien encore un autre Sublime dans le Dialogue de Straton & de Raphaël d'Urbin. Straton qui croyoit que son nom fut oublié depuis long-tems, fut ravi de s'entendre nommer. Il se dressa sur ses pieds, & se prépara à écouter fort attentivement, tout joyeux de ce qu'on l'avoit choisi pour être un Personnage;
mais

mais sa joye fut bien rabatuë, quand il ne put rien comprendre à tout ce qu'on lui faisoit dire. Il avoüa qu'il ne sçavoit ce que c'étoit que les Préjugez ; & il crut que ce devoit être quelque invention nouvelle, parce que de son tems on n'en parloit point.

Raphaël d'Urbin, grace à une application prodigieuse, entendit un peu de quoi il étoit question ; mais il ne laissa pas d'être surpris, qu'on ne lui eut pas fait dire un mot de son métier, & qu'on l'eut jetté dans une Métaphysique fort abstraite. On demanda s'il n'avoit pas été assez grand Homme, pour pouvoir parler de toute autre chose que de Peinture & de Sculpture, que du moins c'étoit-là l'idée qu'on avoit eüe de lui ; mais il répondit naïvement, que, ce qu'il avoit le mieux sçû, c'étoit ces deux Arts, & qu'il se tireroit encore plus aisément de cette matiere-là, que des Préjugez. Je croi-même, ajoûta-t-il, que, parce qu'on sçait que je ne dois pas être fort habile sur les Préjugez, on a pris la liberté de me faire dire sur cela quelque chose qui n'est pas trop juste. Straton me dit : *Qu'il faut conserver les Préjugez de la coûsme*
 pont

pour agir comme un autre Homme, & se défaire de ceux de l'esprit pour penser en Homme sage ; & je réponds brusquement, Qu'il vaut mieux les conserver tous. Je n'entens pas bien ma réponse. Ai-je voulu dire que le meilleur parti étoit de conserver tous les Préjugez, tant ceux de l'esprit que ceux de la coûtume ? Mais il est toujourns bon de bannir ceux de l'esprit, puis qu'ils font obstacle à la découverte de toutes les veritez. Ai-je voulu dire qu'il valoit mieux ne se pas défaire des Préjugez de l'esprit que de s'en défaire, & de conserver en même tems ceux de la coûtume ? Mais un Sage seroit un extravagant, s'il falloit qu'il se défit des Préjugez de la coûtume, & qu'il ne fut pas fait au dehors comme les autres. Qu'on me dise donc ce que j'ai voulu dire. Je croi que, si on eut mis en ma place quelque Philosophe, on l'eut fait parler avec plus de justesse ; mais on a cru qu'un Peintre n'y devoit pas regarder de si près.

Stentor se préparoit à passer au Dialogue suivant, lors qu'il lui vint de la part de Pluton un ordre de quitter sa lecture, & de lui apporter le Livre. Il obéit au-
 si-

fi-tôt, & sortit de l'Assemblée. Tous les Morts dont le nom est inconnu (& c'est le plus grand nombre) furent extrêmement fâchez de voir cette lecture finie. Ils se réjouissoient aux dépens des Morts illustres qui étoient intéressés dans ces Dialogues. Ils étoient ravis de les y voir maltraitez ; & pour eux , grace à leur obscurité , il ne craignoient rien. Ils étoient bien sûrs que l'Auteur ne les atraperoit ni dans les Histoires , ni dans le Dictionnaire historique , & qu'ils étoient tout-à-fait hors de la prise d'un Homme si dangereux. Ainsi durant que Stentor lisoit , ils étoient proprement à la Comédie , & ils voulurent beaucoup de mal à Pluton qui troubloit leurs plaisirs.

Pluton s'étoit rendu aux prieres d'une infinité de Morts Modernes , qui avoient été le conjurer qu'il ne souffrît pas qu'on lût les Dialogues où ils avoient part. Ils lui avoient représenté , que du moins pour les Anciens , leur réputation étoit faite , & que le mal qu'on diroit d'eux ne leur feroit pas tant de tort ; mais qu'à l'égard des Modernes qui n'étoient pas si bien établis , il étoit inportant qu'on ne prit pas sur leur chapitre des impressions desavan-

van-

vantageuses, & que leur gloire, qui ne faisoit encore que de naître, étoit trop foible pour résister à toutes sortes de plaisanteries. Voilà pourquoi Pluton envoya querir Stentor, & se saisit de son Livre, dans le dessein de ne le laisser jamais voir à personne ; mais comme Stentor étoit curieux, il en avoit lû le reste en allant trouver Pluton ; & cela fut cause que Pluton l'obligea au secret par les sermens les plus redoutables qui se fassent aux Enfers ; mais à dire le vrai, tous les sermens des Enfers ne sont pas grand'chose ; les Morts ne craignent plus de mourir.

Quel respect Stentor s'attira de tous les Modernes ? Ils alloient lui faire la cour avec grand soin, pour l'empêcher de parler, & de révéler le mal qu'on pouvoit avoir dit d'eux. Quelques-uns qui convenoient qu'il ne falloit pas nommer ceux qui y avoient part, le prioient de nommer ceux qui n'y en avoient point ; mais Stentor, qui se plaisoit à les tenir tous en crainte, gardoit fort exactement le silence, Si l'un de ces Morts avoit querelle contre un autre, il lui soutenoit, tout en colere, qu'on n'avoit eu garde de manquer à

à se mettre dans les Dialogues; mais le secret ne put durer fort long-tems.

Un jour David Riccio eut la hardiesse de soutenir à Achille qu'ils avoient été tous deux Joueurs de Luth, mais avec cette différence, qu'Achille s'étoit amusé à en jouer, tandis qu'il eut été question de faire le devoir d'un grand Capitaine, & que pour lui il avoit quitté le Luth pour prendre en main le Gouvernement d'un Royaume. La dispute alla si loin, que les Héros de l'Iliade qui en furent avertis, vinrent fondre sur David Riccio, dont l'insolence leur donnoit en même tems de la surprise, & de l'indignation. Stentor y vint avec les autres, quoi qu'il ne soit Héros que par la force de ses poulmons. Il se mit à crier d'un ton redoutable, & propre à se faire entendre par tout l'Enfer; est-ce là le téméraire qui ose se comparer à Achille? Je veux bien qu'il sçache que, quoi qu'il ait été Ministre d'Etat, on se souvient toujours de son origine, & que dans les Nouveaux Dialogues, on lui donne un caractère aussi bas qu'au plus misérable Violon qui ait jamais été.

David Riccio demeura tout interdit. Il

s'étoit flaté qu'après ses aventures, & le rang qu'il avoit tenu dans le Monde, il ne passeroit pas pour n'avoir pas eu le courage élevé; & il ne lui fut jamais tombé en pensée, que malgré toutes les entreprises ambitieuses qu'il avoit faites, on le pût dépeindre comme un Homme lâche & timide. Achille fut vengé par le trouble & par la confusion de David Riccio; & la Duchesse de Valentinois qui se trouva là présente, insulta encore à ce Malheureux, en disant, qu'elle n'avoit jamais de joye plus sensible que quand elle voyoit rabattre l'orgueil de ces sortes de Gens, à qui la fortune avoit fait oublier la bassesse de leur naissance, & qu'elle remerciroit volontiers, si elle pouvoit; l'Auteur des Dialogues, de ce qu'il avoit mal-traité David Riccio.

Stentor ne put s'empêcher de repliquer à la Duchesse; & remerciez-vous cet Auteur, s'il faisoit rouler toute vôtre gloire sur ce que vous avez été une vieille Coquette? Que voulez-vous dire, reprit-elle en changeant de visage? Je veux dire, répondit Stentor, que dans les Nouveaux Dialogues vous disputez à Anne
de

de Boulen le prix de la Coqueterie, & qu'enfin vous l'emportez sur elle, parce que vous vous êtes fait aimer toute Grand' Mere que vous étiez. Jè me vante donc de mon âge, dit la Duchesse? Cela n'est point du tout naturel; les Femmes ne veulent point d'un mérite qui soit fondé sur les années. Votre Auteur ne connoît donc pas bien les Femmes, répondit Stentor, car il vous fait bien fiere de vôtre âge.

Moliere ne put laisser passer cette occasion de plaisanter sur les Vieilles qui conservent encore toutes leurs inclinations galantes, & sur les soins que les Femmes prennent pour tâcher de déguiser leurs années. Il traita cette matiere si agréablement, que Stentor, tout surpris de l'entendre, lui dit, mais ce n'est point ainsi que vous parlez dans les Nouveaux Dialogues. Vous y tenez de certains discours de Philosophie qui ne valent pas ce que vous venez de dire. Des discours de Philosophie, s'écria Moliere! On se moque. Mon caractere est-il si peu connu, qu'on ne puisse pas me faire parler sur des sujets qui me conviennent? Je ne sçai, répondit Stentor, mais enfin

j'aimerois bien micux vous entendre sur ces Vieilles que vous nous dépeignez si plaisamment, que sur cet ordre de l'Univers dont vous entretenez Paracelse.

Ce fut ainsi que Stentor commença à divulguer le secret, & en suite il ne se contraignit plus du tout à le garder. Descartes apprit que lui, qui est le Pere des Tourbillons & de la Matiere subtile, il parloit de Colin Maillard, & qu'on le faisoit revenir en enfance. Juliette de Gonzague sceut qu'elle disoit à Soliman des choses qui démentoient assez la prudence dont elle se piquoit, & qu'elle lui faisoit une certaine comparaison des Femmes & des Rivieres, qui donnoit à entendre qu'elle eut voulu voir autant de Pais que le Danube. Il n'y eut que Montezume qui fut content. Quand ce Roi de Mexique eut sceu combien on le supposoit habile dans l'Histoire Grecque & Romaine, il en conceut tant de vanité, qu'il osa disputer contre Thucidide & Tite-Livre. Aussi ne suivit-il pas tous ces Morts Modernes qui allerent porter leurs plaintes au Roi des Enfers. Ceux dont Stentor avoit lû les Dialogues, s'aviserent, à l'exemple de ces derniers, de se plaindre

dre aussi ; & la foule fut aussi grande chez Pluton qu'elle l'avoit été la première fois. Il fut fâché de se voir engagé de nouveau à un examen si ennuyeux , mais il ne pouvoit pas refuser la justice à ses Sujets. Du moins il voulut, pour éviter la confusion, que chacun mit ses plaintes par écrit ; & quand il les eut reçues toutes, il fut assez étonné de trouver parmi ce nombre une Requête, dont voici les termes.





A

PLUTON.

REQUETE

DES MORTS

DESINTERESSEZ.

Roi des Enfers, nous commençons par vous protester que l'on ne parle de nous en aucune manière dans les Nouveaux Dialogues. Nous sommes heureusement échapez à l'Auteur, soit parce qu'il ne nous a pas connus, soit parce qu'il ne nous a pas jugés propres pour ses desseins; mais nous ne laissons pas de nous intéresser pour le fens commun, qui est blessé, à ce qu'il nous paroît, en quelques endroits de ce Livre. Permettez-nous de vous les marquer, & de vous en demander justice.

Les Belles font de tout Pais; & les Rois même, ni les Conquerans, n'en font pas.

Est-

Est-ce que les Belles sont reconnues par tout pour Belles, & que les Rois, ni les Conquerans ne sont pas reconnus par tout pour Rois ou pour Conquerans? Mais qu'une Belle Chinoise vienne en Europe, pour voir si on l'y trouvera belle avec son visage plat, ses petits yeux, & son nez large. Elle s'apercevra bien que les Belles ne sont pas de tout Pais. Un Conquerant Chinois qui pourroit venir jusqu'en Europe, s'y feroit assurément bien mieux reconnoître pour un Conquerant, si la fortune le favorisoit; & Alexandre lui-même, dont il est question dans ce Dialogue, ne fut-il pas la terreur des Indiens? Phriné n'eut pas été leur charme. Un Grec sçavoit défaire des Armées aux Indes comme ailleurs, mais une Grecque n'y eut pas sçu si bien donner de l'amour. Les goûts pour la beauté sont différens dans les Nations, mais dans toutes les Nations on cede au plus fort. Ainsi les Conquerans sont de tout Pais, & les Belles n'en sont pas.

Les vraies loüanges ne sont pas celles qui s'offrent à nous, mais celles que nous arrachons.

Cette maxime ne nous paroît pas trop juste. Nous convenons que les louanges qu'on arrache de la bouche de ses Ennemis même, sont de vraies loüanges; mais ce sont de vraies loüanges aussi, que celles qui sont données par des Gens qui ne se font point tant de violence pour les

donner. Il n'est point besoin que ceux qui loüent, ne le fassent qu'à regret. Titus que l'on avoit nommé les Délices du Genre Humain, devoit-il donc n'être point flaté de cette loüange, parce que ses Sujets n'avoient point eu de répugnance à convenir qu'il la méritoit; & Attila étoit-il mieux loüé par ceux qui, en l'appellant le Fleau de la Colere céleste, étoient bien fâchez d'être réduits à le reconnoître pour un grand Homme de Guerre?

La Nature agit toujours avec beaucoup de regle, mais nous ne jugeons pas comme elle agit.

C'est avec cette Sentence que Socrate prend congé de Montagne, mais Montagne ne devoit-il point l'arrêter pour lui en demander l'explication? La Nature agit toujours avec beaucoup de regle. C'est-à-dire dans le sens de Socrate, & par rapport à ce qui précède, que la Nature distribue également dans tous les siècles, cette douzaine d'Hommes raisonnables qu'elle a à répandre par toute la Terre; Mais nous ne jugeons pas comme la Nature agit. Cela veut donc dire que nous ne jugeons pas également; que nous n'imitons pas dans nos jugemens cette égalité avec laquelle la Nature donne autant d'Hommes raisonnables à un siècle, qu'à un autre. Mais qu'est-ce que juger également? Qu'est-ce qu'imiter dans ses jugemens l'égalité que la Nature observe dans cette distribution? Tout cela est fauvé en apparence par le mot de regle qui est équivoque, &

dont

dont l'oreille se contente, mais l'esprit ne s'en contente pas; Et du moment que cette expression est développée, on s'aperçoit qu'on ne l'entend pas.

L'ambition est aisée à reconnoître pour un ouvrage de l'imagination; elle en a le caractère, elle est inquiète, pleine de projets chimeriques, elle va au delà de ses souhaits, dès qu'ils sont accomplis.

Croiroit-on que ce fut par toutes ces qualités que l'Auteur prétend distinguer l'ambition d'avec l'amour? Il faut que l'amour soit devenu bien tranquille. Il est aisément passé pour un ouvrage de l'imagination, du tems que nous étions Vivans, car il étoit inquiet, & plein de projets chimériques, & ne se contentoit presque jamais. Nous croyons pourtant qu'il n'a pas encore tout-à-fait changé de nature. L'Auteur oppose l'amour à l'ambition; & après qu'il a dit bien du mal de l'ambition, nous remarquons qu'il n'oseroit rien dire de l'amour. Apparemment si l'amour étoit reconnu pour une passion si paisible, & si douce, on n'eût pas manqué de faire bien valoir cet avantage qu'il auroit eu sur l'ambition.

De quelle maniere devintes-vous fou?
D'une maniere fort raisonnable.

X 5

Non

Nous consentons à laisser passer cette pointe, pourvu que nous ne retrouvions pas au bout de dix ligne : Je fis des réflexions si judicieuses, que j'en perdis le jugement.

Les Frenétiques sont si foux, que le plus souvent ils se traitent de foux les uns les autres.

Si les Frenétiques ne donnoient point d'autre marque de folie, nous n'aurions pas mauvaise opinion d'eux. Ce n'est point être fou, que d'appeler foux ceux qui le sont.

*Voilà, Roi des Enfers, les endroits les plus considérables, dont nous avons crû être obligez de nous plaindre, par le seul intérêt de la raison. Il y a parmi nous des Morts Grammaticiens, qui vouloient vous importuner d'un assez grand nombre d'expressions qu'ils trouvoient à reprendre dans les Nouveaux Dialogues; mais nous n'avons point été de leur avis. Les Critiques qui se font aux Enfers, doivent être plus solides. Il faut qu'elles roulent sur les choses, & non pas sur les mots; & de plus, comme l'Auteur change volontiers ses expressions d'une Edition à l'autre, nous pourrions prendre de la peine inutilement. Il vaut mieux ne lui pas faire de grace sur les pensées, puis que c'est sur cela qu'il ne se corrige point. Nous attendons vos décisions avec impatience. Faites voir, grand Roi, que vous êtes l'Apol-
lon*

lon des Enfers, & que le Stix vaut bien l'Hippocrène.

Pluton répondit à cette Requête de la maniere du monde la plus favorable. Il ordonna que tout ce qu'elle critiquoit seroit tenu pour bien critiqué ; & sur les plaintes des autres Morts, voici les Réglemens qu'il fit de l'avis d'Eaque, & de Radamante.

I.

Que nonobstant le bien que l'Auteur des Dialogues dit d'Herostrate, il seroit rétabli dans sa mauvaise réputation.

II.

Que des Amans fidelles ne passeroient point pour être aussi rares que des Dieux Amans, & que Pauline chercheroit d'autres raisons pour justifier son Avanture.

III.

Qu'il ne seroit point permis de railler Homere deux fois, & qu'on ne permettroit point la récidive.

IV.

JUGEMENT

I V.

*Que Marot reconnoîtroit publiquement ,
que hors des Dialogues il le devoit en tout à
Séneque.*

V.

*Que Moliere ne parleroit point de Phi-
lofophie, ni Descartes de Colin Maillard.*

V I.

*Que Montezume ne fçauroit à fonds que
l'Hiftoire de Mexique.*

V I I.

*Que Galilée n'auroit point dans des Dia-
logues plus d'esprit qu' Apicius.*

V I I I.

*Que les Femmes ne tireroient point d'a-
vantage de la dangereufe Chimie de Rai-
mond Lulle.*

I X.

*Que Candauls ne feroit point d'une hu-
meur*

meur se paisible, de peur qu'il ne donnât un mauvais exemple aux Maris, & que Gigés auroit des idées plus nobles de l'amour.

X.

Que Faustine demanderoit pardon à Roxelane de l'avoir contredite, & Roxelane à Faustine.

XI.

Que Platon ne seroit point Galant, mais seulement Philosophe.

XII.

Que la Duchesse de Valentinois seroit dispensée de se vanter de son âge.

XIII.

Que Juliette de Gonzagues supprimerait ses Comparaisons, ou avoueroit qu'elle ne se fut point accommodée du Serrail.

XIV.

*Que David Riccio pourroit parler quand
il*

il voudroit en Ministre d'Etat, & ne seroit point obligé à n'avoir que des sentimens d'un Joüeur de Lüt.

X V.

Qu'on laverait Théocrite de Chio dans le Fleuve de Lethé, pour lui faire perdre la mémoire de ses mauvaises Pointes, & que l'on donneroit un an à Parménisque pour s'expliquer, aussi-bien qu'à Raphael d'Urbain.

Ces Réglemens furent publiez par tout l'Enfer, avec défense expresse à tous Morts de venir encore étourdir Pluton sur cette matiere, à moins que quelque Vivant ne s'avisât de copier le Copiste, par de Nouveaux Dialogues, qui méritassent d'être critiquez.

TITRES



TITRES

ET

SUJETS

des Dialogues contenus dans ce Volume.

DIALOGUES DE MORTS ANCIENS.

I.

ALEXANDRE, PHRINE.

Quels caractères font le plus de bruit. page. 3

II.

MILON, SMINDIRIDE.

Sur la délicatesse.

9

III.

III

DIDON, STRATONICE.

*Sur l'intrigue que Virgile attribue faussement
à Didon.* 14

IV.

ANACREON, ARISTOTE.

Sur la Philosophie. 19

V.

HOMERE, ESOPÉ.

Sur les mystères des Ouvrages d'Homere. 25

VI.

ATHENAÏS, ICASIE.

Sur la bizarrerie des Fortunes. 29

**Dialogues de Morts Anciens avec
les Modernes.**

AUGUSTE, PIERRE ABETIN.

Sur les loüanges. 37
II.

II.

SAPHO, LAURE.

Si il a été bien établi que les hommes attaquent, & que les femmes se défendent. 45

III.

SOCRATE, MONTAGNE.

Si les Anciens ont eu plus de vertu que nous. 05

IV.

L'EMPEREUR ADRIEN, MARGUERITE D'AUTRICHE.

Quelles morts sont les plus généreuses. 57

V.

ERASISTRATE, HERVE.

De quelle utilité sont les découvertes que les Modernes ont faites dans la Physique, & dans la Médecine. 67

VI.

BERENICE, COSME II. DE MEDICIS.
Sur l'immortalité du Nom. 72

Y

Dialo-

Dialogues de Morts Modernes.

I.

ANNE DE BRETAGNE, MARIE
D'ANGLETERRE.

Comparaison de l'Ambition & de l'Amour.

79

II.

CHARLES V. ERASME.

*S'il y a quelque chose dont on puisse tirer de
la gloire.*

87

III.

ELIZABETH D'ANGLETERRE, LE
DUC D'ALENÇON.

Sur le peu de Solidité des Plaisirs.

93

IV.

GUILLAUME DE CABESTAN, AL-
BERT FREDERIC DE BRANDEBOURG.

Sur la folie.

98

V.

V.

AGNES SOREL, ROXELANE.

Sur le pouvoir des Femmes. 104

VI.

JEANNE I. DE NAPLES, ANSELME,

Sur l'inquietude qu'on a pour l'avenir. 110Titres & Sujets des Dialogues contenus
dans ce Second Volume.

MORS ANCIENS.

HEROstrate, DEMETRIUS DE
PHALERE.*Que les Passions sont nécessaires.* pag. 119

CALLIRHE'E, PAULINE.

*Qu'on est trompé autant que l'on a besoin de
l'être.* 125

CANDAULE, GIGES.

Sur la vanité, & sur l'indiscretion. 132

Y 2

HELE-

HELENE, FULVIE.

Sur les grands événemens. 138

PARMENISQUE, THEOCRITE DE CHIO.

Que la raison est triste, & même peut-être inutile. 143

BRUTUS, FAUSTINE.

Sur la liberté. 151

Morts Anciens avec de Modernes.

SENEQUE, MAROT.

*Si la sagesse qui vient de la raison, est plus
seure que celle qui vient du temperament.* 159

ARTEMISE, RAIMOND LULLE.

Sur la perfection où les Hommes aspirent. 166

APICIUS, GALILE'E.

*Qu'il se peut trouver de nouvelles connois-
sances & non pas de nouveaux plaisirs.* 172
PLA-

PLATON, MARGUERITE D'ECOSSE.
Si l'amour peut être spirituel. 178

STATON, RAPHAEL D'URBIN.
Sur les Présages. 186

LUCRECE, BARBE PLOMBERGE.
Que la gloire a plus de force que le devoir. 194

MORTS MODERNES.

SOLIMAN, JULIETTE DE GONZAGUE.
*Qu'il y a quelque chose dans la vanité qui
 peut être bon.* 205

PARACELSE, MOLIERE.
Sur la Comédie. 210

MARIE STUART, DAVID RICCIO.
Si l'on peut être heureux par la raison. 218

LE 3^e. FAUX DEMETRIUS, DESCARTES.
*Qu'on ne se dégoûtera point de chercher l
 vérité, quoi que sans succès.* 223

ANNE DE BOULEN, LA DUCHESSE DE
VALENTINOIS.

Comment les grandes choses se font. 230

FERNAND CORTEZ, MONTEZUME.

*Quelle est la différence des Peuples barbares,
& des polis.* 236

JUGEMENT DE PLUTON SUR' LES
DIALOGUES DES MORTS. 245



LES

LES OEUVRES
D É
Mr. de FONTENELLE

Contiennent

TROIS VOLUMES,

Dont le

Premier contient

Les Nouveaux Dialogues des Morts. Et
le Jugement de Pluton, sur les deux
Parties des Nouveaux Dialogues des
Morts.

Tome Second.

Entretiens sur la Pluralité des Mondes.
Histoire des Oracles.

Tome Troisième.

Lettres Galantes de Monsieur le Cheva-
lier D'Her. ***.

Poësies Pastorales. Avec un Traité sur la
Nature de l'Eclogue, & une Digres-
sion sur les Anciens & les Modernes.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

PHYSICS DEPARTMENT

MEMORANDUM

TO THE FACULTY

FROM

THE PHYSICS DEPARTMENT

Subject: [Illegible text]

Date: [Illegible text]

[Illegible text]

[Illegible text]

[Illegible text]

